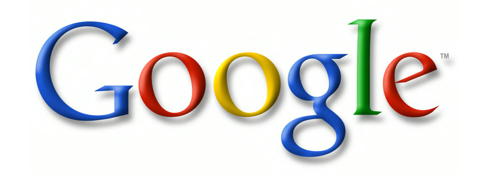
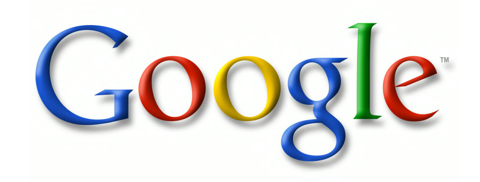
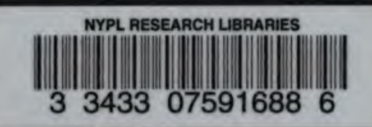
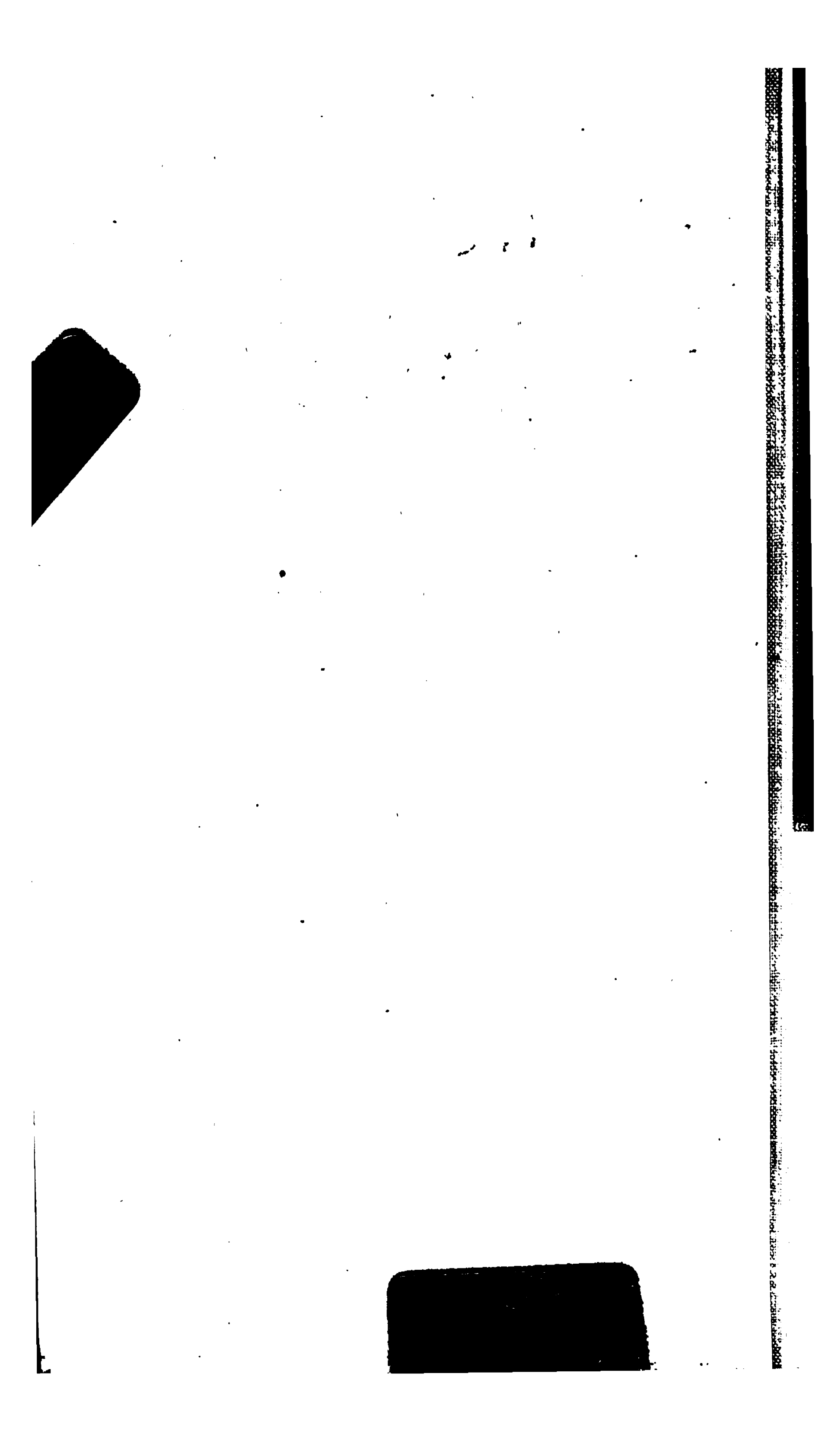



Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07591688 6



1. Letter writing, French.
2. French language — Spelling.
3. " — Grammar.
4. " — Homonymes.



Si quelquefois je croyois utile de publier mes opinions sur telle ou telle question, soumise au jugement de l'assemblée, ce seroit toujours isolément de l'article *assemblée;* car, encore une fois, je n'ai pas la prétention d'être le juge ou le critique de la convention nationale.

Je ne crains pas de le dire, si les français avoient encore besoin de journalistes *diseurs*, *commentateurs*, *raisonneurs*, ce seroit un mauvais décret que celui qui les a déclarés républicains.

Confions-nous donc à la Convention nationale : on compte dans son sein plusieurs hommes d'un véritable talent; et pour un peuple éclairé lui-même, il n'y a d'espoir de salut qu'avec de semblables guides. Depuis que les hommes ont abandonné les forêts pour vivre en société, les sots sont le fléau du genre humain.

Mon Journal paroîtra tous les jours. J'ai choisi le format *in*-8°, parce qu'il est le plus portatif et le plus facile à recueillir. Il aura toujours 16 pages, même caractère que ce prospectus, avec une table à chaque volume.

Le prix de l'abonnement pour Paris, est de 6 livres par mois, 33 livres pour six mois, 63 liv. pour un an; et pour les départemens 7 livres pour un mois, 39 livres pour six mois, 72 livres pour un an.

On s'abonne chez DEVAUX, Libraire, au Palais-Royal, N°. 181, et au bureau, rue de Chartres, N°. 382.

Je ne crois pas avoir besoin de me nommer. Qu'importe en effet mon nom, si ma tâche est bien remplie? Si elle l'étoit mal, j'ai intérêt d'amour-propre à n'être pas connu. Je dirai seulement que, depuis la révolution de 1789, j'ai travaillé à plusieurs journaux que le public a honoré de quelque estime.

J'ai commencé le 15 du mois d'octobre. Je donnerai ensuite à mes souscripteurs toutes les séances antérieures, pour former l'ouvrage complet.

Les lettres de réclamation ou d'avis devront être adressées, franches de port, à DEVAUX.

Ce journal paroît depuis le 15 octobre, et offre au public trois ouvrages séparés ; 1°. la partie des discussions, les nouvelles et une collection de décrets par ordre de matières, dont on distribuera un n.° par semaine, et plus s'il est nécessaire. Ces trois ouvrages, distincts les uns des autres, seront donnés pour le prix de l'abonnement. Les personnes qui désireront avoir

LA CANTATRICE GRAMMAIRIENNE.

LA
CANTATRICE
GRAMMAIRIENNE,

OU

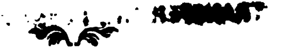
L'ART d'apprendre l'Orthographe Françoise seul, sans le secours d'un maître, par le moyen des Chansons érotiques, pastorales, villageoises, anacréontiques, &c.

AVEC un portrait des Poëtes chansonniers les plus agréables de notre nation, & un modele de Lettres mêlées de réflexions sur le style épistolaire.

OUVRAGE destiné aux Dames, & dédié à Madame la Comtesse DE BEAUHARNAIS.

*Par M. l'Abbé ***, de Grenoble.*

En instruisant, cherchons à plaire.

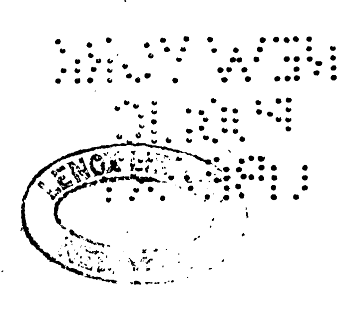


À GENEVE,

Et se trouve à LYON,

Chez JOSEPH-SULPICE GRABIT, Libraire, rue Merciere.

M. DCC. LXXXVIII.





A MADAME LA COMTESSE DE BEAUHARNAIS.

MADAME,

Si l'usage de dédier ses Ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'étoit pas établi, il commenceroit pour vous. Recevez avec

bonté le foible hommage que je vous rends, en vous présentant cet essai : la liberté que je prends n'est autorisée que par l'utilité à laquelle il est destiné. Quelque heureux qu'en soit le sort, le plaisir que j'en éprouverai ne sera jamais aussi doux pour moi que celui de vous l'offrir.

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

l'Abbé ***.



PRÉFACE.

PRÉSENTER à la fois aux Dames un Modele de Lettres, de nouvelles réflexions sur le style épistolaire, le portrait de nos poëtes les plus agréables, & un chansonnier qui leur fournit les moyens d'apprendre seules, sans le secours de nos maîtres, l'orthographe françoise ; voilà tout le mérite de cet ouvrage, que nous croyons leur être uniquement destiné : mis dans les mains des jeunes personnes, il n'auroit que le foible avantage de les amuser, quoique l'utile y soit semé aussi fréquemment que l'agréable ; mais personne n'ignore que dans un jeune cœur ce dernier l'emporte toujours sur le premier. Les Demoiselles pourront se procurer ma grammaire, qui vient d'avoir une nouvelle édition, & qui est faite pour elles.

“ Plus les femmes étendront leurs no-
„ tions, nous dit M. Boudier de Ville-
„ mert, plus il se trouvera d'objet de
„ commerce entre elles & nous, & plus
„ ce commerce aura d'intérêt & de viva-
„ cité. Il est une infinité de choses qui
„ perdent à ne pouvoir leur être com-
„ muniquées, & qui augmentent pour
„ nous d'agrément, lorsque nous trou-
„ vons des femmes disposées à les goûter.„

C'est une vérité constante que les fem-
mes possedent plus éminemment que nous
l'art de saisir les contrastes, de se jouer
avec la saillie, de remplacer le raisonne-
ment par l'épigramme, & sur-tout le talent
d'embellir même jusqu'à leurs défauts.
Mais quelque séduisant que soit leur pin-
ceau, qui peut être regardé très-souvent
entre leurs mains comme une baguette
magique, si une orthographe correcte
n'accompagne cette plume enchanteresse,

la peine que nous prendrons à les lire en *détruira* toujours tout le plaisir. Mais, dira-t-on, il faut aux femmes un savoir qui soit d'accord avec leurs traits; par conséquent les connoissances qu'elles desireront acquérir doivent être celles qui sont d'un usage agréable pour la vie: Nous sommes convaincus de cette vérité; mais parmi ces connoissances, l'étude de la langue ne devroit-elle pas avoir le premier pas sur toutes les autres? L'orthographe n'est-elle pas une partie de cette étude à laquelle elles doivent donner le plus d'attention? " Orthographiez, orthogra-
„ phiez, disons-nous sans cesse aux fem-
„ mes, si vous voulez que nous vous
„ lisions avec tout l'intérêt que la fraî-
„ cheur & le brillant de votre coloris
„ nous inspirent. „

Nous croyons qu'elles pourront à présent, & à peu de frais, faire sur nous une

conquête que nous desirons qu'elles fassent. Nous pouvons dire, sans rien hasarder, que le plan & les moyens de l'ouvrage que nous offrons à ce sexe aimable, n'avoient jamais été conçus. Et quel est ce plan? quels sont ces moyens? *L'art d'apprendre seul, sans le secours des maîtres, l'Orthographe Françoise, par le moyen des chansons érotiques, pastorales, villageoises*, &c. Voilà un moyen bien singulier! L'expérience néanmoins l'a couronné des plus heureux succès; & les Dames qui ont eu le manuscrit de cette foible production, n'ont point desiré recourir à une voie différente, pour s'affranchir du joug de la mode du siecle dernier (*).

(*) Dans ce temps le préjugé condamnoit encore les femmes ainsi que la noblesse à une crasse ignorance. Le ridicule jeté sur un savoir pédantesque avoit tellement décrédité toute connoissance, que plusieurs femmes se faisoient même un honneur d'estropier les mots de leur langue. (*L'Ami des Femmes*. pag. 33).

Nous invitons celles qui ne connoiſſent point *cet eſſai* à cueillir des roſes dans un champ qui n'eſt ſemé ni de ronces ni d'ivraie. L'humeur chanſonniere, en général, eſt un des caracteres des femmes : triſtes ou gaies, elles chantent toujours ; & l'on diroit que la chanſon eſt l'expreſſion naturelle de tous leurs ſentiments. Qu'elles aient dans leurs mains cet ouvrage, il aura peut-être l'avantage d'éveiller leur curioſité, & nous les verrons ſans jalouſie partager avec nous un *bien* que les La Fayette, les Sévigné, les La Sabliere, les Du Bocage & les Tencin ſe ſont empreſſées d'acquérir, pour ainſi dire, dès l'âge le plus tendre... Il eſt agréable d'apprendre ſa langue en chantant.

Tous nos Grammairiens ont ajouté aux différents traités qu'ils ont faits ſur notre langue, un abrégé des regles de la Poéſie

Françoiſe. On ne peut donner que des éloges à une émulation auſſi noble..... Nous ne nous ſommes point propoſé le même but. Tout le monde n'eſt pas né pour la poéſie ; mais on ſe trouve tous les jours dans la néceſſité de communiquer ſes beſoins à un protecteur abſent, à un ami éloigné. Nous avons donc terminé cet eſſai par un Modele de Lettres, avoué des plus célebres Académiciens : il leur a paru intéreſſant ; c'eſt ce qui nous a engagé à ne pas le vouer à un éternel oubli.





TABLE

DES MATIERES.

MODELE DE LETTRES.

Fin de la Table.

LA



LA CANTATRICE GRAMMAIRIENNE.

L'ESPRIT s'ennuie & se dégoûte de tout ce qui ne se présente pas à lui avec les graces de la nouveauté. Ainsi nous pouvons dire qu'il en est d'un ouvrage comme du plaisir : l'un & l'autre ont besoin d'être variés pour être goûtés avec de nouveaux charmes. L'ame éprouve alors une agréable secousse qui la réveille & la rafraîchit.

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité »

nous dit un poëte agréable. Diversité sera la devise d'une production à laquelle j'avois cru d'abord ne pouvoir ravir la monotonie qui paroissoit en être le partage. Je prie les dames de ne faire que de très-courtes réflexions sur le précepte. Les chansons qui le confirment, diront plus que le précepte lui-même. Nous avons ex-

trait des meilleurs recueils, celles qui étoient marquées au coin du bon goût & qui pouvoient se chanter sur des airs connus, afin que l'ouvrage fût à la portée de tout le monde. Les meilleurs couplets qui aient été faits dans notre langue, y ont trouvé place. Les noms des auteurs justifieront d'ailleurs notre choix.

Il n'est point de femmes qui ne connoissent la définition des mots *grammaire*, *syllabe*, *voyelle*, *consonne*, *diphthongue*, *genre* & *nombre*. Nous passerons sous silence ces différentes dénominations, qui ne peuvent entrer que dans un ouvrage qu'on voudroit mettre dans les mains des jeunes personnes.

Avant de parler de l'orthographe qui est notre principal objet, les dames seront bien aises de trouver ici succinctement *les parties du discours*. Elles se réduisent à neuf. La premiere est le *nom*. (1) La jolie chanson suivante : (*Le logement de l'amitié*) sur l'air : *La lumiere la plus pure*, la fera connoître aisément.

L'*amitié* n'est pas facile
Sur le *choix* d'un *logement* ;
Elle aime un *séjour* tranquille
Pour converser librement :
Le plus beau *manoir* l'ennuie,
Quand elle y voit du *vernis* ;
Du haut du bas ennemie,
Elle veut des *lieux* unis.

---

(1) En grammaire on distingue deux sortes de *noms*, le *substantif* & l'*adjectif*. Le premier s'entend sans le secours d'aucun autre nom. Ainsi les mots *bijoux*, *pompons*, *diamant*, *jupon*, *chapeau*, sont des *noms substantifs*. Le second ne s'entend clairement, qu'en y joignant un nom substantif : tels sont les mots *joli*, *charmant*, *gracieux*, *aimable*, qui ont besoin d'un nom substantif pour être compris.

Son *déplaisir* est extrême
Dans un lieu sombre & couvert;
Le grand *jour* est ce qu'elle aime;
Par-tout elle veut voir clair:
D'une *architecture* folle,
Méprisant les vains *rapports*;
Elle défend qu'on immole
L'intérieur au dehors.

Jamais pour sa *résidence*
Nul *endroit* n'est destiné,
Qu'il ne soit par sa *prudence*
Mûrement examiné:
Telle est enfin sa *maniere*,
Qu'il ne faut dans son *séjour*
Point de *porte* de derriere,
De *recoin*, ni de *détour*.

Mais lorsque le *sort* propice
Lui fait trouver une fois
Un bon & commode *hospice*,
Un *lieu* digne de son *choix*;
Elle en fait son *domicile*,
Et son *cœur* s'y plaît si fort,
Que souvent dans cet *asyle*
On la voit jusqu'à la *mort*.

Cupidon, tout au contraire,
Sans rien voir, loge en tout *lieu*;
Mais il n'y séjourne guere;
Vîte il part, sans dire adieu:
Le terme de vingt-quatre heures
Lui suffit, & l'étourdi
Fait quelquefois six demeures
Du dimanche au samedi.

Où il est aisé de voir que les mots en caracteres *italiques* sont des noms substantifs.

Une touche ſimple, harmonieuſe préſide à la chanſon ſuivante, & fera connoître avec la même facilité le *nom ſubſtantif:* (C'eſt *le baiſer de Cloris.*) Elle eſt ſur l'air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Que ne ſuis-je encor un *enfant* !
Je n'avois *troupeau*, ni *houlette* ;
Je n'allois aux *champs* ſeulement
Que pour cueillir la *violette.*

Je vis Cloris ; bientôt j'aimai :
Dieux ! que mon *ame* fut ravie !
Le premier *vœu* que je formai,
Fut de l'aimer toute ma *vie.*

Apprenez-moi, lui dis-je un *jour*,
Un *ſecret* que mon *cœur* ignore :
N'eſt-ce point ce qu'on nomme *amour*,
Un *feu* qui brûle & qui dévore !

Bel *enfant* ! me répond Cloris,
Me baiſant avec un *air* tendre,
Sans le ſavoir, tu m'as appris
Ce que de moi tu veux apprendre.

En grandiſſant, je perds ſon *cœur* ;
Elle l'a repris, l'infidelle !
Mais ſon *baiſer* & mon *ardeur*
Me reſteront en dépit d'elle.

Les mots *enfant*, *troupeau*, *houlette*, *champs*, *violette*, &c. ſont également des noms *ſubſtantifs.*

Le joli couplet qui ſuit, eſt de M. l'abbé de Lattaignant, & fera connoître encor cette premiere partie du diſcours. Il eſt ſur l'air : *De tous les capucins du monde*, & eſt adreſſé à madame la comteſſe de ***.

Que de *vertus* & que de *graces* !
Tel qui pourroit ſuivre vos *traces*,

Iroit tout droit dans ce saint lieu
De *délices* inexprimables;
Mais votre *exemple* mene à Dieu,
Et votre *mine* à tous les Diables.

L'élégant traducteur des géorgiques de Virgile nous fait sentir la différence qu'il y a entre le *nom substantif* dont nous venons de parler, & l'*adjectif* qu'on trouvera dans les différents quatrains qui composent la chanson suivante : elle est adressée à Mad. *** sur le gain d'un procès, & a été faite sur l'air *des folies d'Espagne.*

Vous triomphez; ma joie est *extrême* :
Ah! dès long-temps tout seroit décidé,
Si vous eussiez sollicité vous-même:
Mieux que Gerbier, vos yeux auroient plaidé.

Vos *doux* attraits, *brillants* sans artifice,
Auroient dicté les arrêts de la cour,
Et le bandeau de l'*aveugle* Justice
Auroit fait place au bandeau de l'Amour.

Enfin la cour a jugé votre affaire;
Mais de votre ame, ou bien de vos attraits,
Qui doit en vous davantage nous plaire?
Charmante Eglé, c'est encore un procès.

Les mots *extrême*, *doux*, *brillant*, *aveugle*, *charmante* sont des *noms adjectifs*, parce qu'ils qualifient le nom auquel ils sont joints.

Les deux couplets qui suivent, faits sur un tourtereau tué à la chasse, sont pleins de délicatesse & de sentiment tout à la fois, & peignent l'*adjectif* avec beaucoup d'énergie; ils sont sur l'air : *Vous qui du vulgaire stupide.*

Cœur *pur* où régnoit l'innocence,
Touchante image du bonheur,

Pardonne-moi d'avoir pu craindre ;
Rends à mon cœur ſes *anciens* droits ;
Le tien a ſujet de ſe plaindre ;
Mais c'eſt pour la *derniere* fois.

La ſeconde partie du diſcours eſt l'*article* (1). Cette chanſon faite ſur l'air : *Vous qui du vulgaire ſtupide*, eſt adreſſée à une aimable Glycere, & déſigne très-bien les *articles*.

Aime-moi bien, ô ma Glycere !
Aime-moi bien, je veux t'adorer :
Puiſſe *le* feu *le* plus ſincere,
Sur *ta* vertu te raſſurer !
Crains peu *la* priere importune,
Qui naît d'*un* coupable deſir ;
Ce n'eſt qu'*une* beauté commune
Qui donne *le* goût *du* plaiſir.

Une amante ſage & fidelle
Que guide *le* pur ſentiment,
Sait, par *une* route plus belle,
A jamais fixer *un* amant.
On la voit, par *un* ſeul ſourire,
Payer *le* prix *de* ſon ardeur :
L'amant délicat qui ſoupire,
N'exige que *le* don *du* cœur.

Une faveur, *une* careſſe,
Sont *les* récompenſes *du* temps ;
Ces délices *de la* tendreſſe
N'appartiennent qu'*aux* cœurs conſtants.
Un baiſer qu'offre *une* Bacchante,
Fait fuir *la* modeſte pudeur :
Celui qu'on prend *à* ſon amante,
Devient *le* ſceau *du* vrai bonheur.

---

(1) Les *articles* ſont de petits mots qui ſe mettent avant les autres. En voici le nombre ; *le*, *la*, *les*, *de*, *du*, *des*, *à*, *au*, *aux*, *ô*, *un*, *une*.

Il étoit presque impossible de choisir une chanson érotique aussi agréable, & qui étayât si fortement le *précepte*, en même temps.

L'expression & la délicatesse que respirent les vers suivants, peuvent cependant nous donner une idée assez exacte des *articles*; c'est un couplet fait sur l'air : *De l'oiseau qui t'a fait envie*; il est plein de naturel & de graces : M. de Coulanges en est l'auteur.

Des combats *le* Dieu redoutable
Jadis à Vénus fit sa cour :
Pour lors, si l'on en croit *la* fable,
Le plaisir engendra l'amour.
Au doux auteur *de* sa naissance,
Bornant sa gloire & son desir,
Tous les jours, par reconnoissance,
L'amour engendre *le* plaisir.

Le *pronom* (1) est la troisieme partie du discours. On en compte six : 1°. les *pronoms personnels* qui sont *je*, *moi*, *tu*, *il*, *nous*, *vous*, *lui*, *eux*, *ils*, *se*, *soi*; 2°. les *pronoms possessifs*, *mon*, *ton*, *notre*, *votre*, *son*, &c. qui marquent la possession de l'objet; 3°. les *pronoms démonstratifs* qui désignent l'objet : tels sont les mots *ce*, *cet*, *cette*, *celui-ci*, *celle-ci*, *celui-là*, *celle-là*, *ceux* & *ces*; 4°. les *pronoms relatifs*, qui se rapportent à un nom qui les suit ou qui les précede, sont *qui*, *que*, *quel*, *lequel*, *laquelle*, *lesquels*, & les mots *le*, *la*, *les*, *en*, *y*, lorsqu'ils dépendent d'un *verbe*. Nous dirons dans la suite ce que c'est qu'un

(1) C'est un *nom* qui tient la place d'un autre.

verbe. 5°. Les *pronoms absolus* qui sont aussi *qui*, *que*, *quoi*, &c. mais qui different des *pronoms relatifs* en ce qu'ils n'expriment point de rapport; 6°. les *pronoms indéterminés* qui expriment un objet vague: tels sont les mots *quelqu'un*, *chacun*, quiconque, *on*, *l'un*, *l'autre*, *tout*, *aucun*, *qui que ce soit*, *pas un*, *personne*.

La jolie romance qui suit, de M. François de Neufchâteau, les renferme tous. Elle est faite sur l'air: *N'est-il amour sous ton empire que des rigueurs?*

Ce poëte joint au mérite d'une versification variée l'art d'exprimer noblement & avec élégance les choses les plus communes.

Le jeune Hylas, la jeune Elmire
S'aiment tous deux.
Dejà l'*un* pour l'*autre* soupire
Dans l'âge heureux,
Où le besoin de plaire inspire
De tendres feux.

De *leurs* parents l'ordre barbare
Me fait frémir.
Hélas! bien loin qu'*on se* prépare
A *les* unir,
Voilà qu'un jour *on les* sépare!
Autant mourir.

Méchants parents! est-il possible!
Que ferons *nous*!
Est-*ce* un forfait d'être sensibles?
Soyez plus doux.
Ah! le Crime est d'être inflexible
Ainsi que *vous*.

Ainsi parloit à *sa* maîtresse
Le tendre amant.

On veut détruire *leur* tendresse,
Mais vainement :
Ils n'en perdront la douce ivresse
Qu'au monument.

Elmire va prier *sa* mere
A deux genoux :
Oh ! si jamais je *vous* fus chere,
Point de courroux ;
Nommez *celui* que je préfere
Pour *mon* époux.

Mais Hylas est dans l'indigence ;
Revers fatal !
L'argent fait pencher la balance
Pour *son* rival.
Mon Dieu ! que la richesse en France
A fait de mal.

Loin de *son* amante fidelle,
Que fait Hylas ?
Sa chere Elmire *qu'il* appelle,
Ne l'entend pas :
Il jure de n'adorer qu'*elle*
Jusqu'au trépas.

Mais un cruel, pour *le* surprendre,
Vient, & *lui* dit
Que pour un *autre*, Elmire l'est tendre,
Et *le* trahit.
Las ! un amant peut-*il* entendre
Un tel récit ?

Hylas s'écrie : O trouble extrême !
O jour d'effroi !
Mon Elmire, Elmire *elle*-même
Manque de foi !
Celui qu'elle épouse & *qu'elle* aime,
Ce n'est pas moi.

Cependant la pauvre victime
Est à l'autel.
Quel espoir, dit-*elle*, t'anime,
Tyran cruel ?
Peux-*tu* bien commander un crime
Au nom du ciel ?

L'époux rempli de barbarie,
Lui prend la main,
Hylas guidé par *sa* furie,
Entre soudain.
Elmire *le* voit & s'écrie :
Dieux ! *quel* destin !

Connois, dit-*il*, connois le zele
D'un cœur constant ;
Il a pris *sa* bague mortelle
Au même instant.
Puis il *s'en* frappe aux yeux de *celle*
Qu'il aimoit tant.

O Dieu ! comment croire, dit-*elle*,
Ce que je voi !
Hylas, dans la nuit éternelle
Descend pour *moi* !
Mon cher Hylas ; *je* suis fidelle
Autant que *toi* !

On voulut en vain *me* défendre
Ton souvenir.
Elmire a su, loin de *se* rendre,
Te prévenir ;
Et le poison *que je* vais prendre
Va *nous* unir.

Mais à *ces* mots... ciel ! comment dire
Un tel tourment ?
Ah ! plaignez la sensible Elmire
Et *son* amant.
Ce couple malheureux expire
En s'embrassant.

Où l'on voit aisément que les mots, *moi*, *il*, *nous*, *vous*, *lui*, *se* sont des *pronoms personnels*; *leurs*, *mon*, *son*, *sa*, des *pronoms possessifs*. On raisonnera ainsi des autres.

M. *de la Garde*, par une versification douce & aisée, sait se faire lire avec intérêt. Il a d'ailleurs l'adresse de répandre baucoup de graces & de naturel dans ses chansons. *L'heureuse erreur*, faite sur l'air: *Nous sommes précepteurs d'amour*, en est une bien digne de figurer dans les meilleurs recueils. On trouvera dans tous les couplets qui la composent, la quatrieme partie du discours que nous appellons *verbe* (1).

Qu'*importe* à mes tendres desirs
Qu'Iris soit coquette ou sincere!
Tout ce qui m'*offre* des plaisirs,
N'*est*-il pas en droit de me *plaire*?

Pourquoi, dans nos amusements,
Chercher tant de délicatesse?
L'erreur *nourrit* nos sentiments:
Souvent la vérité les *blesse*.

L'amour n'*est* qu'une fiction,
Une fable aimable & légere:
Heureux qui, sans réflexion,
Peut se *prêter* à sa chimere!

Une belle *est* comme une fleur,
Dont on *chérit* la découverte:
Si-tôt qu'elle *ouvre* trop son cœur,
Elle nous *annonce* sa perte.

---

(1) Un *verbe* est un mot qui marque une action faite ou reçue par le sujet. On connoît qu'un mot est un *verbe*, lorsqu'on peut mettre avant lui les pronoms personnels qui sont *je*, *tu*, *il*, *nous*, *vous*, &c.; ainsi les mots *jouer*, *chanter*, *promener*, sont des *verbes*, parce qu'on peut dire: je *joue*, je *chante*, &c.

Cependant la pauvre victime
    Est à l'autel.
Quel espoir, dit-*elle*, t'anime,
    Tyran cruel?
Peux-*tu* bien commander un crime
    Au nom du ciel?
L'époux rempli de barbarie
    Lui prend la main.
Hylas guidé par *sa* furie
    Entre soudain.
Elmire *le* voit & s'écrie :
    Dieux! *quel* destin!

Connois, dit-*il*, connois le zele
    D'un cœur constant;
Il a pris *sa* bague mortelle
    Au même instant.
Puis il *s'en* frappe aux yeux de *celle*
    Qu'il aimoit tant.
O Dieu! comment croire, dit-*elle*,
    Ce que je voi!
Hylas, dans la nuit éternelle,
    Descend pour *moi*!
Mon cher Hylas; *je* suis fidelle
    Autant que *toi*!

On voulut en vain *me* défendre
    Ton souvenir.
Elmire a su, loin de *se* rendre,
    Te prévenir;
Et le poison *que je* vais prendre
    Va *nous* unir.

Mais à *ces* mots... ciel! comment dire
    Un tel tourment!
Ah! plaignez la sensible Elmire
    Et *son* amant.
Ce couple malheureux expire
    En s'embrassant.

Où l'on voit aisément que les mots, *moi*, *il*, *nous*, *vous*, *lui*, *se* sont des *pronoms personnels*; *leurs*, *mon*, *son*, *sa*, des *pronoms possessifs*. On raisonnera ainsi des autres.

M. *de la Garde*, par une versification douce & aisée, sait se faire lire avec intérêt. Il a d'ailleurs l'adresse de répandre baucoup de graces & de naturel dans ses chansons. *L'heureuse erreur*, faite sur l'air : *Nous sommes précepteurs d'amour*, en est une bien digne de figurer dans les meilleurs recueils. On trouvera dans tous les couplets qui la composent, la quatrieme partie du discours que nous appellons *verbe* (1).

Qu'*importe* à mes tendres desirs
Qu'Iris *soit* coquette ou sincere !
Tout ce qui m'*offre* des plaisirs,
N'*est*-il pas en droit de me *plaire* !

Pourquoi, dans nos amusemens,
Chercher tant de délicatesse ?
L'erreur *nourrit* nos sentimens :
Souvent la vérité les *blesse*.

L'amour n'*est* qu'une fiction,
Une fable aimable & légere :
Heureux qui, sans réflexion,
Peut se *prêter* à sa chimere !

Une belle *est* comme une fleur,
Dont on *chérit* la découverte :
Si-tôt qu'elle *ouvre* trop son cœur,
Elle nous *annonce* sa perte.

---

(1) Un *verbe* est un mot qui marque une action faite ou reçue par le sujet. On connoît qu'un mot est un *verbe*, lorsqu'on peut mettre avant lui les pronoms personnels qui sont *je*, *tu*, *il*, *nous*, *vous*, &c.; ainsi les mots *jouer*, *chanter*, *promener*, sont des *verbes*, parce qu'on peut dire : je *joue*, je *chante*, &c.

Mais hélas ! il *s'est fait* passage ;
Du lien l'oiseau *s'est enfui*,
Et tous les baisers, quel dommage !
Se *sont envolés* avec lui.

Avant d'entrer dans les différentes sortes de *verbes*, les dames seront bien aises de connoître ce que c'est que *sujet* & *attribut* dans le discours.

Le *sujet* est la personne ou la chose dont on parle. L'*attribut* est ordinairement l'*adjectif*.

Par une touche moëlleuse, M. Lemiere a le talent de donner de la vie & de l'intérêt aux tableaux qu'il veut présenter. Notre jugement ne sera pas hasardé, si l'on juge du ton & de la maniere de ce poëte, par *Luci & Colin*, qui n'est pas même la meilleure de ses romances ; elle est sur l'air : *Tu croyois en aimant Colette*, & fera aisément connoître le *sujet* & l'*attribut*

Ecoutez-moi, *faciles belles*,
Apprenez à fuir les *trompeurs* ;
Ecoutez, *amants infideles*,
La peine due aux *suborneurs*.

Lucy, des filles de Vincennes,
Etoit la plus riche en attraits :
Jamais l'*eau pure* des fontaines
Ne réfléchit de plus *beaux traits*.

Hélas ! des *peines* trop *cuisantes*,
Hélas ! un *amoureux souci*
Vint ternir les *roses brillantes*
Sur le *teint vermeil* de Lucy.

Vous avez vu souvent l'orage,
Qui courboit les lys d'un jardin ;
De ces lys elle étoit l'image,
Et déjà penchoit vers sa fin.

Par

Par trois fois on entend la cloche
Dans le silence de la nuit;
Par trois fois le corbeau s'approche,
Frappe aux vitres, crie, & s'enfuit.

Ce cri, cette *cloche cruelle*....
Lucy comprit tout aisément;
Aux filles en pleurs autour d'elle,
Elle dit ces mots en mourant:

Cheres compagnes, je vous laisse;
Une voix semble m'appeller,
Une main que je vois sans cesse
Me fait signe de m'en aller.

L'*ingrat*, que j'avois cru *sincere*,
Me fait mourir, si jeune encor:
Une plus riche a su lui plaire;
Moi qui l'aimois, voilà mon sort!

Ah, *Colin*! ah! que vas-tu faire?
Rends-moi mon bien, rends-moi ta foi:
Et toi que son cœur me préfere,
De ses baisers détourne-toi.

Dès le matin en épousée
A l'église il te conduira;
Mais, *homme faux*, fille abusée,
Songez que Lucy sera là.

Filles, portez-moi vers ma fosse;
Que l'ingrat me rencontre alors,
Lui dans son *bel habit* de noce,
Et Lucy sous le drap des morts.

Que devient-il? son cœur se resserre;
Un *froid mortel* vient le transir.
Qu'a-t-il vu? Lucy qu'on enterre,
Et Lucy qu'il a fait mourir.

B

Il tombe : chacun se disperse ;
L'épouse fuit loin de ce deuil.
Colin, baigné des pleurs qu'il verse,
Reste éperdu sur le cercueil.

Vaine & tardive repentance !
Pleurant ses premieres amours,
Aux suites de son inconstance
Il ne survécut que deux jours.

Près de son *amante fidelle*,
Les bergers l'ont porté, dit-on ;
Et Colin repose avec elle,
Couvert par le même gazon.

La tombe reçoit mille offrandes ;
Deux à deux les *amants constants*
S'en viennent l'orner de guirlandes,
Au retour de chaque printemps.

Vois cette pierre, *amant volage*,
Et crains un *semblable destin* ;
Avant que ton cœur se dégage,
Souviens-toi du sort de Colin.

Dans cette romance dont la versification est facile, & pleine de grace & de douceur, telle que l'exige la poésie de ce genre, on voit que les mots *belles*, *amants*, *eau*, *traits*, *peines*, *souci*, &c. sont le *sujet* ; & les noms auxquels ils sont liés, tels que *faciles*, *infideles*, *pure*, *beaux*, *cuisantes*, *amoureux*, &c. sont l'*attribut* ou l'*adjectif*.

On lira avec plaisir la chanson suivante qui confirme le même précepte. C'est *la pêche volée* ; elle est sur l'air : *Dans un verger Colinette* :

Une *pêche* m'étoit *chere* ;
Je la soignois de ma main :

Pomone en eût été fiere ;
C'étoit l'orgueil du jardin :
Pour l'offrir à ma bergere,
Un jour je la cherche en vain :

Mais sur ce *vol téméraire ;*
Bientôt mon cœur se fit jour :
C'étoit le Dieu de Cythere,
Qui m'avoit joué ce tour ;
Et la *charmante Glicere*
Fut complice avec l'Amour.

Tout dit qu'elle a de ma pêche
Recélé l'*heureux larcin :*
Oui, sur sa *peau blanche & fraîche*
On en voit le *duvet fin ;*
Les deux moitiés de ma pêche
Ont arrondi son *beau sein.*

Sur sa joue ronde & pleine,
Ma pêche a mis sa couleur ;
De ma pêche son haleine
A le *parfum* si flateur ;
Et le noyau, pour ma peine,
S'est trouvé dedans son cœur.

Où l'on voit également que les mots *pêche*, *Pomone*, *vol*, *Glycere*, *larcin*, *peau*, *sein*, *joue*, *parfum*, sont le *sujet* ; & les mots *chere*, *fiere*, *téméraire*, *charmante*, *heureux*, *blanche*, *fraîche*, &c. sont l'*attribut* ou l'*adjectif*.

L'*heureuse Discrétion*, chanson de Gentil-Bernard, faite sur l'air : *L'amant frivole & volage*, nous a paru trop intéressante pour ne pas la chanter ici.

Sur une *écorce légere*,
Amants tracez votre ardeur ;

Le *beau nom* de ma bergere
N'eſt gravé que dans mon cœur.
Je n'oſe occuper ma lyre
A chanter un *nom* ſi *doux* ;
Echo pourroit le redire,
Et j'aurois trop de jaloux.

Corine à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins :
Ce qui lui plaît davantage,
Semble me plaire le moins.
L'herbe où ſon troupeau va paître,
Voit le mien s'en écarter ;
Et je ſemble méconnoître
Son chien qui veut me flatter.

Vous, qu'un *fol amour* inſpire,
connoiſſez mieux le plaiſir :
Vous n'aimez que pour le dire ;
Nous n'aimons que pour jouir.
Corine, que ce myſtere
Dure autant que nos amours !
L'amant content doit ſe taire :
Fais-moi taire pour toujours.

On trouve le *ſujet* dans les mots *nom*, *écorce*, *amour*, *amant* ; & l'*attribut* ou l'*adjectif* dans *légere*, *beau*, *doux*, *fol*, *content*.

L'eſprit & l'art ne doivent point paroître dans la chanſon érotique ; auſſi la poéſie de *L'ami des enfants* eſt-elle douce, ſimple, facile, ſouvent pleine de grace & toujours naturelle ; joignons à ces différents caracteres l'expreſſion fidelle du ſentiment qui tient lieu de ces images brillantes, de ces hardieſſes de ſtyle, de ces tours vifs & énergiques que reſpire le langage poétique, & que la ſimplicité du genre bannira toujours. Parmi

les chanſons érotiques qui ſont ſorties de la plume de ce poëte harmonieux, celle qu'il adreſſe au lit de ſa mie *le diſtingue honorablement de la foule des faiſeurs de vers; elle fera connoître* les différentes ſortes de verbes qu'admettent nos grammairiens (1). L'air en eſt aſſez connu.

O Lit charmant! où ma Myrthé
Dort en paix, quoique ſans défenſe;
Temple ſecret de la beauté,
Vas, ne crains rien de ma préſence;
Je puis *trouver* la volupté
Au ſein même de l'innocence.

Laiſſe - moi *poſer* cette fleur
Au chevet de ma bien - aimée;
Qu'elle en *reſpire* la fraîcheur,
Et qu'une vapeur embaumée
Prête une nouvelle odeur
A ſon haleine parfumée.

O ſommeil! *laiſſe*-moi jouir
Du calme heureux où tu la *plonges;*
Laiſſe mon image s'unir
Aux tendres erreurs de ſes ſonges;
Et que, ſans avoir à rougir,
Elle ſe plaiſe à leurs menſonges.

Mais quel tranſport en ce moment
Agite ſon ame attendrie!
Dieux! pour qui ce ſoupir charmant,
Qui meurt ſur ſa bouche fleurie!
O ma Myrthé! c'eſt ton amant
Qui *fait* ta douce rêverie.

(1) Les grammairiens comptent trois ſortes de verbes, le verbe *actif* qui marque une action faite par le ſujet; le verbe *paſſif* qui en marque une reçue, ſoufferte par le ſujet; & le verbe *neutre* qui n'exprime que l'état du ſujet.....

Que tu *dois* me *voir* amoureux
Dans ce songe qui te *caresse* !
Mais un songe, au gré de mes vœux,
Te *peindroit*-il donc ma tendresse,
Lorsque moi-même je ne peux
T'en *exprimer* toute l'ivresse !

Si, jusqu'au retour du soleil,
Baigné de l'air qu'elle *respire*,
J'osois ici de son sommeil
Partager l'aimable délire !
Si je pouvois, à son réveil,
Surprendre son premier sourire !

Mais non, de ces vœux indiscrets
Loin de moi l'ardeur égarée.
Dors, ma Myrthé, *repose* en paix:
Qu'en cette retraite sacrée
Tout soit pur comme tes attraits,
Timide comme ta pensée !

S'il m'en coûte quelques soupirs
A m'arracher de ta présence,
Je n'y *perds* pas tous mes plaisirs :
Sans *offenser* ton innocence,
J'*emporte* avec moi mes desirs,
Et les douceurs de l'espérance.

Où l'on voit que les verbes *dort*, *repose* sont des verbes *neutres*; *baigné* un verbe *passif*; & les autres tels que *trouver*, *laisse*, *prête*, *agite*, *&c*, des verbes *actifs*.

La Muse qui préside aux poésies érotiques & légeres, semble avoir distingué M. Maréchal de la foule de ses adorateurs. Ce poëte sait répandre dans ses chansons la facilité, l'harmonie & la simplicité, mérite rare aujourd'hui parmi nos chansonniers.

L'Arithmétique, chanson faite sur l'air : *Nous sommes précepteurs d'amour*, donnera encore une connoissance plus satisfaisante des différentes sortes de verbes, (excepté le verbe neutre qui ne se trouve dans aucun des quatrains.)

Lise, par fantaisie, un jour
Voulut savoir l'arithmétique :
Rien n'est étranger à l'Amour ;
De *savoir* tout l'Amour se pique.

Il lui *donna* donc des leçons :
Lise, dans peu, fut très-habile ;
C'étoit pour elle des chansons :
L'Amour *sait rendre* tout facile.

Voici comment il s'y prenoit :
Il *donnoit* trois baisers à Lise,
Que Lise aussi-tôt lui *rendoit*,
En *évitant* toute méprise.

De ces baisers *donnés* & *pris*,
Chacun *tenoit* compte fidele :
L'Amour, des calculs *réunis*,
Offroit le total à la belle.

S'applaudissant de ces progrès,
A son éleve, notre espiegle
Méditant de nouveaux succès,
Démontra la seconde regle.

Il y *passa* légérement ;
L'Amour n'*aime* point à *soustraire*.
La troisieme, plus amplement,
Fut expliquée à l'écoliere.

Il *voulut* tant *multiplier* ! ...
Le calcul devint inutile ;
De lui *donner* tout sans *compter*,
La belle *trouva* plus facile.

Où l'on voit encor plus aisément que les mots *voulut*, *savoir*, *donna*, *rendoit*, *évitant*, *tenoit*, *offroit*, *méditant*, *démontra*, &c. sont des *verbes actifs*, parce qu'ils désignent une action faite par le sujet; & les verbes *donnés*, *pris*, *réunis*, *expliqués*, des *verbes passifs*, parce qu'ils en marquent une reçue par le sujet.

On sera bien aise de savoir ce que c'est que *verbe pronominal*, *verbe réfléchi*, *verbe réciproque*, & *verbe impersonnel*.

Avant le premier on met toujours deux pronoms personnels de la même personne pour le faire connoître : le second marque une action qui rejaillit sur le sujet; le troisieme en désigne une faite par plusieurs sujets qui agissent les uns sur les autres; le quatrieme enfin ne se conjugue qu'à la troisieme personne du singulier. *Le Colin-Maillard*, chanson charmante sur un air assez connu, renferme dans le troisieme vers du second couplet, le *verbe pronominal*.

Tyrcis un jour, par amusette,
Au gré du sort & du hasard,
Couvroit les yeux à sa Lisette,
En jouant à Colin-Maillard :
Par ce bandeau, dit-il, follette,
A l'Amour vous ressemblez mieux;
Puis il prit un baiser ou deux
Au défaut de sa collerette;
C'est fait minon, minette,
Tu viendras
Quand tu voudras. } *bis*.

Lise, impatiente & vive,
S'empresse d'attraper Tyrcis;
Cent fois *il s'échappe*, *il s'esquive*;
Près d'elle il folâtre, il est pris;

La belle en éclatant de rire,
A son tour lui met le bandeau;
Mais l'Amour, avec son flambeau,
Guidoit Tyrcis & sut lui dire:
C'est fait, minon, minette, &c.

Lise à l'instant, d'une cachette,
Fit choix à sa discrétion;
Tyrcis devinant sa retraite
La mit à contribution:
Sa main dans un tendre délire,
Cherche & s'égare sur son sein.
Lise veut se défendre en vain;
Tous ses efforts semblent lui dire:
C'est fait, minon, minette, &c.

Le moment étoit favorable,
Et Tyrcis sut en profiter:
Près d'un amant adroit, aimable,
Une belle a beau résister;
Quoiqu'elle oppose à sa défaite,
Et des soupirs, & des *combats*,
Son cœur à *l'instant dit tout bas*,
Plein d'une ardeur tendre & *secrete:*
C'est fait, minon, minette, &c.

La résolution inutile, chanson pastorale, sur l'air *du vaudeville de la Rosiere de Salency*, fera connoître le même verbe qui se trouve dans le second, le quatrieme & le cinquieme couplet.

Un soir d'été, dans ce vallon,
J'apperçus le berger Sylvandre;
Il répétoit une chanson,
Et je pris plaisir à l'entendre;
Il chantoit; amusez-vous; mais
Pour être heureux, n'aimez jamais.

Profitant de cette leçon,
Et piqué des rigueurs d'Ismene,

Moi *je me mis* à l'uniſſon,
Et ma voix répéta ſans peine :
Folâtrez, amuſez-vous, mais
Pour être heureux, n'aimez jamais.

En chantant, je vis près de nous
S'aſſeoir la coquette Thémire ;
Elle eut beau faire les yeux doux,
Et s'armer d'un plus doux ſourire,
J'oſai lui prendre un baiſer ; mais
En lui diſant, n'aimons jamais.

Le lendemain, ſous un ormeau,
Je te vis, jeune Sylvandre ;
Je jouois de mon chalumeau,
Et ſoudain *je me mis* à dire :
Je voulois braver l'Amour ; mais
Je te vois, j'aime pour jamais.

Quand je trouve des paſtoureaux,
Ou bien de jeunes paſtourelles,
Je dis : voyez ces tourtereaux,
Je dis, voyez ces tourterelles :
Ils ſe plaignent ſans ceſſe ; mais
L'Amour les unit à jamais.

Paſtoureaux, uniſſez vos voix,
Chantez le Dieu de la tendreſſe,
Célébrez ſes aimables loix ;
Mais point aux pieds de ma maîtreſſe :
Ou bien chantez notre amour ; mais
Gardez-vous de l'aimer jamais.

Les verbes *mis*, *plaignent*, ſont des *verbes pronominaux*, parce qu'ils ſont unis à deux pronoms perſonnels.

L'immortel M. de Fénélon joignoit au plus beaux & aux plus heureux dons du génie, les ſentiments de l'ame la plus élevée, la plus ſen-

sible & la plus vertueuse. Une réserve dont on doit savoir gré à ce grand homme, c'est que dans les différentes *chansons* qu'il a faites pour se délasser, *la vivacité de son imagination* n'a jamais laissé échapper aucun trait contre la religion, aucun de ces transports qu'on appelle philosophiques, & aucune saillie licencieuse; le couplet qui suit en est une preuve authentique, & vient à l'appui du même précepte : il est adressé à Mad. de ***, que le plus beau ciel ne pouvoit arracher à son boudoir, lorsque la coëffeuse ne l'avoit pas mise en état de paroître à ces promenades d'apparat, qui sont les plus cheres délices de nos jolies femmes.

Iris, vous comprendrez un jour
Le tort que *vous vous faites ;*
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.
Cherchez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable ;
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

Dans ce couplet qui est sur l'air : *Philis demande son portrait*, le verbe *faites* est *verbe pronominal*, parce que les deux pronoms personnels sont mis également avant lui.

Les poésies fugitives de M. de Moncrif sont pleines d'esprit, de délicatesse & de sentiment. Ses romances portent avec elles l'empreinte de la simplicité & de la naïveté, caracteres principaux de ce genre de poésie. *Alexandrine* en est une que ce poëte aimable avoit faite sur une dame qui avoit quitté le rouge à vingt-deux ans;

elle est sur l'air *des folies d'Espagne*, & fera connoître le *verbe réfléchi*, *& le verbe réciproque*.

Dame d'esprit, de corps qu'elle étoit belle!
Trop belle, hélas! de plus de la moitié!
Comment le ciel rassembla-t-il en elle
Ce qu'on envie, & ce qui fait pitié.

D'Alexandrine, hélas! voilà l'image:
Pour l'offrir mieux à l'esprit, aux regards,
Imaginez, dans un seul personnage,
Conti, Rohan, d'Aiguillon & Villars.

Alexandrine, objet tant admirable,
Trésor d'esprit, de talents & d'appas,
Vous aviez donc tout ce qui rend aimable,
Oui, tous les dons, & ne le saviez pas.

On me dira: voyez la belle histoire!
On est charmant, on l'ignore! non, non;
Au fond du cœur, ne voulant pas le croire,
La plus modeste en a quelque soupçon.

Non, celle-ci ne connoît, ne respire
Rien que vertu: c'est sa beauté, son bien.
Comment songer aux ardeurs qu'elle inspire!
Elle jugeoit tous les cœurs sur le sien.

Je vois encor, lorsqu'elle alloit au temple,
Les yeux s'ouvrir, & les cœurs *se troubler;*
Un seul moment, si-tôt qu'on la contemple,
Adieu raison, il n'en faut plus parler.

L'un *se disoit:* moi, sa vertu m'enchante;
Non, sa beauté: c'est un frêle ornement.
L'autre pensoit: que mon ame est contente!
J'aime l'esprit, & le sien est charmant.

O gens de bien, c'est ainsi qu'on *s'abuse!*
Respect, estime & langage emprunté;

Sous un faux nom le ſentiment s'excuſe ;
Tout eſt amour auprès de la beauté.

Mais ſes amants, dans le fond de leur ame,
Cachent leurs feux, diſſimulent leurs maux.
On la connoît, c'eſt ſon Dieu qui l'enflamme,
Et ce vainqueur n'aura point de rivaux.

L'un d'eux pourtant, ambulante pagode,
Avec éclat *ſe produit* ſur ſes pas ;
Brillants atours, mots, mines à la mode
Sont employés ; on ne l'apperçoit pas.

De tels muguets que l'engeance eſt méchante!
Malheur à qui s'en laiſſe environner !
Ils vont lorgnant une belle innocente,
Se diſputant l'honneur de la damner.

En vers galants, faits pour Alexandrine,
Notre indiſcret ſon amour étala ;
Les voici tels qu'un jour à la ſourdine
Sur ſa toilette un griſon les coula.

« Si vous jugez crimes impardonnables
» Les feux d'amour dont on brûle pour vous,
» Vous ne verrez jamais que des coupables ;
» Mais, croyez-moi, je le ſuis plus qu'eux tous. »

Fuyons, dit-elle, en ſa douleur profonde ;
Allons gémir au fond des monuments.
Comment peut-on vivre en paix dans le monde,
Quand par malheur on y fait des amants ?

Dès cet inſtant, voilant toujours ſes charmes,
Dans l'appareil du plus funeſte deuil,
Pour paſſe-temps elle verſoit des larmes,
Et pour ſofa elle avoit un cercueil.

Dans ſon printemps, voir le talent de plaire
Comme un malheur ; vouloir s'en délivrer,
Quel rare exemple ! Un ange de lumiere
Vint tout exprès du ciel pour l'admirer.

O chérubins, tremblez! elle est trop belle ;
Fermez les yeux, craignez un tel écueil.
La chûte, hélas! est bien plus naturelle
De succomber à l'amour qu'à l'orgueil.

Où l'on voit que les verbes *se disoit*, *s'abuse*, *se produit*, sont des *verbes réfléchis* ; & *se troubler*, *se disputant*, des *verbes réciproques*.

M. le comte de Tressan consacroit à l'étude des sciences & à la culture des beaux-arts, les moments de loisir que lui laissoient les fonctions de son état. L'histoire, la morale, la métaphysique, l'éloquence, la poésie, &c. tout étoit du ressort de son esprit pénétrant & actif. Ce littérateur estimable, dans les matieres qu'il a traitées, ne se montra jamais au-dessous de son sujet ; & ce qui est bien digne de notre admiration, c'est que malgré ses liaisons avec feu M. de *Voltaire* & d'autres écrivains licencieux, il resta fidele non-seulement aux vrais principes, mais il les défendit encor contre les attaques de ces mêmes écrivains. Les poésies de M. le comte de Tressan sont pleines de délicatesse, de naturel, de douceur, de finesse & d'enjouement. Jamais auteur ne s'est mieux peint dans ses ouvrages; pour peu qu'on les lise avec attention, on y trouve à découvert le tableau de son ame & la trempe de son caractere. On y voit l'imagination la plus vive & la plus féconde, un esprit flexible & un cœur sensible jusqu'à l'excès. Ses chansons respirent une vivacité de coloris, une richesse d'expression, & réunissent aux graces touchantes des Chaulieu, la douce morale des *Lattaignant*, des *Bernard* & des *Pavillon*. Nous en citerons trois. La premiere &

la seconde donneront une idée satisfaisante du *verbe réfléchi*; la troisieme fera connoître le *verbe impersonnel*. M. le comte de Tressan adresse à sa fille celle-ci, qu'on ne sauroit trop répéter. Tout le monde en connoît l'air :

Chere Hébé, vois la nature
Se parer déjà de fleurs;
Le ciel brille, l'air *s'épure*,
L'aurore verse des pleurs
Sur cette rive fleurie
De lilas & de muguet :
Avec moi, dans la prairie,
Viens te cueillir un bouquet.

J'ai bien payé cette rose.
Mal-adroit & malheureux;
Mon sang coule, ma main n'ose
En parer tes beaux cheveux:
De ma vie, ah! c'est l'image,
Les épines sont pour moi :
Hébé, tout m'en dédommage,
Quand les roses sont pour toi!

Mais j'apperçois un nuage
Qui paroît nous menacer;
Retournons vîte au village,
Nos bergers vont y danser :
Ta danse vive & légere
Est l'image de ton cœur;
Tu ne sais encor que plaire
Sans redouter un vainqueur.

La suivante est sur l'air : *Ah! combien l'Amour a de charmes*. Elle est adressée à Mlle. de ***.

Le printemps ne fait point éclore
De fleurs plus brillantes que vous;
Les oiseaux chantant dès l'aurore,
N'ont point des accents aussi doux.

Sans cesse une grace nouvelle
Se dévoile & vient vous parer :
Heureux qui, vous voyant si belle,
Ne fera que vous admirer !

Plus heureux qui pourra vous plaire ;
Qu'il soit digne d'un sort si doux !
Que rien ne puisse l'en distraire ;
Qu'il soit sans cesse à vos genoux !
Qu'il vous dise . . . . . je vous adore . . . . ?
Mais d'un ton si vif, si touchant,
Qu'il puisse l'être plus encore
Que vos regards & votre chant.

Dans ces deux chansons les verbes *se parer*, *s'épure*, *se dévoile*, peuvent être considérés comme verbes réfléchis.

Celle-ci est sur l'air : *Martin, moine de Mise.*

De notre hôtesse aimable
Buvons la santé :
Du seul bien véritable
Son cœur enchanté,
Appelle Bacchus à sa table
Et la liberté.

Suivons tous la folie
Qui naîtra du vin ;
Tout ici nous convie
A nous mettre en train ;
Mais *il faut* qu'ici tout s'oublie
Pour le lendemain.

L'avant-dernier vers renferme le *verbe impersonnel.*

Le couplet qui suit est plein de graces ; il est adressé à une jolie femme, & est sur l'air : *De l'oiseau*

l'oiseau qui t'a fait envie. Le troisieme vers renferme également *le verbe impersonnel.*

Du Dieu qui fait que l'on soupire ;
Cessez d'appréhender les feux.
Qu'importe ; on a tort de vous dire
Qu'il rend tous les cœurs malheureux.
On peut à ses ardeurs divines
Céder sans de fâcheux retours ;
Quoique la rose ait des épines,
On ne s'y blesse pas toujours.

Que ne suis-je la fougere ? est l'air de celui-ci, qui étaie le même précepte.

Il faut bien à la jeunesse
Passer quelqu'amusement ;
Une amoureuse foiblesse
N'est pas un crime si grand :
Quand le Dieu d'Amour nous blesse ;
Pour excuse on a souvent
L'exemple de la sagesse,
Qui, sans bruit, en fait autant.

Voilà les différentes sortes de verbes en général, dont la langue françoise est susceptible. On saura maintenant que conjuguer un verbe, c'est le rendre avec toutes les modifications dont il est susceptible, lesquelles consistent en *nombre*, *personnes*, *temps* & *modes*.

Quant au nombre, *je* désigne le singulier dans les verbes, & *nous* indique le pluriel.

M. de Coulanges (l'*Anacréon* du siecle dernier, & l'agrément des sociétés de son temps, par la vivacité de son esprit & la gaieté de son carac-

tere) nous fait connoître le pluriel dans le couplet ſuivant, qui eſt ſur l'air *de Joconde*.

D'Adam *nous ſommes* tous enfants,
La preuve en eſt connue ;
Et que tous nos premiers parents
Ont mené la charrue :
Mais las de cultiver enfin
Sa terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

M. Moreau nous fera connoître à ſon tour le ſingulier dans cette chanſon où il nous peint l'amitié, conſolation de la vieilleſſe ; elle eſt ſur l'air : *Que ne ſuis-je la fougere.*

Quand la vieilleſſe commence,
La douceur de ſoupirer
Eſt l'unique jouiſſance
Qu'il ſoit permis d'eſpérer.
L'amour fuit : l'amitié tendre
Oſe alors lui reſſembler ;
Mais trop peu pour rien prétendre ;
Aſſez pour nous conſoler.

Adieu, folle & douce ivreſſe,
Que *je pris* pour le bonheur.
J'eus des ſens dans ma jeuneſſe ;
Il me reſte encore un cœur.
Que celle à qui *je* le *donne*
Daigne en approuver l'ardeur,
Je dirai : mes jours d'automne
Ont encor quelque chaleur.

Pour l'amour, tout eſt martyre,
Enthouſiaſme ou fureur ;
Pour l'amitié qui ſoupire,
Tout eſt plaiſir & faveur.

Eglé regne sur mon ame ;
Sans en troubler le repos,
Et mes desirs & ma flamme,
N'alarment point mes rivaux.

Je la verrai poursuivie
Par la foule des Amours ;
Et le déclin de ma vie
Jouira de ses beaux jours.
Tel, sur sa tige inclinée,
Un vieux chêne de cent ans,
Croit renaître chaque année
Avec les fleurs du printemps.

Voilà la désignation des *nombres* dans les verbes. Quant aux *personnes* ; il y en a trois : celle qui parle, celle à qui l'on parle, & celle de qui l'on parle, ou toute autre chose qui fait le sujet du discours. L'élégant auteur du poëme des *Quatre Saisons*, nous présente ces trois tableaux dans cette chanson qu'il adresse à Mad. la marquise de Pompadour.

Le connois-tu, ma chere Eléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu,
Ce foible enfant, qui le seroit encore
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu !

C'est par ta voix *qu'il étend* son empire ;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas :
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sur les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connoît, connoîtra la tendresse ;
Qui voit tes yeux en boira le poison :
Tu donnerois des sens à la sagesse,
Et des desirs à la froide raison.

On ne s'exprima jamais avec plus de déli-

catesse; & il seroit difficile de trouver une chanson qui pût également nous satisfaire sur le précepte que nous venons d'établir. Nous allons parler *des temps* & *des modes* dont les verbes sont susceptibles.

A proprement parler, il n'y a que trois temps: le *present*, le *passé*, le *futur*: nous les chanterons dans *Lucrece*, Romance de M. de Saint-Péravi. Elle est sur l'air: *L'amour m'a fait la peinture.*

Dans une belle contrée,
Où le Tibre, en ses replis,
Roule son onde dorée;
Ma vue, au loin égarée,
Erroit parmi des débris.

Le Dieu des ombres légeres
M'invitoit au doux repos,
Quand d'antiques caracteres
Suspendirent mes paupieres,
Qu'alloient fermer ses pavots.

C'étoit la triste aventure
De Lucrece & de Tarquin:
J'en ai tracé la peinture;
Puisse la race future
Me savoir gré du larcin.

Lucrece *eut* une ame tendre
Avec un cœur vertueux:
Tarquin ne *put* s'en défendre,
Et le défaut de s'entendre
Fit le malheur de tous deux.

Un jour, tout parfumé d'ambre,
Méditant d'heureux efforts,
Il la *surprit* dans sa chambre:
On n'avoit point d'antichambre,
On n'annonçoit point alors.

Lucrece *reste* muette ;
Mais bientôt prenant un ton . . :
Elle *court* à sa sonnette :
Il en avoit en cachette
Exprès coupé le cordon.

A ses pieds il *tombe*, il *jure*
Qu'il *sera* respectueux :
Que sa flamme est vive & pure....
On dit qu'en cette posture
Un homme est bien dangereux.

Tarquin *devint* téméraire ;
Lucrece a recours aux cris ;
Elle *tombe* en sa bergere.
Le pied *glisse* d'ordinaire
Sur un parquet sans tapis.

Auprès d'une femme aimable
Il est des torts à punir.
Je ne sais s'il fut blâmable ;
Il faut être bien coupable,
Pour l'être au sein du plaisir.

Dans le courroux qui l'*enflamme*
Lucrece *cede* au dépit :
On dit qu'elle en *rendit* l'ame.
Dans notre siecle une femme
A plus de force d'esprit.

Les dames verront facilement dans cette romance que les verbes *roule*, *reste*, *court*, *tombe*, *jure*, *devient*, *glisse*, *enflamme*, *cede*, sont au présent ; *suspendirent*, *eut*, *put*, *fit*, *surprit*, *rendit*, au passé ; & *sera* ; au futur. Il y a d'autres temps dans les verbes ; nous en ferons connoître la propriété en parlant des *modes*.

Les modes sont les différentes manieres d'employer le verbe. Les grammairiens en comptent

quatre : l'*indicatif*, l'*impératif*, le *subjonctif* & l'*infinitif*. Le premier marque une affirmation simple de ce qui est signifié par le verbe. Le second désigne l'action de commander, d'exhorter, de prier. Le troisieme est désigné par les mots *que* ou *si* mis avant lui ; & le quatrieme marque un présent relatif au verbe qui le précede.

Le sentiment, sous la plume du traducteur de *Lucain*, n'est ni chaud ni énergique ; en revanche il chatouille, il effleure, ce qui est beaucoup dans un siecle où l'on veut être ému avec précaution. Personne n'a su mieux que M. Marmontel développer les petits caracteres, faire valoir les petites circonstances, & répandre sur de petits événements un jour riant & quelquefois instructif. Tout le monde connoît sa romance de *Pétrarque*, qui réunit aux tableaux & aux sentiments qui attachent & pénetrent l'ame, des peintures qui ravissent l'imagination & la captivent. Elle nous fera connoître les différents *modes* dont nous venons de parler, excepté le *subjonctif* qu'on trouvera dans la chanson qui la suit.

Du rivage de Vaucluse,
L'amant de Laure en ces mots,
En s'éloignant de sa muse,
Fit *retentir* les échos :
O toi, qui *plains* le délire,
Où Laure a plongé mes sens,
Rocher, qu'*attendrit* ma lyre,
Redis encor mes accents.

En répondant à mes plaintes,
Echos, vous avez appris
Quels sont les vœux & les craintes
D'un cœur tendre & bien épris ;

N'oubliez pas ce langage ;
Et si Laure quelquefois
Vient rêver sur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui que de ses charmes
Tous mes sens sont occupés ;
Dites-lui que de mes larmes
Toujours mes yeux sont trempés.
Ma voix ne chantera qu'elle,
Mon souvenir ne sera
Qu'un miroir pur & fidele,
Où l'Amour me la peindra.

Dites-lui que son image
Me suivra dans le sommeil,
Et recevra pour hommage
Le soupir de mon réveil ;
Que mon oreille attentive
Croira sans cesse *écouter*
Les sons que sa voix plaintive
Vous fit sans cesse *répéter*.

Jurez-lui qu'en vain les graces
Viendroient pour me *consoler* ;
Que les Amours sur mes traces
Sans cesse auroient beau *voler* ;
A leur troupe enchanteresse
Je dirois, dans ma douleur :
Rendez Laure à ma tendresse,
Ou *laissez couler* mes pleurs.

Insensible à tout, loin d'elle
Rien ne *flatte* mes desirs ;
Je me croirois infidele
De *goûter* quelques plaisirs.
Sur une rive étrangere
Où le destin me *conduit*,
Une espérance légere
Est le seul bien qui me *fuit*.

Mais si Laure m'est ravie,
Si je ne *dois* plus la *voir*,
Je perdrai bientôt la vie,
Quand j'aurai perdu l'espoir.
Puisse la Parque appaisée
Me *laisser*, après ma mort,
Préférer à l'Elysée
Les ombrages de ces bords.

Les dames verront aisément que les verbes *plains*, *attendrit*, *vient*, *flatte*, *conduit*, *est*, *suit*, *doit*, sont à l'*indicatif*, parce qu'ils marquent une affirmation simple : *retentir*, *rêver*, *écouter*, *répéter*, *consoler*, *voler*, *couler*, *goûter*, *voir*, *laisser*, *préférer* à l'*infinitif*, parce qu'ils marquent un présent relatif aux verbes qui les précedent; & *redis*, *aubliez*, *imitez*, *dites*, *jurez*, *rendez*, *laissez*, au mode *impératif* par l'action de commander, de prier, d'exhorter, qu'ils désignent avec beaucoup d'énergie.

On trouvera donc le *subjonctif* dans cette chanson qui est si connue. C'est *l'Heureuse Erreur*, de M. de ***.

La bonne foi fut ma chimere;
N'ai-je donc chéri qu'une erreur?
O Dieux! laissez-moi mon bonheur:
Je ne veux point *que l'on m'éclaire*.
S'il faut *que l'amour soit* trompeur,
Que l'amitié soit un mensonge,
Faites encor durer le songe,
Et laissez la nuit dans mon cœur.

Que dis-je! Hélas! brisons les chaînes
Qui peuvent coûter des soupirs,
Et défendons-nous des plaisirs
Quelquefois si voisins des peines.

Mais pourquoi veux-je me sauver
D'une erreur qui m'est aussi chere !
Rendors-toi, rendors-toi, Glycere ;
Pour être heureuse, il faut rêver !

Les verbes *éclaire* & *soit* sont au *subjonctif*, parce qu'ils expriment une action dépendante de quelque chose qui précede.

Voilà les quatre *modes* dont les verbes sont susceptibles. Mais ces mêmes *modes* ont des *temps*. Le *mode indicatif* renferme ceux qui suivent : le *présent*, l'*imparfait*, le *passé* ou *parfait*, le *parfait indéfini*, le *parfait antérieur*, le *plusque-parfait*, le *futur*, le *futur passé*, le *conditionnel présent* & le *conditionnel passé*. *La Prévoyante*, chanson pastorale qui est dans la bouche de toutes nos Françoises, donnera une idée satisfaisante du *présent*, qui marque une chose qui est ou qui se fait au temps où l'on parle.

Vous me *grondez* d'un ton sévere
D'avoir, malgré votre leçon,
L'autre jour, dans notre maison,
Reçu, même écouté Valere ;
Il reviendra ce soir, je *crois*.
Maman, grondez-moi pour deux fois.

Le nom d'amour, qui m'*effarouche*,
Il me le *fait* si bien goûter,
Qu'on jureroit à l'écouter,
Qu'*il est* innocent dans sa bouche.
Il reviendra ce soir, je *crois*.
Maman, grondez-moi pour deux fois.

Il me *conjure* avec instance
De lui laisser prendre un baiser ;
Me taire, c'est le refuser :
Mais il n'*entend* pas mon silence.

Il reviendra ce soir, je *crois*.
Maman, grondez-moi pour deux fois.

Je devrois fuir ce téméraire,
Pour agir selon vos desirs ;
Mais quand on ne sent que plaisirs,
Comment bien marquer sa colere !
Il reviendra ce soir, je *crois*.
Maman, grondez-moi pour deux fois.

En vain, contre un amant si tendre,
De vos leçons je *veux* m'aider ;
Il *a* l'art de persuader,
Mieux que vous ne savez défendre.
Il reviendra ce soir, je *crois*.
Maman, grondez-moi pour deux fois.

M. Simon a une facilité singuliere pour composer des vers sur toutes sortes de sujets. Ses chansons sont pleines d'agrément, de sel, & réunissent aux graces des *Boufflers*, la naïveté des *la Poujade*. Nous ne citerons que sa *jeune Agnès*, pour faire connoître l'*imparfait* qui exprime une action qui n'est pas entiérement terminée.

Agnès *croyoit* qu'avant vingt ans
Son cœur devoit se taire :
J'en ai quinze ; il n'est donc pas temps
Que j'y pense, ma mere !
Le beau Lindor à tout moment,
Me jure qu'il m'adore ;
Mais je lui répons simplement :
Je suis trop jeune encore.

— Ma fille, d'un feu séducteur
Préserve ton jeune âge ;
Un amant est toujours trompeur,
Indiscret ou volage ;

Redoute & fuis son entretien ...
— Mais moi qui tout ignore,
Maman, je n'y comprendrai rien;
Je suis trop jeune encore.

Le lendemain le beau Lindor,
Dessous sa collerette,
Apperçut un double trésor
D'une beauté parfaite.
Dieu! s'écria-t-il, que d'appas
Nature a fait éclore!
— Non, dit Agnès, ce n'en est pas;
Je suis trop jeune encore.

— Quoi! ton cœur à mes tendres vœux
Craint-il d'être propice?
(L'amour se *peignoit* dans les yeux
De la jeune novice.)
Pourquoi, pourquoi cette rougeur
Dont ton front se colore?
— Je n'en sais rien, c'est un malheur;
Je suis trop jeune encore.

Finis, si ma mere *venoit*,
Dit la jeune bergere
Au beau Lindor qui l'entraînoit
Sous un bois solitaire.
— Viens, suis-moi, je te conduirai
Dans le temple de Flore.
— Hélas! qu'est-ce que j'y ferai?
Je suis trop jeune encore.

Lindor, sur un tapis de fleurs,
Instruisit l'innocente:
Ah! dit-elle, que de douceur
Dont j'*étois* ignorante!
Maman, si j'ai moins écouté
Vos conseils que j'honore,
Pour deviner la vérité,
J'étois trop jeune encore.

Dans cette chanson dont M. le duc de Nevers se seroit fait gloire, on voit que les verbes *croyoit*, *peignoit*, *étoit*, *entraînoit*, *venoit*, sont à l'*imparfait*.

Les *ne sais comment* de M. *Bertin*, que personne n'ignore, feront connoître le *passé*: (ce temps marque une chose faite, accomplie.)

Lison guettoit une fauvette
Dans un buisson;
Tout auprès, l'Amour en cachette
Guettoit Lison.
Loiseau s'*enfuit*; Lison surprise
Par un amant,
Au trébuchet se *trouva* prise
Ne sais comment.

Laissez-moi rejoindre ma mere
A la moisson.
Il me faut deux baisers, ma chere,
Pour ta rançon.
La belle *fit*, pour se défendre,
Un mouvement;
Mais Lucas *eut* l'art de les prendre
Ne sais comment.

Je sens la volupté secrette
D'un baiser pris;
Mais ceux que donne une fillette
Ont plus de prix.
Lison soupire & s'abandonne
Au sentiment,
Reprend les baisers, les lui donne
Ne sais comment.

Que je prenne encor cette rose
Sur ton beau sein!
Non, finissez, non, je m'oppose
A ce larcin.

Elle s'oppôsa la pauvrette
Si tendrement,
Qu'on lui *prit* sa fleur sur l'herbette
Ne sais comment.

Les verbes *s'enfuit*, *trouva*, *fit*, &c. sont au *passé*.

Le couplet suivant fait sur l'air: *Lisette est faite pour Colin*, fera connoître le *parfait indéfini* qui marque une chose passée dans un temps qu'on ne désigne pas.

Jusqu'ici *j'ai craint* la raison;
La faute est pardonnable:
Mais Eglé trouve la façon
De nous la rendre aimable:
Sans le pouvoir de ses attraits;
Je serois raisonnable;
Je deviens plus fou que jamais,
Et je suis excusable.

J'*ai craint* est au *parfait indéfini*.

On trouvera le même *temps* dans ce couplet de M. le vicomte de la Poujade; il l'adresse à un de ses amis, après une longue absence.

Ami tendre, je *t'ai perdu*,
A beau jeu, ce me semble:
Ce bon temps qu'est-il devenu,
Où nous vivions ensemble!
Je versois mon cœur dans le tien;
Et mon ame charmée,
Avec toi ne desiroit rien
Qu'une longue journée.

Ai perdu est également au *parfait indéfini*, parce qu'il marque une chose passée dans un temps

qu'on ne désigne pas. Nous avons oublié de dire que ce couplet étoit sur l'air : *Vous voulez me faire chanter.*

Le *parfait antérieur* marque une chose faite avant une autre. Nous chanterons ce temps dans le premier de ces couplets adressés à mademoiselle H*** B* de Grenoble ; ils ont été faits sur l'air : *Dans un bois solitaire & sombre.*

Quand j'*eus vû* ma douce H***,
Que mon cœur forma de desirs ! . . .
Son amour jamais indiscrete
Me fit goûter de longs plaisirs.

Vous qui d'une flamme secrette,
Voulez qu'on paie votre ardeur,
Prenez une jeune H***,
Et vous goûterez le bonheur.

Dans le beau jardin de Cythere
Si vous cueillez tout en un jour,
Bientôt à l'ombre du mystere
Vous reposerez pour toujours.

L'*Econome du plaisir* pourroit être le titre de cette chanson. Si quelques femmes vouloient ne le pas prodiguer, elles ne regarderoient pas comme triste la vie exempte de cette continuelle & folle agitation des passions. Le même plaisir peut renaître tous les jours sous diverses formes, dès qu'on ne cherche pas à en émousser la pointe. Mais si nous le prodiguons, il ne produit plus alors dans l'ame cette douce chaleur qui entretient sa santé, & la maintient dans une heureuse égalité...

Nous chanterons avec M. *Borde*, le *plusque-*

parfait (1) qui eſt renfermé dans le quatrain ſuivant, fait ſur l'air : *Nous ſommes précepteurs d'Amour.*

On met l'Amour au rang des dieux ;
J'avois cru long-temps cette fable.
Eglé m'a fait ſentir ſes feux ;
Ce n'eſt pas un dieu, c'eſt un diable.

Chantons avec Mad. Dugaſon, les trois couplets qu'on trouve dans la ſcene ſixieme de *La folle par amour :* ils nous donneront l'idée la plus ſatisfaiſante du futur (2).

Quand le bien-aimé *reviendra*
Près de ſa languiſſante amie,
Le printemps alors *renaîtra*,
L'herbe *ſera* toujours *fleurie ;*
Mais je regarde.... hélas !... hélas !...
Le bien-aimé ne revient pas !...

Oiſeaux, vous *chanterez* bien mieux,
Quand du bien-aimé la voix tendre
Vous *peindra* ſes tranſports, ſes feux ;
Car c'eſt à lui de vous l'apprendre !
Mais, mais... j'écoute... hélas !... hélas !...
Le bien-aimé ne chante pas !...

Echo, je t'ai laſſé cent fois
De mes regrets, de ma triſteſſe ;
Il revient : peut-être ſa voix
Te demande auſſi ſa maîtreſſe ;
Paix... il appelle !... hélas !... hélas !...
Le bien-aimé n'appelle pas !...

---

(1) Ce temps marque une choſe faite depuis très-long-temps.

(2) Le *futur* marque une choſe qui n'eſt pas, mais qui ſera ou qui ſe fera.

Le *futur* passé marque une chose qui sera faite, lorsqu'une autre arrivera.

Le quatrain qui suit fera connoître ce temps ; il est sur l'air : *Réveillez-vous belle endormie.*

M. ** témoignoit depuis long-temps à Mad. ** de Grenoble, toute l'inclination qu'il avoit pour elle, & voulut lui persuader, un jour, qu'une infidélité faite à un vieux jaloux qui ne dormoit jamais que d'un œil, n'étoit pas un grand crime. Ce petit-maître, faux bel-esprit, s'exprima avec cette délicatesse :

Quand *vous aurez brisé* vos chaînes ;
Plus ne poufferez de soupirs ;
L'Amour n'aima jamais la gêne ;
Les caprices sont ses plaisirs :

Madame répondit à l'amour de M. **, par ce quatrain de M. l'abbé de Lattaignant.

Les petits-maîtres sont volages ;
On ne sauroit compter sur eux.
Les barbons sont prudents & sages ;
Et méritent mieux d'être heureux.

Le *conditionnel présent* suit le temps dont nous venons de parler. Il marque une chose qui se feroit moyennant certaines conditions. M. le duc de Nevers nous chante ce temps, sur l'air : *Je suis Lindor, &c.* dans le portrait qu'il nous trace d'une maîtresse desirée.

D'aimer jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix ;
Connois, Amour, celle qui sous tes loix,
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je

Je la *voudrois* moins belle que gentille :
Trop de fadeur fuit de près la beauté ;
Simples attraits peignent la volupté ;
Jolis minois du feu d'amour pétille.

Je la *voudrois* moins coquette que tendre ;
Sans être agnès ayant peu de desirs ,
Sans les chercher se livrant aux plaisirs ,
Les augmentant en voulant s'en défendre.

Je la *voudrois* sans goût pour la parure,
Sans négliger le soin de ses appas ;
Quelque peu d'art qui ne s'apperçoit pas,
Ajoute encor au prix de la nature.

Je la *voudrois* n'ayant pas d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer.
Si cet objet, Amour , peut se trouver ,
De te servir je ferai la folie.

Le même temps se trouve dans le couplet suivant , fait sur l'air : *La lumiere la plus pure :*

Que veux-tu que je te donne
Pour bouquet en ce moment !
Si j'avois une couronne
Je t'en *ferois* le présent.
Mon embarras est extrême ;
Car je ne possède rien ;
En t'offrant un cœur qui t'aime,
C'est te redonner ton bien.

L'*Avaricieuse* nous chantant ces couplets de du Fresny , sur l'air : *Réveillez-vous belle endormie* , nous fait connoître en même temps le *conditionnel passé* (1) dans le dernier quatrain.

Philis plus avare que tendre ,
Ne gagnant rien à refuser

(1) Ce temps marque une chose qui se seroit faite si on l'avoit voulu.

Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fut bon ;
Il exigea de la bergere
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de moins plaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis peu sage,
Auroit donné moutons & chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donna pour rien.

Nous avons parlé de l'*impératif* ; ce mode n'a pas de temps. Nous ne répéterons point également les temps du *subjonctif* par l'analogie qu'ils ont avec ceux de l'*indicatif*. Pour l'*infinitif*, il renferme les temps suivants : le *présent*, le *parfait*, le *participe actif présent*, le *participe passif*, le *gérondif présent* & le *gérondif passé*. On sait que tous les infinitifs des verbes sont terminés ou en *er*, ou en *ir*, ou en *oir*, ou en *re*. M. le comte de Tressan nous fait sentir ces différentes terminaisons dans la chanson suivante ; elle est sur l'air : *Je vais te voir, charmante Lise.*

Te v*oir*, t'aim*er* & te le di*re*,
Fera sans cesse mon bonheur ;
Je saurai cach*er* un martyre
Que tu plains au fond de ton cœur :
Les maux que fait souffr*ir* l'absence
Sont les plus douloureux pour moi.
Je crains moins ton indifférence
Que de viv*re* éloigné de toi.

Le *présent* de l'infinitif est le premier temps de ce mode. Il marque un présent relatif au verbe qui le précede. *Tout ce qui peut éveiller la curiosité des femmes, & prêter des graces à l'imagination, leur convient mieux qu'à nous.* La poésie a toujours été un champ assez vaste où elles ont pu s'exercer concurremment avec nous; Quelques-unes d'entr'elles nous y ont même surpassé sans nous humilier. Nous saurons toujours au sexe d'autant plus de gré de ses connoissances, que c'est pour plaire au nôtre qu'il s'empresse d'ailleurs de les acquérir. Le coloris & la fraîcheur du pinceau de Mad. de C. égalent la délicatesse & le brillant des Bouffler & des Chaulieu. Le couplet suivant sur l'air : *Philis demande son portrait*, l'on trouve l'exemple du *présent* de l'*infinitif*, nous donnera une idée de la muse de cette femme aimable :

Si Tyrcis alloit *deviner*
Combien il m'intéresse,
Je ne pourrois me *pardonner*
L'excès de ma foiblesse.
Hélas ! contraignez-vous, mes yeux ;
Vous avez l'air trop tendre ;
Mon cœur, taisez bien tous mes feux :
Un soupir peut *s'entendre.*

L'amour préférable à l'indifférence, chanson sur l'air : *De l'oiseau qui t'a fait envie*, ou *Avec les jeux dans le village*, nous donnera encore une idée de ce temps.

Te *voir*, *t'aimer* & *t'en instruire*,
Fut l'ouvrage d'un seul moment :
Ose m'*aimer* & me le *dire.*
Doit-on *rougir* du sentiment ?

Jeune Philis, on n'eſt ſévere
Que quand on ne peut pas *charmer ;*
Mais lorſqu'on eſt faite pour *plaire*,
On eſt faite auſſi pour *aimer*.

Jouis de l'inſtant du bel âge,
Les fleurs ſe fanent ſans retour :
Viens avec moi ſous cet ombrage,
Nous y célébrerons l'Amour.
Vois ces prés, ces lits de verdure,
Tout y peint le Dieu que je ſens,
Les ruiſſeaux par leur doux murmure ;
Et les roſſignols par leurs chants.

Vois ce berger ſur la fougere,
Dont ces côteaux ſont émaillés,
Dans les regards de ſa bergere,
Confondre ſes regards troublés.
Tous deux, guidés par la nature,
Pleins d'amour, de timidité,
Goûtent une volupté pure,
Préférable à la liberté.

L'eau qui careſſe ce rivage,
La roſe qui s'offre au zéphir,
Le vent qui rit dans ce feuillage,
Tout dit qu'*aimer* eſt un plaiſir.
Une égale & ſincere flamme
Sait *rendre* doublement heureux :
Les indifférents n'ont qu'une ame
Lorſque l'on aime on en a deux.

En vain la raiſon trop auſtere
S'arme contre un ſi doux penchant
La loi rigoureuſe & ſévere
En proſcrit l'abus ſeulement.
Il n'eſt point de cœurs invincibles ;
Tôt ou tard il faut s'*enflammer*.
Le ciel nous eût fait inſenſibles,
S'il nous eût défendu d'*aimer*.

Du tendre feu qui me consume,
Partage les brûlants desirs ;
Que ton cœur, s'il se peut, s'allume
A l'haleine de mes soupirs ;
Loin qu'un si beau transport t'offense,
Daigne l'*éprouver* à ton tour :
Un siecle entier d'indifférence
Ne vaut pas un moment d'amour.

Le quatrain qui suit, sur l'air : *Dans un bois solitaire & sombre*, fera connoître le *parfait* de l'infinitif, qui marque un passé relatif au verbe qui le précede. (C'est l'impromptu d'un berger.)

Jeune & gentille bergerette,
Je perdis bientôt la raison....
De *t'avoir vu* l'aut' jour seulette
Folâtrer sur le verd gazon.

Le *participe* (1) est la cinquieme partie du discours : on lui donne le nom de *participe*, parce qu'il tient de la nature du verbe & de celle du nom adjectif. Nous chanterons ce temps de l'infinitif, dans le couplet suivant ; il est sur l'air : *Avec les jeux dans le village.* Ce sont les reproches d'un berger à un autre berger ;

Je te vis *dansant* sur l'herbette,
En menant paître ton troupeau ;
Je te vis *amusant* Colette
Par les doux sons d'un chalumeau.

(1) Le *participe* est *actif* ou *passif*. Lorsqu'il est *participe actif*, il est toujours terminé par *ant*, & marque une action qui rejaillit sur la personne à qui l'on parle. Lorsqu'il est *participe passif*, il est terminé ordinairement ou en *é*, ou en *i*, ou en *ert*, ou en *u*, & désigne une chose passée.

Sous le voile heureux du myſtere,
Tu ſus bientôt la charmer . . . .
Une beauté fiere & ſévere
Ne l'eſt plus quand il faut aimer.

Où l'on voit aiſément que les verbes *danſant*, *amuſant* ſont au *participe actif préſent*, parce qu'ils déſignent une action qui rejaillit ſur la perſonne à qui l'on parle.

La chanſon érotique ſuivante que tout le monde connoît, nous donnera l'idée du *participe paſſif*.

Vénus ſur la molle verdure
D'un jonc fraîchement *amaſſé*,
Repoſoit ſous la voûte obſcure
D'un chevrefeuil *entrelaſſé*.

Le feuillage touffu d'un hêtre
Couronnoit ce ſombre berceau;
Au pied de ce trône champêtre,
Serpentoit un profond ruiſſeau.

Vénus dans ſon cryſtal fidele,
Plongeoit des regards *ſatisfaits*;
Il préſentoit à l'immortelle
La vive image de ſes traits.

Des poiſſons la troupe timide
Reſpecte ce divin tableau:
L'habitant de la rive humide
Se cache, & n'oſe troubler l'eau.

Le tigre, que la ſoif attire
Sur l'émail de ces bords *fleuris*,
A pas *ſuſpendus* ſe retire,
De tant de merveilles *ſurpris*.

Depuis le lever de l'aurore
L'Amour rodoit en ces cantons,

Et n'avoit pu bleſſer encore
Que des oiſeaux & des moutons.

Il démêle enfin la déeſſe
Au travers du feuillage épais,
Il prend ſon arc, tire & la bleſſe
Du plus meurtrier de ſes traits.

Perfide enfant! s'écria-t-elle;
D'où vient contre moi ta fureur?
Je vous prenois pour Iſabelle,
Dit l'Amour; pardonnez l'erreur.

Le *gérondif* differe du participe en ce qu'il déſigne une action qui rejaillit ſur la perſonne qui parle. Le *gérondif* eſt *préſent* ou *paſſé*. Le premier marque un préſent relatif au verbe qui le précede; & le ſecond marque par lui-même un temps paſſé.

La morale de l'Amour, chanſon ſur l'air: *Pierrot ſur le bord d'un ruiſſeau*, nous donnera l'idée la plus ſatisfaiſante du *gérondif préſent*.

Ne point s'engager ſur le champ,
Aimer quelqu'un qui puiſſe être eſtimable,
Chercher dans un tendre penchant
Un objet moins beau que touchant:
Pour le charmer, ſe rendre aimable,
Le lui prouver ſans trop d'empreſſement;
Et voilà comme, & voilà juſtement
Comme il faut que l'on ſoit *en aimant*.

De tout caprice hors de ſaiſon,
De vains ſoupçons & de toute humeur noire;
Eviter le fatal poiſon
Pour le cœur & pour la raiſon;
N'être jaloux que de la gloire
D'aimer le mieux & le plus ardemment;

Et voilà comme, & voilà justement
Comme il faut que l'on soit *en aimant*.

Vouloir que sur tous nos plaisirs
Ce soit la sagesse qui nous éclaire ;
Deviner jusqu'aux desirs
Du tendre objet de nos soupirs ;
Borner son triomphe à lui plaire,
Et son bonheur à l'aimer constamment ;
Et voilà comme, & voilà justement
Comme il faut que l'on soit *en aimant*.

Etre vif & respectueux
Auprès de la beauté qui nous engage ;
Etre sage & voluptueux,
Plaire sans être fastueux ;
Faire parler dans son langage
Beaucoup moins l'esprit que le sentiment ;
Et voilà comme, & voilà justement ;
Comme il faut que l'on soit *en aimant*.

Varier ses amusements,
Et des neuf sœurs savoir suivre les traces ;
Marquer, orner tous ses moments
Par quelques nouveaux agréments ;
Faire des talents & des graces,
Et des amours l'heureux assortiment ;
Et voilà comme, & voilà justement
Comme il faut que l'on soit *en aimant*.

Nous peindrons le *gérondif passé* dans le second couplet de cette chanson faite dans un bal d'enfants ; elle est sur l'air : *Du serin qui t'a fait envie*. M. de Baswille en est l'auteur. L'ami des enfants ne l'auroit certainement pas désavouée.

Laissez au séjour du tonnerre
Le perfide enfant de Cypris ;
Qu'il fasse impunément la guerre
Aux rois des célestes Lambris....

Heureux enfants ! de cette fête
Chaffez les foins & les foucis :
C'eft l'amitié qui vous l'apprête ;
N'ayez d'autres dieux que les ris.

Pourquoi craindre, à l'âge où vous êtes,
De folâtrer en vrais enfants ?
Dans leurs jeux, comme dans leurs fêtes,
Les plus fages n'ont que quinze ans.
Souriez même à la bergere,
Ayant partagé fes plaifirs....,
Fêtez chacun votre Glycere ;
Votre âge excufe vos defirs.

Le temps vole, & fa faux cruelle
Moifonne les fruits & les fleurs :
Souvent il choifit la plus belle ;
Rien n'eft exempt de fes rigueurs.
C'eft à vous, bergeres aimables,
D'arrêter fa marche en ce jour :
Pour rendre nos plaifirs durables,
Donnez fes ailes à l'Amour.

Et vous, que l'innocence appelle
Pour protéger ici fes jeux,
Vous revivez dans le modele
Que l'Amour nous met fous les yeux.
L'œillet qui naît avec l'aurore,
Ne doit vivre que peu d'inftants :
Mais l'automne a des fruits encore,
Qui valent les fleurs du printemps.

Les fouhaits, chanfon de M. S. fur l'air : *Quoi ! vous partez fans que rien vous arrête ?* nous peindront encore le *gérondif paffé*, qu'on trouvera dans le neuvieme couplet.

Point ne voudrois, pour bien paffer ma vie,
Des riches dons du rivage Indien ;
Point ne voudrois des parfums d'Arabie,
Ni des tréfors du peuple Libien :

Il ne me faut que l'amour de ma mie ;
Pour moi, ſon cœur eſt le ſouverain bien.

D'être un héros point ne me glorifie ;
Pour guerroyer, je ſuis trop citoyen.
Que le François diſpute l'Acadie,
Que le Hongrois batte le Pruſſien :
Il ne me faut que le cœur de ma mie ;
Voilà mon trône, & le reſte n'eſt rien.

De Phydias j'ignore la magie ;
Point ne voudrois graver comme un ancien :
L'art de Rubens ne me fait nulle envie ;
Point ne voudrois ſurpaſſer le Titien :
Il ne me faut qu'un portrait de ma mie ;
Quand je le vois, je ne deſire rien.

De l'art des vers je n'ai point la manie ;
Je connois peu le mont Aonien :
Mais de rimer s'il me prend la folie,
Point ne prierai le dieu Pégaſien :
Il ne me faut que le nom de ma mie ;
Pour ce ſeul nom, je rime & chante bien.

Je ne veux point de la philoſophie ;
Elle eſt trop froide, & ne conduit à rien ;
Je ne veux point ſavoir l'aſtrologie,
Ni diſputer du vuide aérien :
Il ne me faut qu'un coup-d'œil de ma mie ;
Voilà mon aſtre ; il me conduira bien.

Qu'ai-je beſoin de ſavoir la chymie ?
Tous ſes ſecrets ſont un foible moyen.
Qu'un médecin vante la pharmacie,
Et rende hommage aux fameux Gallien ;
Il ne me faut qu'un baiſer de ma mie ;
Mon cœur renaît, & je me porte bien.

Si par haſard quelque fantaiſie
Troubloit mes ſens, Amour, ſois mon ſoutien :
Si, par toi ſeul, il faut que je l'oublie,
Cache l'erreur, car mon crime eſt le tien.

Il ne me faut qu'un ſoupir de ma mie ;
Je quitte tout, & reprends mon vrai bien.

Quand on eſt tendre, on eſt Pyrrhonien ;
Car, *ayant pris* un peu de jalouſie,
Dans les tranſports de cette frénéſie,
Tout m'affectoit, diſcours, geſtes, maintien ;
Mais hélas ! un ſeul ſouris de ma mie ;
Mon cœur s'appaiſe, & je ne crains plus rien.

Si quelque crainte alarme mon génie,
C'eſt l'abandon d'un cœur comme le ſien ;
Tous les deſirs de mon ame attendrie,
Sont d'inſpirer un feu ſemblable au mien.
Il ne me faut que conſerver ma mie ;
Plaire toujours, c'eſt le nœud gordien.

Nous deſirerions chanter les conjugaiſons ; mais la choſe eſt impoſſibe. Le tableau que nous en préſente M. de Wailly, eſt bien capable de dédommager par la clarté & la préciſion qu'il renferme ; il ſeroit difficile d'en donner un qui fournît des moyens auſſi puiſſants pour conjuguer ſans peine toutes ſortes de verbes ; la ſimplicité d'ailleurs avec laquelle ce bon Grammairien des colleges le préſente, eſt capable de le faire adopter : ſon choix a été le nôtre. Ainſi, dans la table ſuivante on conjuguera en même temps les verbes *avoir*, *aimer*, *être*. Au verbe *avoir*, ſera joint le ſubſtantif *ſoin*, afin de voir que j'*ai* avec un ſubſtantif, marque un préſent ; & qu'avec un participe, il marque un paſſé. Après le verbe *être*, on mettra le participe *aimé* ; par ce moyen, on aura le paſſif du verbe *aimer* : & l'on verra plus aiſément l'emploi des verbes auxiliaires. Tout le monde ſait que dans notre langue les verbes *avoir* & *etre* ſont ceux que nous appellons verbes auxiliaires.....

CONDITIONNEL PASSÉ.

j'aurois eu (ſoin.)	j'aurois aimé.	j'aurois été.
tu aurois eu.	tu aurois aimé.	tu aurois été.
il auroit eu.	il auroit aimé.	il auroit été.
nous aurions eu.	nous aurions aimé.	nous aurions été.
vous auriez eu.	vous auriez aimé.	vous auriez été.
ils auroient eu.	ils auroient aimé.	ils auroient été

Autrement.

j'euſſe eu (ſoin.)	j'euſſe aimé.	j'euſſe été.
tu euſſes eu.	tu euſſes aimé.	tu euſſes été.
il eût eu.	il eût aimé.	il eût été.
nous euſſions eu.	nous euſſions aimé.	nous euſſions été.
vous euſſiez eu.	vous euſſiez aimé.	vous euſſiez été.
ils euſſent eu.	ils euſſent aimé.	ils euſſent été.

IMPÉRATIF.

Point de premiere perſonne.

Aie (ſoin.)	aime.	ſoi aimé (ée.)
qu'il ait.	qu'il aime.	qu'il ſoit.
ayons.	aimons.	ſoyons.
ayez.	aimez.	ſoyez.
qu'ils aient.	qu'ils aiment.	qu'ils ſoient.

SUBJONCTIF.

que j'aie (ſoin.)	que j'aime.	que je ſois aimé (ée.)
que tu aies.	que tu aimes.	que tu ſois.
qu'il ait.	qu'il aime.	qu'il ſoit.
que nous ayons.	que nous aimions.	que nous ſoyons.
que vous ayez.	que vous aimiez.	que vous ſoyez.
qu'ils aient.	qu'ils aiment.	qu'ils ſoient.

IMPARFAIT.

que j'euſſe (ſoin.)	que j'aimaſſe.	que je fuſſe aimé (ée.)
que tu euſſes.	que tu aimaſſes.	que tu fuſſes.
qu'il eût.	qu'il aimât.	qu'il fût.

que nous fussions	que nous aimassions.	que nous fussions.
que vous eussiez	que vous aimassiez.	que vous fussiez.
qu'ils eussent.	qu'ils aimassent.	qu'ils fussent.

PARFAIT.

que j'aie eu (soin.)	que j'aie aimé.	que j'aie été.
que tu aies eu.	que tu aies aimé.	que tu aies été.
qu'il ait eu.	qu'il ait aimé.	qu'il ait été.
que nous ayons eu.	nous ayons aimé	nous ayons été.
que vous ayez eu	vous ayez aimé.	vous ayez été.
qu'ils aient eu.	ils aient aimé.	ils aient été.

PLUSQUE-PARFAIT.

que j'eusse eu (soin.)	j'eusse aimé.	j'eusse été.
que tu eusses eu.	tu eusses aimé.	tu eusses été.
qu'il eût eu.	il eût aimé.	il eût été.
que nous eussions eu.	nous eussions aimé.	nous eussions été.
que vous eussiez eu.	vous eussiez aimé.	vous eussiez été.
qu'ils eussent eu.	ils eussent aimé.	ils eussent été.

INFINITIF PRÉSENT.

avoir (soin.)	aimer.	être aimé (ée.)

PARFAIT.

avoir eu.	avoir aimé.	avoir été.

PARTICIPE ACTIF PRÉSENT.

ayant.	aimant.	étant.

PARTICIPE PASSIF.

eu, eue.	aimé, aimée.	été.

GÉRONDIF PRÉSENT.

ayant *ou* en ayant.	en aimant.	étant.

GÉRONDIF PASSÉ.

ayant eu.	ayant aimé.	ayant été.

Remarque. L'imparfait de l'indicatif, les parfaits composés, *j'ai aimé*, *j'eus aimé*, *que j'aie aimé*; les plusque-parfaits, les futurs, les conditionnels se conjuguant de même dans toutes les conjugaisons : pour abréger, nous ne mettrons que la premiere personne de ces temps; on conjuguera les autres personnes comme dans *aimer*.

CONJUGAISON DES VERBES EN IR.

Indicatif présent.

1	2	3	4
Je finis.	sens.	ouvre.	tiens.
tu finis.	sens.	ouvres.	tiens.
il finit.	sent.	ouvre.	tient.
nous finissons.	sentons.	ouvrons.	tenons.
vous finissez.	sentez.	ouvrez.	tenez.
ils finissent.	sentent.	ouvrent.	tiennent.

Imparfait.

je finissois.	sentois.	ouvrois.	tenois.

Parfait.

je finis.	sentis.	ouvris.	tins.
tu finis.	sentis.	ouvris.	tins.
il finit.	sentit.	ouvrit	tint.
nous finîmes.	sentîmes.	ouvrîmes.	tînmes.
vous finîtes	sentîtes.	ouvrîtes.	tîntes.
ils finirent.	sentirent.	ouvrirent.	tinrent.

Parfait indéfini.

j'ai fini.	senti.	ouvert.	tenu.

PARFAIT

PARFAIT ANTÉRIEUR.

j'eus fini.	ſenti.	ouvert.	tenu.

PLUSQUE-PARFAIT.

j'avois fini.	ſenti.	ouvert.	tenu.

FUTUR.

je finirai.	ſentirai.	ouvrirai.	tiendrai.

FUTUR PASSÉ.

j'aurai fini.	ſenti.	ouvert.	tenu.

CONDITIONNEL PRÉSENT.

je finirois.	ſentirois.	ouvrirois.	tiendrois.

CONDITIONNEL PASSÉ.

j'aurois finis.	ſenti.	ouvert.	tenu.
ou j'euſſe fini.	ſenti.	ouvert.	tenu.

IMPÉRATIF.

finis.	ſens.	ouvre.	tiens.
qu'il finiſſe.	ſente,	ouvre.	tienne.
finiſſons.	ſentons.	ouvrons.	tenons.
finiſſez.	ſentez.	ouvrez.	tenez.
qu'ils finiſſent.	ſentent.	ouvrent.	tiennent.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

que je finiſſe.	ſente.	ouvre.	tienne.
que tu finiſſes.	ſentes.	ouvres.	tiennes.
qu'il finiſſe.	ſente.	ouvre.	tienne.
que nous finiſſions.	ſentions.	ouvrions.	tenions.
que vous finiſſiez.	ſentiez.	ouvriez.	teniez.
qu'ils finiſſent.	ſentent.	ouvrent.	tiennent.

IMPARFAIT.

que je finiſſe.	ſentiſſe.	ouvriſſe.	tinſſe.
que tu finiſſes.	ſentiſſes.	ouvriſſes.	tinſſes.
qu'il finît.	ſentît.	ouvrît.	tînt.

E

que nous finiffions.	fentiffions.	ouvriffions.	tinffions.
que vous finiffiez.	fentiffiez.	ouvriffiez.	tinffiez.
qu'ils finiffent.	fentiffent.	ouvriffent.	tinffent.

PARFAIT.

que j'ai fini.	fenti.	ouvert.	tenu.

PLUSQUE-PARFAIT.

que j'euffe fini.	fenti.	ouvert.	tenu.

INFINITIF.

finir.	fentir.	ouvrir.	tenir.

PARFAIT.

avoir fini.	fenti.	ouvert.	tenu.

PARTICIPE ACTIF PRÉSENT.

finiffant.	fentant.	ouvrant.	tenant.

PARTICIPE PASSIF.

fini.	fenti.	ouvert.	tenu.

GÉRONDIF PRÉSENT.

en finiffant.	fentant.	ouvrant	tenant.

GÉRONDIF PASSÉ.

ayant fini.	fenti.	ouvert.	tenu.

CONJUGAISON DES VERBES

EN OIR *ET EN* RE.

INDICATIF PRÉSENT.

1	2	3	4
Je reçois.	plais.	parois.	réduis.
tu reçois.	plais.	parois.	réduis.
il reçoit.	plaît.	paroît	réduit.

nous recevons.	plaisons.	paroissons.	réduisons.
vous recevez.	plaisez.	paroissez.	réduisez.
ils reçoivent.	plaisent.	paroissent.	réduisent.

I M P A R F A I T.

Je recevois.	plaisois.	paroissois.	réduisois.

P A R F A I T.

je reçus.	plus.	parus.	réduisis.
tu reçus.	plus.	parus.	réduisis.
il reçut	plut.	parut.	réduisit.
nous reçûmes.	plûmes.	parûmes.	réduisîmes.
vous reçûtes.	plûtes.	parûtes.	réduisîtes.
ils reçurent.	plurent.	parurent.	réduisirent.

P A R F A I T I N D É F I N I.

j'ai reçu.	plu.	paru.	réduit.

P A R F A I T A N T É R I E U R.

j'eus reçus.	plu.	paru.	réduit.

P L U S Q U E - P A R F A I T.

j'avois reçu.	plu.	paru.	réduit.

F U T U R.

je recevrai.	plairai.	paroîtrai.	réduirai.

F U T U R P A S S É.

j'aurai reçu.	plu.	paru.	réduit.

C O N D I T I O N N E L P R É S E N T.

je recevrois.	plairois.	paroîtrois.	réduirois.

C O N D I T I O N N E L P A S S É.

j'aurois reçu.	plu.	paru.	réduit.
ou j'eusse reçu.	plu.	paru.	réduit.

IMPÉRATIF.

reçois.	plais.	parois.	réduis.
qu'il reçoive.	plaise.	paroisse.	réduise.
recevons.	plaisons.	paroissons.	réduisons.
recevez.	plaisez.	paroissez.	réduisez.
qu'ils reçoivent.	plaisent.	paroissent.	réduisent.

SUBJONCTIF.

que je reçoive.	plaise.	paroisse.	réduise.
que tu reçoives.	plaises.	paroisses.	réduises.
qu'il reçoive.	plaise.	paroisse.	réduise.
que nous recevions.	plaisions.	paroissions.	réduisions.
que vous receviez	plaisiez.	paroissiez.	réduisiez.
qu'ils reçoivent.	plaisent.	paroissent.	réduisent.

IMPARFAIT.

que je reçusse.	plusse.	parusse.	réduisisse.

PARFAIT.

que j'aye reçu.	plu.	paru.	réduit.

PLUSQUE-PARFAIT.

que j'eusse reçu.	plu.	paru.	réduit.

INFINITIF.

recevoir.	plaire.	paroître.	réduire.

PARFAIT.

avoir reçu.	plu.	paru.	réduit.

PARTICIPE ACTIF PRÉSENT.

recevant.	plaisant.	paroissant.	réduisant.

PARTICIPE PASSIF.

reçu.	plu.	paru.	réduit.

GÉRONDIF PRÉSENT.

en recevant.	plaisant.	paroissant.	réduisant.

GÉRONDIF PASSÉ.

ayant reçu.	plu.	paru.	réduit.

CONJ. DES VERBES PRONOMINAUX:

INDICATIF PRÉSENT.

je me plains.	je me rends.
tu te plains	tu te rends.
il se plaint.	il se rend.
nous nous plaignons.	nous nous rendons.
vous vous plaignez.	vous vous rendez.
ils se plaignent.	ils se rendent.

IMPARFAIT.

je me plaignois.	je me rendois.

PARFAIT.

je me plaignis.	je me rendis.

PARFAIT INDÉFINI.

je me suis plaint.	je me suis rendu.

PARFAIT ANTÉRIEUR.

je me fus plaint.	je me fus rendu.

PLUSQUE-PARFAIT.

je m'étois plaint.	je m'étois rendu.

FUTUR.

je me plaindrai.	je me rendrai.

FUTUR PASSÉ.

je me ferai plaint.	je me ferai rendu.

CONDITIONNEL PRÉSENT.

je me plaindrois.	je me rendrois.

CONDITIONNEL PASSÉ.

je me ferois plaint.	je me ferois rendu,
ou je me fusse plaint.	je me fusse rendu,

IMPÉRATIF.

plains-toi.	rends-toi.
qu'il se plaigne.	qu'il se rende.
plaignons-nous.	rendons-nous.
plaignez-vous.	rendez-vous.
qu'ils se plaignent.	qu'ils se rendent.

SUBJONCTIF.

que je me plaigne.	que je me rende,

IMPARFAIT.

que je me plaignisse.	que je me rendisse,

PARFAIT.

que je me sois plaint,	que je me sois rendu,

PLUSQUE-PARFAIT.

que je me fusse plaint.	que je me fusse rendu,

INFINITIF PRÉSENT.

se plaindre.	se rendre,

PARFAIT.

s'être plaint.	s'être rendu.

PARTICIPE ACTIF PRÉSENT.

se plaignant.	se rendant.

PARTICIPE PASSIF.

plaint,	rendu,

GÉRONDIF PRÉSENT.

en se plaignant.	en se rendant.

GÉRONDIF PASSÉ.

s'étant plaint.	s'étant rendu.

CONJUG. DU VERBE IMPERSONNEL.

Indicatif présent,	il faut.
Imparfait,	il falloit.
Parfait,	il fallut.
Parfait indéfini,	il a fallu.
Parfait antérieur,	il eût fallu.
Plusque-parfait,	il avoit fallu.
Futur,	il faudra.
Futur passé,	il aura fallu.
Conditionnel présent,	il faudroit.
Conditionnel passé,	il auroit fallu.
Subjonctif,	qu'il faille.
Imparfait,	qu'il fallût.
Parfait,	qu'il ait fallu.
Plusque-parfait,	qu'il eût fallu.
Gérondif passé,	ayant fallu.

Nous avons encore dans notre langue des verbes irréguliers (1) : en voici un tableau succinct.

N'ayant pu trouver dans aucune de nos chansons un exemple satisfaisant pour ces sortes de verbes, nous nous sommes contentés de les présenter d'une maniere simple, claire & concise.

(1) On appelle *verbes irréguliers*, ceux qui ne suivent pas dans leur conjugaison la regle ordinaire des autres verbes....

Les verbes *irréguliers* de la feconde conjugaifon en *ir*, font :

Bouillir. Préfent de l'indicatif, *je bous*, *tu bous*, *il bout*; *nous bouillons*, &c. Futur, *je bouillerai* ou *bouillirai.* Conditionnel, *je bouillerois* ou *bouillirois*; le refte eft régulier.

Courir, & quelquefois *courre.* Participe, *couru.* Parfait, *je courus.* Futur, *je courrai.* Conditionnel, *je courrois*; on prononce les deux *rr.*

Acquérir. Participe, *acquis.* Gérondif, *acquérant.* Indicatif préfent, *j'acquiers*, *tu acquiers*, *il acquiert*; *nous acquérons*, *vous acquérez*, *ils acquierent.* Parfait, *j'acquis.* Futur, *j'acquerrai.* Conditionnel, *j'acquerrois*, en prononçant les deux *rr.* On ne doit point dire *j'acquérerai*, *j'acquérerois*; ce font des fautes très-groffieres.

Conquérir ne s'emploie qu'à l'infinitif préfent. Participe, *conquis.* Gérondif, *conquérant*, *ayant conquis.* Parfait, *je conquis.* Imparfait du fubjonctif, *que je conquiffe.*

Haïr. Indicatif préfent, *je hais*, *tu hais*, *il hait*; en prononçant, je *hès*, tu *hès*, il *hèt.* *Hais* à l'impératif eft auffi d'une fyllabe; prononcez *hès*, dans le refte du verbe; *a* & *i* font deux fyllabes; comme *haïffons*, *haïffez*, *haïffent*, &c.

Vêtir, *dévêtir*, *revêtir*, *furvêtir.* Participe, *vêtu*, *dévêtu*, &c.; le refte eft régulier. Dans *vêtir*, le fingulier du préfent indicatif, *je vêts*, *tu vêts*, *il vêt*, n'eft guere en ufage.

Tous ces verbes irréguliers appartiennent à la feconde conjugaifon en *ir*, excepté le verbe *haïr*, qui fe conjugue fur la premiere, ainfi que ceux dont le préfent de l'indicatif fe termine en *is*, à la premiere perfonne du fingulier.

Conjugués comme *ouvrir*, les verbes *découvrir*, *entrouvrir*, *rouvrir*, *recourir*, *offrir*, *mésoffrir*, *souffrir*, & les suivants qui ont quelques irrégularités.

Cueillir, *accueillir*; *recueillir*. Participe, *cueilli*, *accueilli*, *recueilli*. Futur, *je cueillerai*. Conditionnel, *je cueillerois*; ce reste est régulier.

Saillir, pour *s'avancer en dehors*, n'est d'usage qu'à l'infinitif & aux troisiemes personnes. Gérondif, *saillant*. Indicatif présent, *il saille*, *ils saillent*. Imparfait, *il sailloit*. Futur, *il saillera*. Conditionnel, *il sailleroit*. Subjonctif, *qu'il saille*.

Saillir, pour *s'élancer*, *s'élever en l'air*, *sortir avec impétuosité*, n'a que les troisiemes personnes, & il se conjugue comme *finir*. On dit : *les eaux saillissent de tous côtés ; son sang saillissoit, a sailli fort loin.*

Assaillir & *tressaillir*. Participe, *assailli*, *tressailli*. Futur, *j'assaillirai*; *tressaillirai*; le reste est régulier. Il convient d'observer qu'*assaillir* n'a point de singulier au présent de l'indicatif. Les verbes irréguliers en *oir*, sont :

Choir, qui ne se dit guere qu'à l'infinitif & au participe qui est, *chu*.

Déchoir. Présent, *je déchois*, *tu déchois*, *il déchoit*; *nous déchoyons*, *vous déchoyez*, *ils déchoient*; point d'*imparfaits*. Parfait, *je déchus*. Futur, *je décherrai*. Conditionnel, *je décherrois*. Dans les temps composés, il prend le verbe *être*: *je suis déchu*. Ce verbe n'a point de gérondif présent.

Echoir, se conjugue comme *déchoir*. Indicatif présent, *il échoit*, qu'on prononce quelquefois, *il échet*. Ce verbe ne se dit ordinairement que des choses qui arrivent par sorts ou par cas fortuits,

Seoir, pour *être convenable*, ne s'emploie qu'aux troisiemes personnes. Présent, *il sied*, *ils sieent*. Imparfait, *il séioit*, *ils séioient*. Futur, *il siéra*, *ils siéront*. Conditionnel, *il siéroit*, *ils siéroient*. Subjonctif, *qu'il siée*, *qu'ils sieent* : il n'a point de temps composés.

S'asseoir. Présent, *je m'assieds*, *tu t'assieds*, *il s'assied*; *nous nous asseyons*, *vous vous asseyez*, *ils s'asseyent*. Imparfait, *je m'asseyois*, *tu t'asseyois*, &c. Parfait, *je m'assis*. Futur, *je m'assiérai* ou *je m'asseyerai*. Impératif, *assieds-toi*, *qu'il s'asseye*. Conditionnel présent, *je m'assiérois*, ou *je m'asseyerois*. Imparfait, *que je m'assisse*, *que tu t'assisses*, *qu'il s'assît*; point de premiere & seconde personnes du pluriel; *qu'ils s'assissent*.

On dit, *qu'un oiseau s'est allé asseoir sur une branche*, *sur un arbre*, pour dire qu'il s'y est allé percher.

Mouvoir & *émouvoir*. Présent, *je meus*, &c.; *nous mouvons*, *vous mouvez*, *ils meuvent*. Imparfait, *je mouvois*. Parfait, *je mus*. Futur, *je mouvrai*. Impératif, *meus*. Subjonctif, *que je meuve*, &c; *que nous mouvions*, &c. Imparfait du subjonctif, *que je musse*. Participe, *mu*. Gérondif, *mouvant*.

Savoir. Indicatif présent, *je sais*, &c.; *nous savons*, *vous savez*, *ils savent*. Parfait, *je sus*, *tu sus*, *il sut*; *nous sûmes*, *vous sûtes*, *ils surent*. Futur, *je saurai*, &c. Impératif, *sache*, *qu'il sache*; *sachons*, *sachez*, *qu'ils sachent*. Subjonctif présent, *que je sache*, &c. On peut dire : *je ne sache point*, pour *je ne sais point*; *je ne saurois*, pour *je ne puis*.

Valoir. Indicatif présent, *je vaux*, *tu vaux*, *il vaut*; *nous valons*, *vous valez*, *ils valent*. Parfait, *je valus*. Futur, *je vaudrai*. Subjonctif, *que je vaille*,

que tu vailles, *qu'il vaille*; *que nous valions*, *que vous valiez*, *qu'ils vaillent*. Imparfait du ſubjonctif, *que je valuſſe*, &c. Participe, *valu*. Gérondif, *valant*. Conjuguez de même *équivaloir* & *prévaloir*; mais ce dernier fait au ſubjonctif, *que je prévale*.

Les verbes qui ſe conjuguent ſur ce verbe *plaire*, ſont : *déplaire*, *faire*, *défaire*, *refaire*, &c. Voici ceux qui ſont irréguliers :

Braire, ne ſe dit qu'à l'infinitif, & aux troiſiemes perſonnes du préſent & du futur de l'indicatif, *il brait*, *ils braient*; *il braira*, *ils brairont*.

Faire. Indicatif préſent, *je fais*, *tu fais*, &c.; *nous faiſons*, *vous faites*, *ils font*. Parfait, *je fis*, &c. *nous fimes*, *vous fites*, *ils firent*. Futur, *je ferai*. Subjonctif, *que je faſſe*. Imparfait du ſubjonctif, *que je fiſſe*, *que tu fiſſes*, *qu'il fit*; *que nous fiſſions*, *que vous fiſſiez*, *qu'ils fiſſent*.

On conjugue de même les verbes *contrefaire*, *ſatisfaire*, & autres ſemblables.

Mal-faire, Indicatif préſent, nous *faiſons mal*, & non pas, *nous mal-faiſons*. Ce verbe n'eſt guere d'uſage qu'à l'infinitif.

Traire. Participe, *trait*. Gérondif, *trayants*. Indicatif préſent, *je trais*, *tu trais*, &c. point d'imparfait du ſubjonctif; le reſte eſt régulier ou formé de ces temps. On conjugue de même *attraire*, *diſtraire*, *extraire*, *ſouſtraire*, & autres ſemblables.

Les verbes de la ſeconde conjugaiſon en *re* & qui ſont irréguliers, peuvent ſe réduire à ceux-ci.

Naitre. Préſents, *je nais*, *tu nais*, *il nait*; *nous naiſſons*, &c. Parfait, *je naquis* & conjuguez de même le verbe *renaître*.

Paitre, Préſent, *je pais*, *tu pais*, *il pait*; *nous*

paissons, &c. *je paissois*, *je paîtrai* ; *paissez*, *que je paisse*. Conditionnel, *je paîtrois*. Gérondif, *paissant* ; les autres temps ne sont pas en usage.

Les verbes de la troisieme conjugaison en *re*, sont *lire*, *écrire*, *dédire*, & autres semblables. Les irréguliers sont, *dire* & *redire*. Indicatif, *je dis*, *tu dis*, *il dit* ; *nous disons*, *vous dites*, *vous redites*, &c.

Les verbes *dédire*, *contredire*, *interdire*, *médire*, *prédire*, font à la seconde personne du pluriel de l'indicatif, *vous dédisez*, *vous contredisez*, *vous médisez*, &c.

Confire. Parfait, *je confis*. Imparfait du subjonctif *que je confisse*.

Suffire. Parfait, *je suffis*. Imparfait du subjonctif, *que je suffisse*. Participe, *suffi*, *lire*, *élire* & *relire*. Parfait, je *lus*, *élus* & *relus*. Imparfait du subjonctif, que *je lusse*, *élusse*, *relusse*.

Rire. Parfait, *je ris*, *tu ris*, &c. *nous rîmes*, *vous rîtes*, *ils rirent*. Imparfait du subjonctif, *que je risse*. Le verbe *sourire* se conjugue de la même maniere.

Frire, est régulier ; mais il n'a que le futur, le conditionnel, les temps composés & la seconde personne de l'impératif au singulier, *je frirai*, *je frirois*, *j'ai frit*, *j'avois frit*, &c. Impératif, *fris* ; l'on se sert de *faire*, & de l'infinitif *frire*, pour suppléer aux temps qui manquent.

Les verbes irréguliers en *uire* sont, *bruire* ; il n'y a point d'autre temps en usage que l'imparfait à la troisieme personne, *il bruyoit*, *ils bruyoient*.

Luire, *reluire* & *nuire*. Participe, *lui*, *relui*, *nui* sans *t* ; ainsi aux temps composés j'ai *nui*, j'avois *nui*.

A cette conjugaison l'on peut rapporter les verbes, *boire*, *clorre*, *conclure*.

Clorre. Indicatif présent, *je clos*, *tu clos*, *il clot*; point de pluriel. Futur *je clorrai*. Conditionnel, *je clorrois*; il a les temps composés, *j'ai clos*, *j'avois clos*, &c.

Eclorre. Indicatif, *il éclot*, *ils éclosent*. Futur, *il éclorra*, *ils éclorront*. Conditionnel, *il éclorroit*, *ils éclorroient*. Subjonctif présent, *qu'il éclose*, *qu'ils éclosent*. Les temps composés sont formés avec *être* : il est *éclos*, ils sont *éclos*.

Conclure, *exclure*. Indicatif, *je conclus*, *j'exclus*; *nous concluons*, *vous concluez*, *nous excluons*, *vous excluez*, *ils concluent*, *ils excluent*. Imparfait, *je concluois*, *tu concluois*, &c.; *nous concluïons*, *vous concluïez*, *ils concluoient*. Participe, *conclu*, *exclus*; ce dernier avec une *s*, au masculin, *excluse* ou *exclue* au féminin.

Les verbes de la quatrieme conjugaison en *re*, sont les verbes en *aindre*, *cindre*, *oindre*, comme *craindre*, *restreindre*, *joindre*, qui se conjuguent comme *plaindre*.

Ceux de la cinquieme conjugaison sont : *prendre*, *vaincre*, *rompre*, *mettre*, *vivre*, & autres dont les terminaisons sont semblables. Voici les irréguliers les moins faciles à conjuguer.

Coudre. Indicatif, *je couds*, *tu couds*, *il coud*; *nous cousons*, *vous cousez*, *ils cousent*. Parfait, *je cousis*, &c. Conjuguez de la même maniere, *recoudre* & *découdre*. *Je décousus*, *cousus*, *recousus* cette robe, sont des fautes grossieres; il faut dire, *je décousis*, *cousis*, *recousis* cette robe.

Moudre. Indicatif présent, *je mouds*, *tu mouds*, *il moud*; *nous moulons*, *vous moulez*, *ils moulent*.

Parfait, *je moulus*. Les autres temps sont réguliers. *Foudre*, n'est d'usage qu'à l'infinitif.

Absoudre. Indicatif, *j'absous*, *tu absous*, *il absout*; *nous absolvons*, *vous absolvez*, *ils absolvent*. Imparfait, *j'absolvois*, &c. Point de parfait simple. Parfait indéfini, *j'ai absous*. Futur, *j'absoudrai*. Conditionnel présent, *j'absoudrois*. Participe, *absous*, *absoute*. Gérondif, *en absolvant*. Conjuguez de même *dissoudre*.

Résoudre. Présent, *je résous*, *tu résous*, *il résout*; *nous résolvons*, *vous résolvez*, *ils résolvent*. Imparfait, *je résolvois*, &c. Parfait simple, *je résolus*, &c. Futur, *je résoudrai*. Impératif, *résous-toi*; *résolvez-vous*, *qu'ils se résolvent*. Imparfait du subjonctif, *que je résolusse*, &c. Participe, *résolu*.

Vivre. Présent, *je vis*, *tu vis*, *il vit*; *nous vivons*, *vous vivez*, *ils vivent*. Parfait, *je vécus* (& non *je véquis*.) Impératif, *vis*, *qu'il vive*. Imparfait du subjonctif, *que je vécusse*. On conjugue de même *revivre* & *survivre*.

Les verbes *vaincre* & *convaincre* sont réguliers; mais la lettre *c* se change en *qu* avant *a*, *e*, *i*, *o*, comme *vainquants*, *convainquants*, *que je vainque*, *je vainquis*, *nous vainquons*, *nous convainquons*.

Ce tableau des verbes irréguliers nous a paru indispensable. L'agrément n'y préside pas; mais la briéveté est bien capable d'en faire disparoître la sécheresse. . . . .

Nous allons passer à la sixieme partie du discours qui est l'adverbe (1). Les différentes chan-

---

(1) L'*adverbe* est une partie indéclinable de l'oraison, qui se joint avec le verbe & avec les adjectifs, pour en exprimer les manieres ou les circonstances. On divise ordinairement les ad-

sons que nous allons citer seront connoître tous les adverbes.

Des traits de chaleur & de facilité caractérisent les poésies de M. Saurin. Ses chansons surtout respirent cette gaieté, cette aisance qu'on ne puise qu'à la cour. Celle que ce charmant auteur adresse à M. Collé, nous fera d'abord connoître les *adverbes de temps*, les *adverbes de maniere* & les *adverbes de lieu*. Elle est sur l'air: *Et zon, zon, zon, que le vin est bon!*

Jadis à table, entre les pots,
Rouloient & couplets & bons mots:
Cette joie est bannie!
Le bon air, hélas! dans Paris,
Déclare roturiers les ris!
Décemment on s'ennuie.
Gens qui se disent du bon ton,
Ne veulent plus qu'on chante: zon,
Et bon, bon, bon,
Que le vin est bon!
Il console la vie.

De Momus joyeux favori,
Qui, chez Michaut, menant Henri,
Les fait trinquer à table;
Crois-tu que ce fameux héros,
Par sa bonté, par ses propos,
A jamais adorable,
Seroit *aujourd'hui* du bon ton,
Lui qui *simplement* grand & bon,
Chanteroit zon,
Que le vin est bon,
Près d'un objet aimable?

---

verbes, en *adverbes de lieu*, en *adverbes de temps*, en *adverbes de quantité* & en adverbes de maniere. *Ici* & *là* sont des adverbes de *lieu; aujourd'hui, demain, hier, bientôt*, des adverbes de *temps; beaucoup* & *peu* des adverbes de *quantité*..... *doucement* & *fortement*, des adverbes de *qualité* & de *maniere*, ...

Devant l'italique fredons
A fui la bachique chanſon,
Et le gai vaudeville ;
Tout d'un temps a fui la loyauté :
Plutus eſt le ſeul Dieu fêté,
A la cour, à la ville ;
Et dans nos meilleures maiſons,
Gens bariolés de cordons,
Diſent tout haut :
C'eſt de l'or qu'il faut,
L'honneur eſt inutile.

Mon cher Collé, mon vieil ami,
Toi qui ſi *long-temps* as gémi
Du triſte goût moderne,
Qu'à l'Angloiſe, des furieux
Deſcendent, en bravant les cieux,
Aux gouffres de l'Averne :
Mais nous des roſes du printemps,
Couronnons l'hiver de nos ans ;
Et ſi *jamais*
Nous mourons exprès,
Conſentons qu'on nous berne.

Malgré le ſiecle *où* nous vivons,
Oſons donner pour compagnons
Les ris à la vieilleſſe :
A l'exemple d'Anacréon,
Il faut dans l'arriere-ſaiſon,
Egayer la ſageſſe,
Et *ſouvent*, le verre à la main,
Dire à Philis : « Objet divin,
» Verſez tout plein ;
» Beaux yeux & bon vin
» Rappellent la jeuneſſe. »

Où l'on voit que *jadis*, *jamais*, *aujourd'hui*, *long-temps*, *ſouvent*, ſont des adverbes de temps : *où* un adverbe de lieu *ſimplement* & *décemment* des adverbes de maniere. La chanſon ſuivante nous

nous donnera une idée des adverbes de quantité; elle eſt ſur l'air: *Des folies d'Eſpagne.*

Tout mon eſprit, quand je ne ſuis point ivre ;
Ne me fournit qu'un mot ou deux :
Mais quand j'ai bu , je parle comme un livre,
Et j'en dis *plus cent fois* que je ne veux.

A *trop* aimer, l'âme ſe déconcerte ;
L'on perd l'eſprit & la raiſon qu'on a :
Mais en buvant, elle eſt toujours alerte ;
Et l'eſprit vient quand la raiſon s'en va.

Les mots en caracteres *italiques* ſont autant d'adverbes de quantité.

L'auteur de *Dupuis & Deſronnais*, ſi connu dans un temps, dans les meilleures ſociétés de la capitale, par des vaudevilles, des parodies & des chanſons, nous donne dans une des dernieres productions de ce genre, marquée au coin du bon goût, un exemple des différentes ſortes d'adverbes qu'admet la langue françoiſe. C'eſt la complainte d'une femme à ſentiment; elle eſt ſur l'air : *De mon Berger volage.*

Dans le ſiecle *où* nous ſommes ,
Qu'on s'aime *foiblement !*
L'on ne peut , chez les hommes ,
Trouver de ſentiment.
Tyrcis n'eſt point volage ;
Son cœur eſt *trop* uſé ;
Se peut-il qu'à ſon âge
Un cœur ſoit épuiſé !

Tu jures que tu m'aimes ;
Mais c'eſt bien *froidement* !
Tyrcis, tes ſerments mêmes
Redoublent mon tourment.

Laiſſe le vain langage
Des ferments ſuperflus ;
Aime-moi *davantage*,
Et ne le jure *plus*.

Quels deſtins ſont les nôtres !
Pourquoi ſuis-tu mes pas ?
Tu n'en aimes point d'autres ;
Mais tu ne m'aimes pas.
Quand ton cœur léthargique
N'eſt plus ſenſible à rien,
Ingrat, ce qui me pique,
C'eſt que je ſens le mien.

Comment ! rien ne ranime
Tes déſirs languiſſants ! . . .
Ce n'eſt pas que j'eſtime
Les vains plaiſirs des ſens :
Mais que ton cœur s'enflamme
Du moins par mes tranſports !
Eh quoi ! même ton ame
A perdu ſes reſſorts !

Dans cette complainte, il eſt facile de voir également que le mot *où* eſt un adverbe de lieu; *quand*, un adverbe de temps; *comment*, *foiblement*, *froidement*, des adverbes de maniere ; & *trop*, *davantage*, *plus*, des adverbes de quantité.

La *prépoſition* eſt la ſeptieme partie du diſcours ; elle eſt bien comme l'adverbe un mot indéclinable; mais elle ſe met devant le mot qu'elle régit; au lieu que l'*adverbe* ne peut régir aucun nom. Voici les différentes ſortes de *prépoſitions* qu'admettent les grammairiens. Celles qui marquent la place ſont : *chez*, *dans*, *devant*, *derriere*, *parmi*, *ſous*, *ſur*, *vers*.

Celles qui marquent l'ordre, ſont : *avant*, *après*, *entre*, *depuis*.

Celles qui marquent l'union, c'est-à-dire, qui servent à unir & à rapprocher les choses, sont: *avec*, *durant*, *outre*, *pendant*, *selon*, *suivant*.

Celles qui marquent la séparation, sont: *sans*, *excepté*, *hors*, *hormis*.

Celles qui marquent l'opposition, sont: *contre*, *malgré*, *nonobstant*.

Celles qui marquent le but, sont: *envers*, *touchant*, *pour*.

Celles qui marquent la spécification, sont: *à*, *de*, *en*.

Les chansons suivantes, toutes marquées au coin de l'agrément & de la gaieté, feront connoître cette septieme partie du discours:

L'Amour & les Nymphes; sur l'air: *Dans un bois solitaire & sombre*, sera la premiere que nous citerons; elle est de M. le cardinal de Bernis.

Auprès d'une féconde source,
D'où coule cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormoit sur un lit de roseaux.

Les Naïades, *sans* défiance,
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, *en* un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille;
Dit l'une d'un ton discret!
L'Amour, qui l'entend, se réveille,
Et se félicite *en* secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant & doux:
Les Nymphes, bientôt moins timides,
Le font asseoir *sur* leurs genoux.

Eucharis, Naïs & Thémire,
Couronnent sa tête de fleurs :
L'Amour, d'un gracieux sourire
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais, bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit & le jour,
Ces indiscrettes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah! rendez-nous, Dieu de Cythere,
Disent-elles, notre repos!
Pourquoi le troubler, téméraire!
Nous brûlons au milieu des eaux!

Nourrissez plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux;
Je les allume quand je veux;
Mais je ne saurois les éteindre.

M. l'abbé de Lattaignant, dans sa chanson pour la fête des Rois, nous dépeint avec autant de grace que de facilité cette même partie du discours; elle est sur l'air : *Pour passer doucement la vie.*

Le sort tour-à-tour nous couronne,
Et nous donne une autorité
Que, *sans* foiblesse, on abandonne,
Comme on en jouit *sans* fierté.

Ainsi que le temps, le vin coule;
Du meilleur, *pour* nous, on fait choix;
Et c'est-là la divine ampoule,
Qui sert au sacre de nos rois.

Tous nos jours sont des jours de fêtes;
La paix regne *dans* notre cour;
Nous n'entreprenons des conquêtes,
Que *sous* les drapeaux de l'Amour.

Jamais l'intérêt ne nous brouille,
Bacchus sait nous accorder tous :
Quand le sceptre tombe *en* quenouille,
L'empire n'en est que plus doux.

Ce que l'on dit *dans* notre empire,
Ne doit point être répété ;
On commettroit, en l'osant dire,
Un crime de leze-majesté.

Vous régnez *avec* moi, ma belle ;
Partagez des honneurs trop courts :
Si ma couronne, étoit réelle,
Vous seriez reine pour toujours.

Un coloris brillant, des images riantes, des détails piquants, de la finesse, une tournure d'esprit agréable, des comparaisons ingénieuses, une touche délicate & facile, président tour-à-tour aux chansons de M. Dorat..... Chantons la partie du discours dont nous parlons, dans *l'ombre de Gabrielle :* Romance que ce digne éleve de Melpomene a faite sur l'air : *De la Romance de Gabrielle.*

Charmante Gabrielle,
Toi si chere à nos cœurs,
Que ton ombre fidelle
Se couronne *de* fleurs !
Paris te rend hommage
En ce moment ;
Il applaudit l'image
De ton amant.

Adorable maîtresse
Du plus grand des Henris,
Que j'aime ta foiblesse,
Combien je te chéris !
C'est trop peu qu'une belle
Puisse charmer ;
Pour se rendre immortelle,
Il faut aimer.

Nos rives retentissent
Du nom de ton héros ;
Ses palmes refleurissent
Sous de riants pinceaux ;
Ils semblent nous le rendre :
Chez les François,
Un roi gai, brave & tendre
Ne meurt jamais.

Que dis-je ! il ressuscite,
Il vient nous consoler !
Louis déjà l'imite,
Et veut lui ressembler :
L'ame & les soins d'un pere,
Il les aura ;
Ce qu'Henri vouloit faire,
Il le fera.

Nous citerons encore cette Pastorale qui est sur l'air : *A notre bonheur l'Amour préside* ; elle nous donnera une idée plus satisfaisante des *prépositions*. Ce sont *les regrets de Thémire*.

Je reconnois ce triste boçage,
Si funeste à ma félicité :
C'est *sur* ce gazon, *sous* cet ombrage
Que j'ai perdu ma tranquillité :
C'est là que Tyrcis, *sur* sa musette,
D'une ardeur parfaite
Exprimoit les feux ;
J'y fis l'aveu d'un amour extrême,
Qui, *malgré* moi-même,
Parut *dans* mes yeux.

Certaine rougeur *sur* mon visage,
Mon air distrait, mon sein agité,
Mon innocence & mon peu d'usage,
Tout lui dévoiloit la vérité :

Il me prend la main, j'étois tremblante;
Mon trouble s'augmente
A chaque moment :
Pour combattre le feu qui l'anime,
Ma bouche s'exprime,
Mon cœur la dément.

Oui, Thémire, oui, je vous adore,
Me répétoit-il, si tendrement :
Que je ne voie jamais l'aurore
Si je cesse d'être votre amant !
Si je renonce au soin de vous plaire,
D'une autre bergere
Si je suis les pas,
Que le tendre Amour, qui voit ma flamme,
Ne livre mon ame
Qu'à des cœurs ingrats.

Le bruit des ruisseaux, cette verdure,
Et la présence de mon vainqueur,
Dans cet instant, tout, *dans* la nature,
Se réunissoit *contre* mon cœur :
Les premiers efforts de sa tendresse
Sont, *par* ma sagesse,
D'abord repoussés ;
Je n'ose en exprimer davantage...
Il devint volage
C'est en dire assez.

Pour peu qu'on réfléchisse, on connoîtra aisément les différentes sortes de prépositions que nous avons annoncées : cette derniere chanson pastorale, seule, suffiroit.

La huitieme partie du discours est la *conjonction*. Pour la distinguer de l'adverbe & de la préposition, il suffit de savoir qu'elle joint les membres du discours ; ce que ne font pas l'*adverbe* & la *préposition*. Voici à peu près, le tableau des

conjonctions : *oui*, *oui-dà*, *point du tout*, *peut-être*, *aussi*, *ni*, *&*, *ou*, *à la bonne heure*, *mais*, *néanmoins*, *si*, *que*, *pourtant*, *c'est-à-dire*, *comme*, *en effet*, *or*, *à peine*, *cependant*, *dès que*, *aussi-tôt*, *tandis que*, &c. On les trouvera dans les chansons qui suivent.

M. Aude ne verra point, comme quelques versificateurs, ses couronnes poétiques se flétrir, se dessécher, & devenir un exemple capable de corriger dans la suite les muses dissipées, inconstantes & volontaires. Ce poëte agréable s'est toujours défié de lui-même, n'a point négligé les bons modeles, & ne s'est point trop pressé de mettre au jour ce qui exigeoit du travail & des soins. Ses poésies & ses chansons principalement, sont pleines de naturel, de sentiment, de douceur ; nous pouvons même ajouter, sans rien hasarder, qu'une imagination riante & féconde y préside presque toujours.

L'amante généreuse, chanson sur l'air : *La lumiere la plus pure*, en nous donnant une idée de ce poëte, en donneroit une suffisante des *conjonctions*.

Dès que la riante aurore
S'ouvroit les portes du jour,
Le perfide Mélidore
Venoit me parler d'amour ;
Quand le soleil, sur nos plaines,
Promenoit son char brûlant,
Assis au bord des fontaines,
Il me peignoit son tourment.

Si la nuit, couvrant la terre,
Nous surprenoit en ces lieux,
Le trompeur à sa bergere

Parloit *encor* de ſes feux.
Je n'entends plus ſa muſette ;
Un autre a reçu ſa foi :
Il ne vit que pour *Liſette*,
Il devoit mourir pour moi.

Bois, rochers, flots & rivage,
Seuls témoins de mon ardeur,
Vous ſavez *ſi* le volage
Avoit pu fixer mon cœur :
Dans le ſoin qui me dévore,
Servez mes tranſports jaloux ;
Arrêtez... non, j'aime *encore ;*
Bois & rochers, taiſez-vous.

Autant nous reſſentons de plaiſir à lire *Vert-vert*, poëme charmant par la fraîcheur & la vivacité de coloris, autant nous aimons à nous repaître l'idée de la nobleſſe, des penſées, de la fineſſe & de la richeſſe d'imagination que préſente *le ſiecle paſtoral*, chanſon (1) que l'auteur *du Méchant*, de la *Prude*, de l'*Indiſcret*, a faite ſur l'air : *Vous qui du vulgaire ſtupide*, ou ſur celui-ci : *Avec les jeux dans le village.*

Précieux jours dont fut ornée
La jeuneſſe de l'univers,
Par quelle triſte deſtinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers ?
Votre douceur charmante & pure
Cauſe nos regrets ſuperflus ;
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'eſt plus.

(1) Nous avons fouillé dans beaucoup de recueils pour trouver une chanſon qui donnât une idée auſſi ſatisfaiſante des *conjonctions :* celle que nous citons de *Greſſet*, nous a paru l'emporter ſur toutes les autres.

La terre, *aussi* riche *que* belle,
Unissoit dans ces heureux temps
Les fruits d'une automne éternelle,
Aux fleurs d'un éternel printemps.
Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers;
Les noms de sujet & de maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous, dans une même abondance,
Goûtoient même tranquillité:
Leurs toits étoient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris;
Les temples étoient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.

Ils ignoroient les arts pénibles,
Et les travaux nés du besoin;
Des arts enjoués & paisibles
La culture fit tout leur soin.
La tendre & touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs;
A leur noble & libre génie,
Apollon doit ses premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains desirs,
Les espérances inquietes,
Les longs remords des courts plaisirs:
L'intérêt au sein de la terre
N'avoit point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs dans leur héritage
Coulant leurs jours *jusqu'*au tombeau
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau:

Tous, dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La bergere aimable *&* fidelle
Ne se piquoit pas de savoir;
Elle ne savoit qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir:
La fougere étoit sa toilette;
Son miroir, le crystal des eaux;
La jonquille *&* la violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis:
De leur toison commode *&* pure
Elle se filoit des habits.
O regne heureux de la nature!
Quel dieu nous rendra tes beaux jours!
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours!

Ne peins-je point une chimere!
Ce charmant siecle a-t-il été!
D'un auteur témoin oculaire
En sait-on la réalité!
J'ouvre les fastes sur cet âge:
Par-tout je trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après

Les mots en caracteres *italiques*, dans les deux chansons, désignent les conjonctions.

Nous observerons que le mot *que* est conjonction lorsque le verbe est régi par lui. Ce couplet, de M. le vicomte de la Poujade, sur l'air: *Réveil-*

lez-vous , belle endormie, va confirmer ce que nous avançons. Il eſt adreſſé à M. de *** , miniſtre.

A l'étonnement je me livre,
Et je ne crois point avoir tort,
Quand, pour me donner de quoi vivre,
Vous attendez que je ſois mort.

Mais ſi ce même *que* ſe rapporte au nom qui le précede, alors il devient pronom relatif. On verra cette différence dans ce quatrain du même auteur, ſur le même air. Sa grande modeſtie l'a porté à juger ainſi ſes poéſies.

Ne croyéz pas que je me flatte
Sur le prix des vers *que* je fais;
C'eſt de la proſe *que* je gâte
Par la cadence *que* j'y mets.

Où il eſt facile de voir que le mot *que* ceſſe d'être conjonction, parce qu'il ſe rapporte au nom qui le précede.

On ſera bien-aiſe de trouver ici le charmant couplet de Mad. de Saintonge, que ce digne nourriſſon des Muſes adreſſe à une de ſes amies qui ſe plaignoit de ſon âge.

Il vous ſied *bien*, charmante Iris,
De calculer votre âge,
Lorſque les graces & les ris
Sont ſur votre viſage !
Votre teint vif eſt du printemps
Une image fidelle :
C'eſt ſavoir arrêter le temps
Que d'être toujours belle.

Les mots en caracteres *italiques*, déſignent également les *conjonctions*.

Nous voici à la derniere partie du diſcours

qui eſt l'*interjection*. C'eſt un mot indéclinable dont on ſe ſert pour exprimer les paſſions, comme la *douleur*, la *colere*, la *joie*, la *haine*, l'*admiration*. Ainſi les mots *ah ! hélas ! fi ! fi donc ! oh ! aih ! hihi ! hem ! oh eh ! ouf ! holà ! gare ! holà-ho ! chut ! hu ! dia ! haha !* ſont des *interjections*. Le couplet qui ſuit, ſur l'air : *Comme v'la qu'eſt fait*, ſuffiroit pour nous donner l'idée la plus ſatisfaiſante de cette derniere partie du diſcours.

Maman dit que l'Amour eſt traître,
Qu'il tourmente comme un lutin ;
Je voudrois pourtant le connoître,
Dit un jour Agnès à Colin :
Mon deſir eſt inexprimable ;
Veux-tu bien me le montrer ! Oui :
Inſtruire un jeune objet aimable,
Qui, comme vous, eſt accompli,
Ah ! qu' c'eſt joli !
Ah ! qu' c'eſt joli !

Nous citerons encore les deux chanſons ſuivantes, qui confirmeront avec autant d'énergie l'*interjection*. La premiere eſt l'*ignorante inſtruite*, de M. *** ; cette chanſon réunit à l'intérêt touchant qu'elle inſpire, une fraîcheur, une vivacité de coloris, & par-deſſus tout, la ſimplicité & la naïveté qu'on trouve dans celles du bon la Fontaine.

Eglé, ſous un ombrage frais,
Soupiroit ſe croyant ſeulette :
Deux tourterelles, tout auprès,
Se contoient tendrement fleurette.
Auſſi-tôt elle s'écria,
Avec une joie inquiete,
Hélas ! qu'eſt-ce donc que cela ?
Hélas ! qu'eſt-ce donc que cela ?

Parmi les fleurs, lorſque je vois
Couler le ruiſſeau qui ſerpente,
Je rêve, & bientôt, malgré moi,
Je ſoupire, je me tourmente :
Je ne ſais quoi, que je ſens là,
Fait que je ſuis triſte & contente.
Hélas! qu'eſt-ce donc que cela?

Si j'entends quelques airs touchants
Sur la muſette de Sylvandre,
Mon cœur eſt ému de ſes chants ;
Je me hâte de les apprendre ;
Je les répete .... *ah!* le voilà!
Fuyons... mais il a l'air ſi tendre!
Hélas! qu'eſt-ce donc que cela?

Sylvandre amoureux & ſoumis,
Se jette aux genoux de la belle :
Il oſe demander le prix
Que mérite une ardeur fidelle :
Avec tranſport il la preſſa.
Que me veux-tu? s'écria-t-elle.
Hélas! qu'eſt-ce donc que cela?

Dans le dernier couplet, le mot *que* ſera un *que* admiratif, par conſéquent une eſpece d'interjection.

L'Amour caché là tout auprès,
Perça le cœur de la bergere :
Comment réſiſter à ſes traits,
Lancés dans l'ombre & le myſtere?
Églé tendrement ſoupira,
Et dit, en quittant l'air ſévere,
Que n'ai-je ſu plutôt cela!

Celle-ci eſt du chanoine de Tours. C'eſt la Niaiſe ruſée. Tout le monde en connoît l'air.

Charlotte, avec ſes amis
On ne doit pas avoir honte;

Cette automne . . . *ah !* j'en frémis . . . .
Il faut que je te le conte . . . .
Aye, *aye*, *aye*, Jeannette ;
Jeannette *aye*, *aye*, *aye*.

Cette automne un beau berger
Me dit : Jeanneton, ma mie,
Tu peux venir ſans danger
Avec moi dans la prairie.
Aye, *aye*, *aye*, Jeannette ;
Jeannette, *aye*, *aye*, *aye*.

Je le ſuivis bonnement
Du vallon dans un bois ſombre :
Auprès d'un ruiſſeau charmant,
Nous nous aſſîmes à l'ombre.
Aye, *aye*, *aye*, Jeannette ;
Jeannette, *aye*, *aye*, *aye*.

Il me tenoit des diſcours
D'un air ſi vif & ſi tendre,
Qu'en vérité des plus ſourds
Il ſe ſeroit fait entendre.
Aye, *aye*, *aye*, Jeannette ;
Jeannette, *aye*, *aye*, *aye*.

Je ne fus pas deux inſtants
Sans raiſon & ſans courage ;
Et quand j'eus repris mes ſens,
Je le trouvai bien plus ſage.
Aye, *aye*, *aye*, Jeannette ;
Jeannette, *aye*, *aye*, *aye*.

Pardon il me demanda ;
Ainſi finit la querelle ;
Mais je puis me vanter dà,
De l'avoir échappé belle.
Aye, *aye*, *aye*, Jeannette ;
Jeannette, *aye*, *aye*, *aye*.

RÉCAPITULATION

DES PARTIES DU DICOURS.

Il y a donc neuf parties dans le discours. 1°. Le *nom* qui exprime le sujet dont on parle, ou l'objet d'une idée. Il y en a de deux sortes, le *substantif* & l'*adjectif*. Le premier exprime un objet déterminé, sans égard à ses qualités; ou si l'on veut une chose qui subsiste par elle-même, comme *bijoux*, *chapeau*, *manteau*. Le second est un nom vague qui exprime simplement une qualité : *rouge*, *blanc*, *violet*, sont des noms adjectifs.

2°. L'*article* qui est un petit mot qui se met avant un autre : *le*, *la*, *de*, *du*, &c.

3°. Le *pronom* qui tient ordinairement la place d'un nom qu'il représente, & dont il épargne la répétition. Le détail que nous avons fait de cette troisieme partie du discours au commencement de cet ouvrage, nous a paru assez étendu pour ne pas le répéter ici.

4°. Le *verbe* qui est un mot dont l'usage est d'exprimer une affirmation de quelque chose, ou une opération, ou une action du corps : *je chante*, *je joue*, *je danse*.

5°. Le *participe* est un nom adjectif qui a quelque propriété du verbe, comme *aimant*, *aimé*.

6°. L'*adverbe*, ainsi appellé parce qu'il se joint ordinairement au verbe, dont il modifie la signification, comme corriger *doucement*, *rudement*. Cette sixieme partie du discours est in-

déclinable,

déclinable, c'est-à-dire, qu'elle n'est susceptible ni de genre, ni de nombre, comme le seroient le nom, le pronom ; elle ne se conjugue point aussi comme fait le verbe.

7°. La *préposition* qui s'appelle ainsi, parce qu'ordinairement elle précède un mot qu'elle régit.

8°. La *conjonction*, ainsi nommée, parce qu'elle sert à lier les diverses parties du discours.

9°. Enfin, l'*interjection* qui sert à exprimer les divers mouvements de l'ame.

Dans aucun chansonnier nous n'avons pu trouver une chanson assez longue pour donner un détail circonstancié des parties du discours.

Le *Cheval gris*, conte charmant de M. Imbert, nous en présentera un tableau satisfaisant.

En Champagne jadis vivoit un chevalier,
Riche en vertus, pauvre en finance,
Falloit-il en champ clos, en combat singulier,
Donner des preuves de vaillance !
Il étoit le premier à battre & le dernier.
De ses exploits aussi la renommée,
De bouche en bouche étoit par-tout semée.
Dans son voisinage vivoit
Un vieux & riche gentilhomme ;
Et ce vieux gentilhomme avoit
Sa fille qui lors achevoit
Son quinzieme printemps : c'est Nina qu'on la nomme.
Le ciel avoit fait à Nina
Une ame tendre, un esprit angélique ;
Et quant à la beauté, nature lui donna
Tout ce que l'art imagina
Pour les Vénus qu'enfante un cerveau poétique.
Ajoutez que le sort avoit su la pourvoir
De riche dot ; ce mot vaut qu'on l'écoute :
Le bien n'est pas une vertu sans doute ;

» Esprit, vertus, attraits; joignez à ces dons-là;
» L'espoir d'un bien que je peux dire immense;
» Avec cela, j'ose croire, entre nous,
» Que, fût-ce un Prince, il n'est personne en France
» Qui ne s'énorgueillît du nom de son époux.
» Il n'est pour l'obtenir, ressort que l'on emploie:
» Mais rien ne presse; & pour la marier,
» Je peux attendre: enfin je crains tout-chevalier
» Qui, comme son faucon, ne vit que de sa proie. »
Le chevalier n'eut pas en ce moment
La force de répondre à ce dur compliment.
Dans le bois le plus solitaire;
Il court ensevelir sa honte & sa colere:
La douleur succede au courroux;
Et des larmes d'amour inondent sa paupiere,
Jusqu'à l'heure où Nina revient au rendez-vous.
« O de mon cœur, dit-il, souveraine maîtresse!
» C'est aujourd'hui, c'est en ce lieu,
» Qu'il faut vous dire un éternel adieu.
» Soit maudite à jamais la cruelle richesse
» Qui m'arrachant à vous, me condamne à mourir! »
« Ah! mon ami, dit-elle avec tendresse,
» Si j'aimois à l'avoir, c'étoit pour vous l'offrir.
» Mais il nous reste encore un rayon d'espérance:
» Vous avez, à Médot, un vieux oncle, & je pense
» Qu'il pourra seul nous secourir.
» C'est l'ami de mon pere; ils s'aiment dès l'enfance;
» Il doit pour vous avoir de l'amitié:
» Allez lui confier quel serment nous engage;
» Sans doute il a connu l'amour dans son jeune âge,
» De nos maux il aura pitié.
» Or, pour nous rendre heureux, il suffira, j'espere,
» D'un bienfait simulé; que de sa belle terre,
» Pour huit jours seulement, il vous cede moitié:
» Alors sans peine de mon pere
» Il m'obtiendra pour vous; & quand tout sera fait,
» Nous lui rendrons l'acte de son bienfait.
» Ai-je, ô mon doux ami! besoin de sa richesse,
» Pour vous aimer.... pour te chérir! »

« — Ah! grand-merci, dit-il, maîtresse;
» Sans ce mot-là j'allois mourir. »
Chez son oncle aussi-tôt il court, amant fidele,
Le supplier de servir son amour,
Mais sans lui dire que la belle
L'a payé d'un tendre retour.
« Votre choix est plein de sagesse,
» Dit l'oncle; je connois beaucoup votre maîtresse;
» Je me plais à la regarder,
» A l'écouter aussi: sa famille m'est chere;
» Je me fais fort de l'obtenir du pere;
» Et de ce pas je cours la demander. »
En effet, notre amant le voit à l'instant même
Monter à cheval & partir.
Pour exprimer sa joie, il faudroit la sentir.
En attendant l'instant d'obtenir ce qu'il aime,
Près d'un château voisin il va dans un tournois
Se signaler par de nouveaux exploits.
Pendant tout le chemin, rien ne peut le distraire
De songer au bonheur dont il alloit jouir.
Hélas! il ne soupçonne guere
Que son oncle est perfide, & songe à le trahir!
L'oncle fut bien reçu du pere.
Après avoir causé, fait bonne chere:
« Mon ami, lui dit-il, je suis un vieux garçon;
» Manger & dormir seul m'ennuie.
» Si votre Nina se marie,
» Vous allez être aussi seul dans votre maison.
» Arrangeons-nous; votre fille m'est chere;
» Donnez-la-moi, je lui donne mon bien;
» Je quitte ma terre, & je viens
» Vivre avec vous ma vie entiere. »
Ce discours enchanta le pere;
Il embrassa son vieux gendre cent fois,
Et rappellant Nina, lui fit part de son choix.
Jugez, hélas! de sa douleur amere.
Les larmes aux yeux, le cœur dévoré de chagrin,
Au rendez-vous elle courut soudain:
Mais las! elle y vint seule, amante infortunée!

Et tandis qu'en effet son amant au tournois,
La méritoit par de nombreux exploits,
Elle se crut abandonnée.
Le lendemain on doit partir
Pour aller à Medot feter le mariage;
Et sur l'heure on fait avertir
Les vieux amis du voisinage.
Il falloit voir arriver ces barbons,
Au visage ridé, courbés sur leurs bâtons,
A la démarche chancelante,
A la tête chauve & tremblante!
Vous n'avez pas vu de vos jours
De noce plus burlesque attrister les amours.
On eût dit, à les voir de par-tout à la ronde
S'assembler tous au même lieu,
Qu'ils venoient là se dire adieu,
Tout en partant pour l'autre monde.
Cependant malgré son chagrin,
La triste mariée arrange sa parure,
Et cachant les maux qu'elle endure,
Il lui faut affecter un front calme & serein.
Le jour venu pour ce voyage,
On s'apperçut qu'il manquoit un coursier:
On savoit que le chevalier
Avoit un cheval gris, cheval de haut parage,
Le plus beau des coursiers. Un valet assez sot
Crut faire un grand cadeau, sans doute à la future,
Que de lui procurer, pour aller à Medot,
Une aussi brillante monture.
Sans mot dire, & sans consulter,
Au chevalier il courut l'emprunter.
Ce dernier, ignorant cette trame cruelle,
De son hymen attendoit la nouvelle.
La plus douce espérance enivroit ses esprits,
Quand tout-à-coup il voit paroître
Un valet qui le prie, au nom de son vieux maître,
De lui prêter son cheval gris.
« Oh! de grand-cœur; mais qu'en a-t-il à faire!
» Car des chevaux, j'en ai moins qu'il n'en a.»
« — C'est qu'à Medot, demain, nous conduisons Nina.»

« — A Medot! que va-t-elle y faire! »
« — Se marier. Ignorez-vous
» Que votre oncle eſt venu la demander au pere,
» Et que demain il ſera ſon époux? »
A ce fatal récit qu'il ne ſauroit comprendre,
Il demeure muet de ſurpriſe & d'horreur;
Il ſe fait répéter tout ce qu'il vient d'entendre,
Tant il a peine à croire une telle noirceur:
Et ce qui ſemble accroître ſa fureur,
C'eſt qu'il n'en peut tirer vengeance
Sans rien ouir, ſans rien voir, un moment
Les yeux mornes, baiſſés, ce malheureux amant
Dans ſa chambre à grands pas ſe promene en ſilence:
Puis, comme reprenant tout-à-coup ſes eſprits,
Sans expliquer le trouble qui l'agite,
Il fait ſeller ſon cheval gris,
Qu'au valet il remet bien vîte.
« Oui, dit-il, en lui-même, il le faut, je le doi;
» Envoyons-le, quoiqu'il m'en coûte;
» Nina doit s'en ſervir, & ne pourra ſans doute
» Le monter ſans ſonger à moi.
» Ah! qu'une fois encor je ſois dans ſa penſée!....
» Mais je l'accuſe à tort; ſon cœur eſt innocent;
» A prendre un autre époux ſon pere l'a forcée;
» Et comme moi peut-être elle pleure à préſent.
» On la mene à l'autel, on l'y mene en victime;
» Ah! loin d'oſer lui faire un crime
» De mon malheur, je dois plaindre le ſien.
» Oui, quoiqu'elle me ſoit ravie,
» J'ai ſon cœur, & toute ma vie
» Je ſens bien qu'elle aura le mien.»
Cela dit, il ordonne à ſes gens de paroître;
Il leur partage de ſon mieux
Le peu d'argent qu'il a; puis les larmes aux yeux,
Il leur dit qu'ils n'ont plus de maître,
Et qu'ils peuvent quitter ces lieux.
Ces pauvres gens, qui l'aimoient comme un pere,
Demandent par quel crime ils ont pu lui déplaire.

« Non, je ſuis content de vos ſoins,
» Dit-il, & je voudrois au moins
» Vous en offrir un plus digne ſalaire ;
» Mais je ſuis las de vivre pour ſouffrir.
» Cherchez un nouveau maître, & me laiſſez mourir. »
Tous ces valets en proie aux plus vives alarmes,
Sont à ſes pieds, les arroſent de larmes.
« Vivez, lui crioient-ils, & ſouffrez-nous toujours
» Auprès de vous, pour veiller ſur vos jours. »
Mais de ſa vie enfin jaloux de voir le terme,
Toujours en proie à ſes ennuis,
Sans répondre un ſeul mot, dans ſa chambre il s'enferme,
Pour y paſſer la plus longue des nuits.
Il n'eſt pas ſeul en proie à ce cruel martyre ;
Nina, vingt fois le jour, loin de ſe conſoler,
Avoit tenté de s'en aller
Bien loin, tout auſſi loin qu'auroit pu la conduire
Son déſeſpoir. On avoit par malheur
Obſervé tous ſes pas, on craignoit ſa douleur.
Mais quelle fut, hélas ! ſa triſteſſe mortelle,
Quand, malgré ſon chagrin,
Nina, près d'y monter, reconnut à la fin
Le cheval gris arrêté devant elle !
La pauvrette voudroit en vain
Cacher ſes pleurs ; ils inondent ſon ſein.
Mais comme elle quittoit la maiſon paternelle,
A la nature on fit honneur
Des regrets que l'amour arrachoit à ſon cœur.
On s'achemine enfin : comme la moins preſſée,
Nina ſuivoit la troupe ; elle avoit pour parrain
Et pour guide un vieux châtelain,
Qui pour avoir dormi trop peu la nuit paſſée,
Tout en cauſant, s'endormit en chemin.
Pour retarder un peu ſon malheur qui s'avance,
Tout en rêvant au chevalier,
Elle ralentiſſoit les pas de ſon courſier,
Qui ſembloit avec elle être d'intelligence :
Il cheminoit lentement, triſtement.
Cependant on atteint un endroit qui partage,
En deux ſentiers, la route où l'on voyage ;

L'un à Médot mene directement,
L'autre au château du malheureux amant :
Chacun prend auſſi-tôt le ſentier du village ;
Mais le beau cheval gris que ne guide aucun frein,
Soit habitude, inſtinct, ſoit que l'amour peut-être
Le dirigeât d'une inviſible main,
Prend le ſentier qui conduit vers ſon maître.
Ils étoient déjà loin, quand Nina bruſquement
Sort de ſa rêverie : un premier mouvement
La fait crier après ſon guide,
Qui ſommeilloit encor profondément ;
Mais malgré ce danger, l'amour ſeul en décide.
Eh ! quel malheur peut jamais être égal
Au ſort qu'on lui deſtine, à cet hymen fatal ?
Sans ſavoir où conduit cette route nouvelle,
Elle la ſuit aveuglément ;
Elle obéit à ſon guide fidele,
Qui la conduit tout droit à ſon amant.
Oh ! quel étonnement, quels tranſports d'alégreſſe,
Quand ſur ce chemin qu'elle a pris,
Nina voit, reconnoît l'amant qui l'intéreſſe,
Et que le chevalier revoit ſon cheval gris
Qui lui ramene ſa maîtreſſe !
Quand par elle il eut tout appris,
Au cheval gris, avec quelle tendreſſe
Il rend graces de ſon bonheur !
Comme il le baiſe, le careſſe,
Et lui donne les noms d'ami, de bienfaiteur.
Puis regardant Nina, triomphant, il s'écrie :
« Je ne te quitte plus, Nina, qu'avec la vie !
Soudain la menant à l'autel,
Devant un Aumônier l'un à l'autre ſe lie
Par le ferment d'un amour éternel.
Cela fait, à Médot il écrivit l'aventure
De ſa Nina. « Pour prix d'une flamme ſi pure,
» C'eſt le ciel, diſoit-il, qui l'a conduit vers moi ;
» Je crois, en l'épouſant, obéir à ſa loi. »
Tout le monde accourut : alors faiſant entendre
L'honneur, la raiſon tour-à-tour,
Le chevalier raconta ſon amour

Aux vieillards indignés qu'on eût osé les rendre
Complices d'un si lâche tour.
Tout fut pour les amants; & malgré sa rudesse,
Le pere fut forcé de souscrire à leurs vœux.
Le cheval gris coula des jours heureux
Auprès des deux époux dont il eut la tendresse;
Et par ce couple généreux,
Fut, comme un vieil ami, choyé dans sa vieillesse.

Dans les mots en caracteres *italiques*, se trouvent répétées les parties du discours Qu'on raisonne l'analogie qu'ils ont avec ceux qui les suivent; après quelques réflexions on aura bientôt trouvé le *nom*, l'*article*, le *pronom* le *verbe*, &c.

Nous espérons qu'on ne nous saura pas mauvais gré d'avoir choisi un conte aussi long. Le naturel & les graces qui y président, sont bien capables de racheter ce défaut. L'auteur de *Joconde* (1) ne l'auroit pas désavoué.

Nous aurions bien donné pour exemple des parties du discours, un de ceux de ce poëte inimitable: « tous sont autant de modeles de la » narration la plus piquante, la plus naturelle » & la plus gracieuse; mais ils sont à redou- » ter, quoique l'auteur les ait regardés comme » des préservatifs contre les pieges de la séduc- » tion; ce qui faisoit dire à ce poëte de la » nature, avec une confiance que la candeur » seule de son caractere peut sauver du soupçon » de fausseté (2):

« J'ouvre l'esprit, & rends le sexe habile
» A se garder des pieges divers:
» Sotte ignorance en fait trébucher mille,
» Contre une seule à qui nuiront mes vers. »

---

(1) La Fontaine.
(2) M. l'abbé Sab[illegible]

Personne n'ignore que ce grand homme, cet homme de tous les âges & de toutes les nations, expia par un sincere repentir les écarts de son imagination, quand on eut dissipé sa sécurité. Que j'aime à lire ces quatre vers renfermés dans l'épître de M. Racine le fils, à J. B. *Rousseau*. Avec quelle énergie ils peignent le caractere du fabuliste de notre nation ;

« Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
» Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
» Du maître qui s'approche il prévient la justice,
» Et l'auteur de *Joconde* est armé d'un cilice. »

Nous nous permettons dans cet essai quelques digressions apologétiques ; on voudra bien nous en permettre encore. Il est impossible de taire l'éloge quand il est une justice ; il ne peut blesser ni celui qui le donne, ni celui à qui on l'adresse.

Nous allons nous occuper maintenant de l'*Orthographe*.





DE L'ORTHOGRAPHE.

CETTE partie de notre langue a causé une espece de schisme parmi beaucoup d'auteurs. Chacun a voulu, pour ainsi-dire, établir une orthographe particuliere : mais on entreprendra toujours en vain d'assujettir la langue à une prononciation & à une orthographe systématique, & d'en fonder les regles sur des principes qui demeurent toujours les mêmes. L'usage qui, en matiere de langue, est plus fort que la raison, auroit bientôt transgressé les loix. Il est donc vrai de dire qu'on doit se conformer, non pas à l'usage qui commence, mais à l'usage généralement établi.

L'auteur des *contemporaines* qui veut absolument qu'on écrive comme on parle, a trouvé & trouve encore aujourd'hui des partisans. Mais qu'on nous permette d'observer que dans une langue vivante, l'orthographe est sujette à des regles toutes différentes de celles de la prononciation. L'usage général veut qu'on écrive *paon*, *faon*, *août*, *Caen*, *Saône*, *à jeun*, *Europe*, &c. Cependant on doit prononcer *pan*, *fan*, *oût*, *Can*, *Sône*, *à jun*, *Urope*, &c. Nous ne nous appuierons donc sur aucune autorité particuliere, à moins qu'elle ne soit fondée sur celle de l'académie.

Qu'on s'arrête un moment à l'orthographe qui

regne dans cette chanson villageoise : le mal d'amour, sur l'air : *Ton humeur est Catherine ;* elle donnera une juste idée de celle de nos Néographes Modernes.

La nuit quand *j'* pense à Jeannette,
On diroit *qu' j'* ons des cousins :
J'sons des sauts dans not'couchette
A réveiller les voisins.
Com' le battant d'un horloge,
Mon cœur va toujours trottant ;
Com' un chevreau hors *d'* sa loge
Mon poux va toujours sautant.

J' sautons, quand *j'* voions Jeannette,
Du plaisir & du chagrin ;
J' ne savons *c'* que je souhaite,
Mais le desir va son train.
Dès que *j'* l'apperçois, je grille,
Ça *me fait* perdre la raison ;
Les *yeux* tant doux d'une *fille*,
Auroient-ils quelque poison ?

Je nous *j'* ttons dans la riviere,
Et *j'* n'y restons pas pour peu ;
J' buvons de la belle eau claire,
Pour appaiser ce grand feu.
Je mettons dans *not'* salade
Des herbes de *tout'* facons ;
J' n'en sommes pas moins malade ;
Ces *remed'* là sont pourtant bons.

C'est bien là l'orthographe que doit avoir cette chanson à cause de la cadence des vers ; c'est également celle de nos novateurs ; mais ce n'est pas celle qui doit & qui se peut adopter par-tout ailleurs. L'usage & la raison la proscriront toujours. Les néographes, d'ailleurs, savent bien qu'une consonne ne forma jamais un son.

Mad. Favart nous peint le ridicule de nos orthographiſtes modernes, dans ſa romance de Baſtien & Baſtienne; elle eſt ſur l'air : *Dans ma cabane obſcure.*

Plus matin que l'aurore,
Dans nos vallons j'étois;
Bien après *l'* ſoir encore,
Dans nos vallons *j'* reſtois;
Le travail & la peine
Tout ça *n'* me faiſoit rien :
Hélas ! c'eſt que Baſtienne
Etoit avec Baſtien.

Drès que le jour ſe leve
Je voudrois qu'il fût ſoir,
Et drès que *l'* jour s'acheve,
Au matin *j'* voudrois *m'*voir.
D'où vient *c'* que tout *m'* chagrine
Et que *j'* nons *l'* cœur à rien !
Hélas ! c'eſt que Baſtienne
N' voit plus ſon cher Baſtien.

*L'*changement de *c'* volage
Devroit bien *m'* dégager;
Mais *j'* n'en ons pas *l'*courage,
Et *j'* n'fais *qu'* m'affliger.
D'un ingrat quand on *s'* vange,
C'eſt ſe dédommager :
Mais, hélas ! Baſtien change,
Et je *n'*ſaurois changer.

Cette maniere d'orthographier dont raffolent quelques-uns de nos petits-maîtres, il le faut avouer, eſt bien le comble du ridicule.

Ecoutons un moment M. Rétif de la Bretonne, partiſan outré du Néographiſme.

« *Un-beau-jour-de-printemps*, je *m'* promenais

» au *Palais-Royal*, ſeul, concentré, *mélancoliq'*,
» ſans être triſte : un eſſaim de jeunes beautés,
» enfermées tout l'hiver, venoit *d'* prendre
» l'eſſor ; elles arriverent dans *l'* jardin. *J'* les
» conſidérais avec plaiſir ; & *j'* ſentis un atten-
» driſſement *délicieus* ; mes larmes coulerent : —
» que la nature eſt belle ! (m'écriai-je), dans
» le *plus* intéreſſant de ſes ouvrages ! dans la fe-
» melle de l'homme !... tandis que cette penſée
» m'occupait, *j'* vis ſous les arbres un *home* vêtu
» en noir, avec une *famme en-ſatin-couleur-de-tabac*,
» & une jeune fille *en-fourreau-de-tafetas-vert*. Ja-
» mais encore mes *ïeus n'* s'étoient fixés ſur un
» objet auſſi mignon, *plûs*-touchant que la jeune
» perſonnne. Elle paroiſſait quatorze-ans : un
» tendre incarnat coloroit ſes *joues-de-lis* ; ſa
» taille annonçait des contours déjà parfaits ; ſon
» ſourire était-enfantin, naïf, charmant, *déli-
» cieus* : il *n'* fut jamais *d'auſſi-jolie-bouche*. Je la
» regardais avec *admiracion*... &c. &c... —

Que de traits d'union où il n'en faut pas un! que d'apoſtrophes pour défigurer les mots ! en vérité, c'eſt bien vouloir ſoumettre la langue aux bizarreries du caprice. Ce n'eſt là qu'un foible tableau de l'orthographe qui regne dans tous les ouvrages de M. Rétif. J'ai ouvert moi-même pluſieurs volumes de ſes *Contemporaines* ; j'avouerai que je n'en ai jamais pu lire une page entiere ſans beaucoup de peine. Si la maniere d'orthographier de M. Rétif de la Bretonne eſt jamais reçue, la palme ſera méritée à ce novateur, d'ailleurs eſtimable.

Les ſignes orthographiques admis par les grammairiens, ſont, les *accents*, l'*apoſtrophe*, la *cédille*,

le *tréma*, le *trait de séparation*, le *trait d'union*, les *guillemets*, les *parenthefes* & les *lettres majufcules*.

Les accents font une petite marque qui fe met fur une voyelle, foit pour en faire connoître la prononciation, foit pour diftinguer le fens d'un mot, d'avec celui d'un autre mot qui s'écrit de même. Il y a trois accents : l'accent *aigu* (ˊ) de droite à gauche ; l'accent *grave* (ˋ) de gauche à droite ; & l'accent *circonflexe* (ʌ) qui prend la forme des deux premiers joints enfemble. Le premier fe met fur les *é* fermés ; le fecond fur les *è* ouverts ; (1) & le troifieme fur les voyelles longues. On fait qu'une voyelle longue eft celle fur laquelle on appuie, en la prononçant, comme dans les mots *lâche*, *gîte*, *flûte*, *tempête*. Les chanfons qui fuivent défigneront ces trois fignes orthographiques.

Le ftyle de M. de Beaumarchais eft auffi varié que piquant, & joint au mérite de la clarté celui de la correction. Il n'eft rien de mieux écrit que fes *mémoires* contre monfieur *Goëfman*; la raifon s'y trouve affaifonnée du fel de la meilleure plaifanterie ; & l'on trouve, dans le quatrieme, qu'il eft peu d'écrivains qui aient connu les fources de la perfuafion à un degré auffi éminent. On y voit même un homme qui fait profiter de la dextérité de fon efprit pour

---

(1) Un *é fermé* eft celui qui doit être prononcé comme dans ces mots, *café*, *fanté*, *beauté*. Un *è ouvert* eft celui qui doit être prononcé comme à la fin de ceux-ci, *fuccès*, *procès* ; & un *e muet* eft celui qui n'a qu'un fon fourd & obfcur, comme à la fin des mots *monde*, *livre*, *homme* : on voit par-là qu'il y a trois fortes d'*e* dans notre langue. Ce dernier ne prend jamais d'accent.

tourner contre eux-mêmes les armes de ses adversaires. Les chansons de M. de Beaumarchais ne le cedent en rien à celles des la *Poujade*, des *Nevers*, des *Nivernois* & des *Lattaignant*. Les *Egarements d'Elvire*, chanson que ce poëte a faite sur l'air du Maréchal, *tôt*, *tôt*, *tôt*, nous fera connoître les différents accents dont nous venons de parler.

L'INNOCENCE.

La jeune Elvire, *à* quatorze ans ;
Livrée à des *goûts* innocents,
Voit, sans en deviner l'usage,
Éclorre ses appas naissants :
Mais l'Amour, effleurant ses sens,
Lui *dérobe* un premier hommage :
Un soupir
Vient d'ouvrir
Au plaisir
Le passage :
Un songe a *percé* le nuage.

L'AMOUR.

Lindor, *épris* de sa *beauté*,
Se *déclare ;* il est *écouté*.
D'un songe, d'une vaine image
Lindor est la *réalité*.
Le sein d'Elvire est *agité*,
Le trouble a couvert son visage :
Quel moment,
Si l'amant,
Plus ardent
A cet *âge*,
Pouvoit hasarder davantage !

LE MARIAGE.

Mais quel transport vient la saisir !
Cet objet d'un premier desir,

Qu'avec rougeur elle envisage,
Est l'*époux* qu'on doit lui choisir.
On les unit : Dieux ! quel plaisir !
Elvire en fournit plus d'un gage :
Les ardeurs,
Les langueurs,
Les fureurs,
Tout *présage*
Qu'on veut un *époux* sans partage.

L'INFIDÉLITÉ.

Dans le monde, un essaim flatteur
Vivement assiege son cœur.
Lindor est devenu volage,
Il a *méconnu* son bonheur :
Elvire a fait choix d'un vengeur,
Il la *prévient*, il l'encourage :
Vengez-vous ;
Il est doux
Quand l'*époux*
Se *dégage*,
Qu'un amant *répare* l'outrage.

LA GALANTERIE.

Voilà l'outrage *réparé* :
Son cœur n'est que plus *altéré* ;
Des plaisirs le *fréquent* usage
Rend son desir *immodéré* ;
Son regard fixe & *déclaré*,
A tout amant tient ce langage :
Dès ce soir
Si l'espoir
De m'avoir
Vous engage,
Venez, je reçois votre hommage.

LE LIBERTINAGE.

Elle *épuise* tous les *excès* ;
Mais au milieu de ses *succès*

L'époux meurt, & pour *héritage*
Laisse des dettes, des *procès*.
Un vieux traitant demande *accès* ;
L'or accompagne son message :
Ce coup-d'œil
Est l'*écueil*
Où l'orgueil
Fait naufrage,
Un écrin consomme l'ouvrage.

LE REPENTIR.

Dans ce fatal abus du temps,
Elle a *consumé* son printemps :
La coquette d'un certain *âge*,
N'a point d'amis, n'a plus d'amants !
En vain, de quelques jeunes gens,
Elle *ébauche* l'apprentissage ;
Tout est dit,
On en rit,
L'amour fuit.
Quel dommage ! . . .
Elvire, il falloit *être* sage.

On connoîtra aisément les *accents* dans cette chanson, pour peu qu'on s'arrête aux mots écrits en lettres *italiques*.

Les ridicules des amants, chanson sur l'air : *Du menuet d'Exaudet*, nous feront également connoître ces signes orthographiques.

Quand on est
Un *benêt*,
On s'enflamme ;
Esclaves du sentiment,
On fait le fade amant
Aux genoux d'une femme :
On *gémit*,
On languit,

On ſoupire ;
Mais loin de s'*accréditer*,
On ne fait qu'*apprêter*
A rire.

De l'amour *auprès* des belles,
Il ne faut plus que les *aîles* :
Vainement
Un amant
Débonnaire,
Qui veut plaire,
Offre une conſtante ardeur.
On rit de ſa fadeur,
On ne veut plus d'un cœur
Sincère.

Mais s'il eſt
Indiſcret
Et volage,
Et qu'il ait des airs, un ton,
De l'eſprit, du jargon,
Il *enchaîne* l'hommage.
De le voir,
De l'avoir
On ſe pique :
Ah! qu'il eſt charmant! dit-on,
D'honneur, c'eſt un garçon
Unique.

Les chanſons, pour être bonnes, ne doivent être que le fruit de l'imagination & de la gaieté. Ces deux caracteres diſtinguent éminemment celles de M. Panard. Nous chanterons avec ce charmant poëte, *ſes merveilles de l'opéra*, chanſon faite ſur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.* Les mots écrits en lettres *italiques*, déſigneront les accents.

J'ai vu Mars deſcendre en cadence ;
J'ai vu des vols prompts & ſubtils ;

J'ai vu la Justice en balance,
Et qui ne tenoit qu'à deux fils.

J'ai vu le Soleil & la Lune
Qui faisoient des discours en l'air;
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout *frisé* de la mer.

J'ai vu l'aimable *Cythérée*,
Aux doux regards, au teint fleuri,
Dans une machine, *entourée*
D'amours natifs de Chambery.

J'ai vu le *maître* du tonnerre
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du *ténébreux* empire
Accourir avec un petard,
Cinquante lutins, pour *détruire*
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser;
J'ai vu des poignards admirables,
Tuer les gens, sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une *bergère*,
Lorsqu'elle dormoit dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui chanter *à* pleine voix.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras *croisés* & le corps droit,
Crier cent fois: courons aux armes!
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu trotter, d'une air ingambe,
De grands *démons à* cheveux bruns;
J'ai vu des morts, friser la jambe,
Comme s'ils n'*étoient* pas *défunts*.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danser, troquer leur nageoire
Contre une paire d'escarpins.

Dans des chaconnes & gavottes,
J'ai vu des fleuves sautillants;
J'ai vu danser deux matelottes,
Trois jeux, six plaisirs & deux vents.

Dans le char de monsieur son *père*,
J'ai vu Phaéton tout tremblant,
Mettre en cendres la terre *entière*
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Rolland, dans sa *colère*
Employer l'effort de son bras,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y étoient pas.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les *héros* de ce pays-*là*,
Se *désespérer* en *bécarre*
Et rendre l'ame en a-mi-la.

J'ai vu plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir *étendu* par terre
Des monstres de toile & d'osier.

J'ai vu souvent une furie,
Qui s'humanisoit volontiers;
J'ai vu des faiseurs de magie,
Qui n'étoient pas de grands sorciers.

J'ai vu des ombres *très*-palpables,
Se *trémousser* au bord du Styx;
J'ai vu l'enfer & tous les diables,
A quinze pieds d'un paradis.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur ;
J'ai vu derriere la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

On voit dans ces couplets qui joignent au mérite de l'agrément une critique aussi juste qu'ingénieuse, que le pinceau de M. Panard est presque toujours négligé, mais piquant.

Ces chansons suffisent pour donner la plus juste idée des accents : mais nous avons oublié de dire que les mots *là*, *où*, quand ils étoient adverbes de lieu, ainsi que les suivants : *voilà*, *déjà* & *çà*, prenoient l'accent grave. Les chansons suivantes confirmeront ce précepte. La premiere est de l'auteur de *Dupuis & Desronnais*, que M. le duc d'Orléans honoroit d'une bienveillance particuliere ; elle a pour titre : *Les sentiments*, & est sur l'air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

Des propos de ruelle,
Des petits mots charmants,
Jouer près d'une belle
Tous les grands mouvements ;
Une ample kirielle
D'aimables faux serments :
Voilà ce qu'on appelle
Des sentiments.

Une actrice nouvelle
Ne veut de ses amants
Qu'une belle vaisselle ;
De beaux ameublements.
Qu'ils y joignent, dit-elle,
L'or & les diamants ;
Voilà ce qu'elle appelle
Des sentiments.

La platonique Adelle
Cherche dans les amants
Un cœur pur & fidelle,
Et détaché des ſens ;
Auſſi le trouve-t-elle,
Mais c'eſt dans les romans :
Voilà ce qu'elle appelle
Des ſentiments.

Eglé, plus ſenſuelle,
N'exige des amants,
Ni paſſions, dit-elle,
Ni tendres mouvements :
Faites à cette belle
Cinq à ſix compliments :
Voilà ce qu'elle appelle
Des ſentiments.

Eſtime mutuelle,
Candeur dans les deux amants ;
Ardeur toujours nouvelle,
Tendres égarements :
Que leur ame ſe mêle,
Et ſe joigne à leurs ſens :
Voilà ce que j'appelle
Des ſentiments.

Le paradis terreſtre, chanſon bachique, faite par M. le duc de Nevers, ſur l'air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime*, vient à l'appui de la même regle.

Que l'on goûte ici de plaiſirs !
Où pourrions-nous mieux être !
Tout y ſatisfait nos deſirs,
Et tout les fait renaître.

N'eſt-ce pas ici le jardin
Où notre premier pere
Trouvoit ſans ceſſe ſous ſa main
De quoi ſe ſatisfaire !

Ne sommes-nous pas encor mieux
Qu'Adam dans son bocage !
Il n'y voyoit que deux beaux yeux,
J'en vois bien davantage !

Dans ce jardin délicieux,
On voit aussi des pommes,
Faites pour charmer tous les dieux,
Et damner tous les hommes.

Amis, en voyant tant d'appas,
Quels plaisirs sont les nôtres !
Sans le péché d'Adam, hélas !
Nous en verrions bien d'autres.

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'étoit la sienne ;
Je vois ici celle d'autrui,
Et n'y vois pas la mienne.

Il buvoit de l'eau tristement,
Auprès de sa compagne :
Nous autres nous chantons gaîment,
En sablant le champagne.

Si l'on eût fait, dans un repas,
Cette chere au bon homme,
Le gourmand ne nous auroit pas
Damné pour une pomme.

La muse pétillante de M. Dorat, nous satisfera (dans ce seul couplet, sur l'air : *Lison dormoit, &c.* chanté devant plusieurs jolies femmes) sur la regle que nous venons d'établir.

De ces beaux lieux, Nymphes charmantes !
Qui de vous obtiendra le prix ?
Au même degré séduisantes,
Vous enchantez l'œil indécis ;

Eſprit, gaieté, graces, décence,
Dans quel embarras me *voilà !*
Attraits par-ci, charmes par-là,
Tiennent tous nos cœurs en balance;
Flore eſt ici, Vénus eſt là...
Ma foi choiſiſſe qui pourra.

Qu'on aime à répéter ce couplet que M.*** adreſſe à une jeune & aimable demoiſelle! Il eſt ſur l'air : *Vous qui du vulgaire ſtupide*, & donne un tableau des accents.

Quoi! *déjà*, Victoire, à votre *âge*,
Vous avez fait *naître* un enfant!
Sans les liens du mariage,
La ſageſſe vous le *défend*.
Si je *pénètre* le *myſtère*
Du poupon qui vous doit le jour,
Cet enfant, dont vous *êtes mère*
C'eſt le dieu *même* de l'amour.

Quoique nous ayions dit que l'accent grave ne ſe mît que ſur les *è* ouverts ſuivis d'une *s* finale, on le met encore ſur ceux qui n'ont point cette conſonne à leur ſuite, comme dans ces mots : *frère, mère, père, ramène.* &c. Ne craignons point d'imiter l'auteur des *Epoux malheureux*, qui adreſſe à une dame âgée cette chanſon pleine de ſel & d'agrément; elle eſt ſur l'air : *Du menuet des francs-maçons.*

Conſolez-vous, ſi le bel âge
Fuit d'un vol léger,
L'eſprit ſait, de ce vain partage,
Vous dédommager;
L'eſprit ſur vos riantes traces,
Fixe les roſes du printemps,
Il n'eſt qu'un âge pour les graces,
Et Minerve eſt de tous les temps.

La brillante saison de Flore
En vain nous sourit;
La fille des pleurs de l'aurore,
Le soir se flétrit:
Tandis que la sage Pomone
Nous comble d'utiles faveurs,
Les présents que nous fait l'automne,
Pour l'hiver même ont des douceurs.

L'amour que la sagesse éclaire,
Vole sur vos pas,
Et vous prêtez à l'art de plaire
De nouveaux appas:
De fleurs les muses couronnées,
Vous offrent leurs simples présents;
On ne compte point les années
Où l'on compte les agréments.

Le doux plaisir de vous entendre,
Nous *ramène* à vous:
Votre raison, sans y prétendre,
Captive nos goûts:
Votre charme sera durable,
Le pur sentiment l'a formé:
Lorsque l'on est toujours aimable,
L'on est toujours sûr d'être aimé.

Malgré d'un magique artifice
Les secrets vantés,
Circé vit constamment d'Ulysse
Ses dons rejetés:
Mais si l'adroite enchanteresse
Avoit pris votre ton vainqueur,
Ulysse eût oublié la *Grèce*,
Et l'esprit eût fixé son cœur.

Loin de vos yeux chassez l'image
Du sombre avenir;
L'art de penser, pour le vrai sage,
C'est l'art de sentir:

D'Anacréon *fidèles* guides,
Les jeux l'*entourèrent* toujours ;
Et Saint-Evremont, dans ses rides,
Avoit retenu des amours.

Pour moi je brave la vieillesse,
Elle peut venir ;
J'animerai de la tendresse
Mon dernier soupir ;
Par un aimable badinage,
Je corrigerai ma raison ;
Il est des plaisirs de tout âge,
Et des fleurs de toute saison.

Nous le répétons : les mots écrits en lettres *italiques*, confirmeront toujours le précepte. On observera que *à*, *article*, prend également l'accent grave.

Les deux couplets suivants justifieront ce que nous venons d'avancer. Le premier est de M. l'abbé de Lattaignant, sur l'air : *De tous les capucins du monde*. Ce poëte agréable l'adresse à une jeune femme accouchée d'une fille.

Comme un chien dans un jeu de quille,
On reçoit une pauvre fille,
A l'instant qu'elle vient au jour :
A quinze ans, quand elle est gentille,
Elle nous reçoit, *à* son tour,
Comme un chien dans un jeu de quille.

La double méprise, couplet de M. Bainville, vient à l'appui du même sentiment.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

L'autre jour l'enfant de Cythere,
Sous une treille *à* demi-gris,
Disoit, en parlant *à* sa mere :
Je bois *à* toi ma chere Iris.

Vénus le regarde en colere :
Calmez, Maman, votre courroux ;
Si je vous prends pour ma bergere,
J'ai pris cent fois Iris pour vous.

Nous pourrions citer encore quelques chansons pour faire connoître les *accents* ; mais celles-là nous paroissent suffisantes.

Le second signe orthographique que les dames oublient bien souvent ainsi que les accents, est l'*apostrophe* ('), qui marque la suppression d'une voyelle, & sert de séparation entre deux mots. Comme on le voit, c'est une petite virgule qui se met au haut de la voyelle supprimée. Ainsi on est obligé d'écrire : *l'esprit*, *l'ame*, *j'aime*, *j'adore* avec l'*apostrophe* ; autrement, sans ce signe orthographique, il faudroit écrire *le esprit*, *la ame*, *je aime*, *je adore*. Que les dames se souviennent seulement que toutes les fois que deux voyelles se heurteront, elles effaceront la premiere, & mettront l'*apostrophe* à la place. Au reste, afin d'avoir une regle sûre pour l'emploi de ce signe orthographique, voici dans notre langue les monosyllabes qui l'admettent devant une voyelle & l'*h* non aspiré (1)

Le, *la* : *l'épervier*, *l'hirondelle*,

Je, *me* : *j'aime* le chocolat, & je *m'y* accoutumerai.

Te, *ce* : je *t'assure* que *c'est* mal.

Se, *de* : *s'enivrer d'orgueil*.

(1) On sait qu'il y a deux sortes d'*h*, l'*h* aspiré & l'*h* non aspiré. Le premier se prononce du gosier avec effort, comme dans *la haine*, *le hibou*, *le hareng*. Le second se prononce sans effort, comme dans ces mots *l'hommage*, *l'honneur*, *l'homme*, &c.

Ne, *que :* il *n'y* a *qu'un* moment.

Nous sommes très-riches en vaudevilles : la plupart de nos opéra comiques sont terminés par un vaudeville. M. Vassellier est dans ce genre ce que la Fontaine est dans le sien. Un des meilleurs vaudevilles que ce poëte ait faits, est celui-ci : *Faites le bien ;* il est sur l'air : *J'obtiens ta main, ma chere Agathe*, & suffiroit pour faire connoître dans quelles circonstances il faut employer *l'apostrophe.*

Richards, soulagez *l'indigence*,
Et faites régner *l'abondance*
Chez le plus petit plébéien.
Avec une amante chérie
Formez le plus tendre lien ;
Et tous les jours de votre vie,
Faites le bien.

Maris, qui ne savez que faire
Pour adoucir le caractere
D'une Honesta de haut maintien ;
Comme le jour du mariage,
Renouez le doux entretien.
Pour vivre en paix dans le ménage,
Faites le bien.

Femme, *qu'un* sombre époux afflige ;
Que votre gaîté le corrige :
L'hymen demande, aide & soutien.
De rappeller la jouissance
C'est le véritable moyen ;
Mettez-le vîte en évidence :
Faites le bien.

Abbés, qui flairez la fortune,
Chantez & la blonde & la brune,
En poëte épicurien ;
Et s'il vaque un gros bénéfice,

Pour le souffler à votre ancien,
Sous les yeux *d'une* protectrice,
Faites le bien.

A vos yeux, jeunesse adorable,
Que tout objet soit respectable;
Qu'on soit Turc, Arabe ou païen:
Mais cependant, par préférence,
Caressez le concitoyen;
Et sans espoir de récompense,
Faites le bien.

Fac benè, dit la sainte église,
Idem, *l'Iman* à barbe grise,
Le Grec & le Canadien:
David ajoutoit avec grace,
Parlant au sexe Iduméen,
Si vous voulez *qu'on* vous le fasse,
Faites le bien.

La maxime *n'est* pas nouvelle,
La morale si naturelle
De mêler le tien & le mien,
Sur les livres sacrés se fonde;
Tous les jours, au peuple chrétien,
On crie, encor dans *l'autre* monde;
Faites le bien.

Le monde fait l'amour, & l'amour fait le monde, autre vaudeville du même Poëte, sur l'air: *Ecoutez l'aventure d'un pauvre villageois*, nous fait connoître également l'emploi de *l'apostrophe*.

Suivons de la nature
Les tendres mouvements,
Et *qu'une* flamme pure
Embrase les amants:
Car nous devons le jour
A cette ardeur féconde:
Le monde fait *l'amour*,
Et *l'amour* fait le monde.

Le berger sur *l'herbette*,
Sur son trône un grand roi ;
De cette loi secrette
Font leur plus douce loi.
Reine, dame *d'âtour*,
Grisette, brune ou blonde ;
Le monde fait *l'amour*,
Et *l'amour* fait le monde.

Le tranquille Batave
Soupire en liberté,
Le sultan, *d'un* air grave,
Commande à la beauté ;
Et quoi *qu'en* maint détour
L'Italien abonde,
Le monde fait *l'amour*,
Et *l'amour* fait le monde.

En dépit de la pomme
Et de son triste effet,
Nous faisons toujours comme
Le premier homme a fait :
Hors les abbés de cour,
De sagesse profonde.
Le monde fait *l'amour*,
Et *l'amour* fait le monde.

Chantons avec M. le vicomte de la Poujade ; le même précepte, dans ces deux couplets qui sont sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie*. Le premier est adressé à M. ***, qui s'excusoit de n'avoir pas de la vaisselle d'argent dans un repas qu'il donnoit à M. **. Le second peint à merveille, & la femme coquette, & la femme galante, & la femme à sentiment.

Sur la terre on fait bonne chere ;
L'argent n'ajoute rien au fait ;

C'est-la belle sur la fougère ;
Ou la laide sur le duvet.

J'entends que la femme coquette
A *l'amour* – propre pour objet ;
La femme à sentiment *s'apprête*,
Et la galante court au fait.

Je prie les dames d'observer que si la construction avec le mot qui suit est rare, il vaut mieux ne pas effacer l'*e.* muet par l'apostrophe, & écrire : *Lorsque Alexandre vainquit Porus : puisque aider les malheureux est un bonheur : quoique épris des charmes de la vertu.*

On doit écrire *entr'acte*, *presqu'isle*, *entr'eux*, *entr'elles*. Mais il faut conserver l'*e.* muet dans *presque égal*, *presque entier.*

Grande abandonne l'*e.* muet dans les constructions suivantes : *il a grand'peur*, *il fait grand'chere*, *à grand'peine*, *une grand'messe*, *la grand'chambre*, *il n'a pas grand'chose*, *grand'mere*, *la grand'rue*, *il est à la grand'salle*, *il me fait grand'pitié.*

Le troisieme signe Orthographique est la *Cédille* (¸), petite marque en forme de *c* tourné de droite à gauche, qu'on met sous la lettre *c*, quand elle précede un *a*, un *o*, ou un *u*, & & qu'on doit la prononcer comme *s*. Recourons de nouveau à M. Panard, qui dans son Vaudeville si connu (*Faire l'amour d'une certaine façon*), nous donnera une idée satisfaisante de ce signe orthographique.

D'une certaine *façon*
Il faut agir en tendresse ;
Un peu d'art, un peu d'adresse
Triomphe de la raison.

Lancez certain regard tendre
D'une certaine *façon ;*
Affectez certain jargon,
Et la belle va se rendre :
Le tout consiste à s'y prendre
D'une certaine *façon.*

D'une certaine *façon*
Avec sa femme il faut vivre ;
Aux *soupçons* si fou qui se livre,
L'enfer est dans la maison :
Si l'épouse est trop volage,
D'une certaine *façon*
Le courroux est de saison :
Mais ne faites pas tapage,
Pour le peu qu'elle soit sage
D'une certaine *façon.*

D'une certaine *façon*
Un vieillard à tête verte,
Se croyant encore alerte,
Approche un jeune tendron.
De ses feux il fait l'épreuve
D'une certaine *façon :*
Son amour lui fait faux-bon ;
Et la fille encore neuve,
Se voit fille, femme & veuve
D'une certaine *façon.*

D'une certaine *façon*
Aux joueuses sans ressource,
Un traitant offre sa bourse,
Sans billet ni caution :
A l'accepter on hésite
D'une certaine *façon ;*
On se fait une raison,
De cet argent l'on profite :
Le temps vient que l'on s'acquitte
D'une certaine *façon.*

L'articulation du *c* étant douce par elle-même, la cédille seroit une faute par son inutilité. Ainsi écrivez sans cédille *célibat*, *cicatrice* & autres mots semblables.

Le quatrieme signe orthographique est le tréma (¨) qui se dit d'une voyelle accentuée de deux points qui avertissent que cette voyelle forme seule une syllabe, & ne doit pas s'unir avec une autre. Ces deux points ne se mettent que sur trois voyelles, *ë*, *ï*, *ü*, comme dans les mots suivants *poëte*, *ïambe*, *naïf*, *Saül*, *ciguë*. Le bon la Fontaine nous fait connoître le *tréma* dans la chanson suivante, qui est sur l'air : *Vous voulez me faire chanter*. Ce poëte inimitable l'adresse à une petite de douze ans.

Paule, vous faites joliment
Lettres & chansonnettes :
Quelque grain d'amour seulement,
Elles seroient parfaites.
Quand ses soins au cœur sont connus
Une muse sait plaire :
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'Amour,
Paule, sans le connoître ;
Mais j'espere vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître.
Le doux langage des soupirs
Est pour vous lettre close.
Paule, trois retours de zéphirs
Font beaucoup à la chose.

Si cet enfant, dans vos chansons,
A des graces *naïves*, (1)

(1) Ce mot, comme on le voit, désigne le *tréma*.

Que sera-ce quand ses leçons
Seront un peu plus vives ?
Pour aider l'esprit, en ces vers,
Le cœur est nécessaire :
Trois printemps, sur autant d'hivers,
Font beaucoup à l'affaire.

Si la regle du *tréma* étoit plus difficile à saisir ; nous citerions encor quelques chansons. Celle-là nous paroît suffisante.

Passons au cinquieme signe orthographique, qui est le trait de séparation (—).

Lorsque dans un récit on amene un dialogue, & que, par élégance, on supprime les *dit-il*, *reprit-il*, le trait de séparation en tient lieu, & annonce le changement d'interlocuteur. Nous ne citerons pour cette regle que *les offres de l'Amour*, chanson qui a été faite sur l'air : *J'aime une ingrate beauté.*

L'Amour venant m'embrasser
Dans un bosquet solitaire,
dit : je veux récompenser
Ton cœur fidele & sincere :
Mon pouvoir partagé
Va faire ton salaire ;
Vois, dans tout ce que j'ai,
Ce qui pourroit te plaire.

Ton cœur veut-il voltiger ?
Je t'abandonne mes ailes.
— Non, je ne veux point changer ;
J'aime la belle des belles.
— Accepte donc mes traits.
— Eh ! qu'en pourrois-je faire ?
Je renonce aux attraits
De toute autre bergere.

— Mon flambeau te plaît-il mieux ?
— J'ai tout son feu dans mon ame.

Pour moi l'objet de mes vœux
Brûle de la même flamme.
Que puis-je desirer ?
N'ai-je pas la richesse,
Quand je fais soupirer
Mon aimable maîtresse !

-- Je n'ai plus que mon bandeau,
Dit l'Amour avec colere.
-- C'est le présent le plus beau
Que ta main puisse me faire.
Si d'infidélité
Ma bergere est capable,
Qu'il m'ôte la clarté
Et cache le coupable.

Le sixieme signe orthographique est le trait d'union (-) qui sert à joindre deux mots, pour les prononcer comme s'il n'y en avoit qu'un. On le met entre le verbe & le pronom personnel toutes les fois que ce dernier se trouve uni après le verbe.

Chantons d'abord ce signe orthographique dans cette chanson si connue (*L'homme accommodant.*)

Faut-il boire ? *faut-il* aimer ?
De bon cœur à tout je me livre ;
Je me laisse aisément charmer :
Tout vin, toute beauté m'enivre.
L'homme difficile est un sot; } *refrain.*
Trouver tout bon, c'est le vrai lot. }

Veut-on jouer ? nommez les jeux :
Bassette, échecs, piquet, quadrille ;
Le choix m'en importe fort peu ;
Vous me feriez jouer aux quilles.
L'homme difficile, &c.

En un ſeul cas il eſt permis
De ſe rendre un peu difficile ;
C'eſt dans le choix de ſes amis ;
Mais le choix fait, ſoyons faciles.
L'homme difficile eſt un ſot ;
Trouver tout bon, c'eſt le vrai lot.

Faiſons avec Mad. la comteſſe de Murat, ce reproche au plaiſir. Le couplet qui le contient eſt aſſez connu & étaie le même principe.

Faut-il être tant volage !
Ai-je dit au doux plaiſir :
Tu nous fuis ; las ! quel dommage !
Dès qu'on a pu te ſaiſir.

Ce plaiſir tant regrettable
Me répond : rends grace aux dieux ;
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auroient gardé pour eux.

Gentil Bernard, ainſi nommé pour l'agrément de ſes petites poéſies, étoit chéri à la ville & à la cour. L'illuſtre M. de Fontenelle témoigna toujours la plus vive amitié au poëte Grenoblois. Nous dirons avec M. l'abbé S **, qu'il eſt celui de tous nos poëtes qui paroît avoir le mieux réuſſi dans ce qu'on appelle le grand monde. L'eſprit aſſaiſonné par la délicateſſe du ſentiment, eſt toujours ſûr de plaire. Ses chanſons réuniſſent aux graces touchantes des Chaulieu, la fraîcheur du coloris des Bernis & des Nevers. L'*Amour fouetté* eſt une des plus agréables que ce poëte ait miſes au jour. Elle fera connoître encor le *trait d'union*. Tout le monde la connoît.

Jupiter, *prête-moi* ta foudre,
S'écria Lycoris un jour :

Donne ; que je réduise en poudre
Le temple où j'ai connu l'Amour.

Alcide, que ne suis-je armée
De ta massue & de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un Dieu que je hais.

Médée, *enseigne-moi* l'usage
De tes plus noirs enchantements;
Formons pour lui quelque breuvage
Egal au poison des amants.

Ah! si dans ma fureur extrême,
Je tenois ce monstre odieux!....
Le voilà, lui dit l'Amour même,
Qui soudain parut à ses yeux.

Venge-toi ; punis, si tu l'oses...
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses,
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la bergere,
Dans ses bras n'osant le presser,
En frappant d'une main légere,
Craignoit encor de le blesser.

Je prie les dames d'observer que lorsque les pronoms *on*, *il*, ou *elle* sont après une troisieme personne du singulier terminé par une voyelle, on ajoute un *t* entre le verbe & le pronom, avec deux traits d'union, un avant le *t*, & l'autre après. *L'ami du plaisir*, la plus agréable des chansons érotiques que M. Haguenier ait faites, confirmera ce que nous venons de dire sur les deux traits d'union.

Je suis né pour le plaisir ;
Bien fou qui s'en passe ;
Mais je ne puis le choisir ;
Souvent le choix m'embarrasse.

Aime-t-on ! j'aime ſoudain.
Boit-on ! j'ai le verre en main ;
Je tiens par-tout ma place.

Dormir eſt un temps perdu,
Bien fou qui s'y livre.
Sommeil, prends ce qui t'eſt dû ;
Mais attends que je ſois ivre :
Saiſis-moi dans ce moment ;
Fais-moi dormir promptement,
Je ſuis preſſé de vivre.

Mais ſi quelqu'objet charmant,
Dans un ſonge aimable,
Vient du plaiſir ſéduiſant
M'offrir l'image agréable ;
Sommeil, allons doucement ;
L'erreur eſt, en ce moment,
Un plaiſir véritable.

On lie encor par le trait d'union les mots, *bien*, *très*, avec l'adjectif ou le mot ſuivant. *Celui-ci*, *Celui-là*, *lui-même* ; *par-tout*, *à-la-fois*, prennent également le trait d'union.

M. Panard, dans ſon *Avis aux maris*, chanſon faite ſur l'air : *Que ne ſuis-je la fougere*, vient à l'appui de notre ſentiment.

De la ſombre jalouſie,
Maris, fuyez le poiſon ;
Cette noire frénéſie
Vous prive de la raiſon ;
Si des rivaux redoutables
Cauſent vos tourments ſecrets,
En vous rendant *très-aimables*,
Renverſez tous leurs projets.

Argus, auprès d'une belle,
Eut beau veiller nuit & jour ;

Malgré sa garde éternelle,
Il fut dupé par l'Amour.
Si ce gardien fort-févere
Ne put rien avec cent yeux,
Hélas! que pourriez-vous faire,
Vous qui n'en avez que deux!

Si votre épouse est fidelle,
A tort vous vous alarmez;
Si l'amour ailleurs l'appelle,
En vain vous vous gendarmez.
Par douceur vous pourriez être
Excepté du sort commun:
Mais, si vous parlez en maître,
Je parierai cent contre un.

La contrainte dont on use
Par un jaloux mouvement,
D'une femme accroît la ruse,
Et les desirs d'un amant.
Souvent même on ne s'engage
Dans un commerce galant,
Que pour goûter l'avantage
De tromper un surveillant.

Pour trop user de remede,
Bien-souvent on se détruit;
De l'erreur qui vous possede,
Jaloux, c'est là tout le fruit:
Vos précautions séveres
Avancent l'instant fatal,
Et vos peurs imaginaires
Réalisent votre mal.

Les regles que nous venons d'établir, il est inutile de les méditer. Qu'on s'arrête plutôt aux mots écrits en lettres *italiques* qui les confirment; on verra que la chanson, le vaudeville, ou la romance, diront plus que la regle elle-même.

Nous ne pouvons paſſer ici ſous ſilence *Les Raretés*, chanſon de M. de la Motte, qui nous fait connoître à la fin de chaque couplet, le double emploi du trait d'union ; elle eſt ſur l'air : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

On dit qu'il arrive ici
Grande compagnie,
Qui vaut mieux que celle-ci ;
Et bien mieux choiſie.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un abbé qui n'aime rien
Que le ſéminaire ;
Qui donne aux pauvres ſon bien
Et dit ſon bréviaire.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un magiſtrat curieux
De juriſprudence,
Et qui, devant deux beaux yeux,
Tient bien la balance.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui penſe que les enfants
Se font par l'oreille.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Une femme & ſon époux,
Couple bien fidele ;
Elle le préfere à tous,
Et lui n'aime qu'elle.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un chanoine dégoûté
Du bon jus d'octobre,
Un poëte sans vanité,
Un musicien sobre.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un Breton qui ne boit point,
Un Gascon tout bête,
Un Normand franc de tout point,
Un Picard sans tête.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Une femme que le temps
A presque flétrie,
Qui voit des appas naissants,
Sans aucune envie.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Une belle qui cherchant
Compagne fidelle,
La choisit en la sachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un savant prédicateur,
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur,
Et craint qu'on le loue.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Une nonne de Long-Champs,
Belle comme Astrée,
Qui brûle, en courant les champs,
D'être recloîtrée.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un médecin, ſans grands mots,
D'un ſavoir extrême,
Qui n'envoie point aux eaux,
Et guérit lui-même.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Et, pour bénédiction,
Il nous vient un moine
Fort dans la tentation
Comme ſaint Antoine.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Le trait d'union ſe met également après le le mot *ci*, lorſqu'il eſt ſuivi d'un verbe. Le couplet ſuivant ſur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie*, renferme l'Epitaphe d'un vieux mari chagrin, & vient à l'appui de notre ſentiment.

Ci-gît un vieux atrabilaire :
Après l'avoir fait enterrer,
Sa veuve n'ayant rien à faire,
Prit le parti de le pleurer.

Les deux chanſons ſuivantes feront connoître le ſeptieme ſigne orthographique, *les guillemets* (»), qui ſont deux petites virgules dont on marque le premier mot & le commencement de chaque ligne, toutes les fois qu'on coupe le récit par un diſcours.

La premiere de ces deux chanſons eſt, *Le Critique embarraſſé*, qui renferme ſix couplets faits à l'occaſion d'une fête donnée le 23 juillet 1774, au château de Vanves, à Madame, & Mad. Eliſabeth, par Mlle. de Bourbon-Condé. (M. Laujeon avoit obtenu pour M. *Fréron*, auteur de ces cou-

plets, la permiſſion de voir cette fête où peu de perſonnes étoient admiſes. Ils ſont ſur l'air *de Joconde.*)

Mais voyez donc quel tour affreux
L'ami Laujeon me joue !
Tout ce qui frappe ici mes yeux,
Il faut que je le loue !
Par lui, d'être admis en ces lieux
J'obtiens le privilege ;
Et c'eſt.... c'eſt.... (j'en ſuis furieux)
Pour me tendre ce piege.

Concevez-vous cette noirceur !
Sans critiquer, j'admire !
Expoſer un grave cenſeur
A ce cruel martyre !...
Liſez, dans mes yeux abattus,
Ma triſte deſtinée ;
Je puis dire, comme Titus :
Je perds une journée !

Imaginez tous les attraits ;
Madame les efface.
J'ai décoché d'aſſez bons traits
Sur les nains du Parnaſſe :
Mais ſes beaux yeux, ſa douce voix,
Font bien plus de bleſſures ;
L'Amour n'a point dans ſon carcois,
De fleches auſſi ſûres.

Sa ſœur naquit, & Jupiter
Dit auſſi-tôt : « *Déeſſes,*
» *A cet enfant, qui nous eſt cher,*
» *Prodiguez vos largeſſes :*
» *Minerve, dès ſes jeunes ans,*
» *Prenez ſoin de l'inſtruire ;*
» *Muſes, donnez-lui vos talents ;*
« *Graces, votre ſourire.* »

Voilà-t-il pas encor Bourbon
Qui force mon hommage!
Jeunesse, esprit, beauté, raison,
Elle a tout en partage :
Ses pas font naître plus de fleurs
Que les pas de l'Aurore ;
Mais c'est sans répandre des pleurs :
Les ris les font éclore.

Laujeon, tu me paîras ce tour ;
Et le premier ouvrage
Que ta muse doit mettre au jour,
Expîra cet outrage :
Oui, je t'apprendrai, sur ma foi!
Dans mon martyrologe,
A me réduire, moi! moi! moi!
Au style de l'éloge!

Celle-ci est de M. Grouvelle, & est sur l'air : *Nous sommes précepteurs d'amour.* (Une touche moëlleuse, les graces de l'esprit, la vivacité de l'expression, sont les principaux caracteres qui distinguent les chansons de cet éleve des neuf sœurs.) Ce poëte harmonieux l'adresse à l'oreiller de sa jeune Glycere.

Révele tes secrets au jour
Oreiller foulé par Glycere,
Duvet, plumage de l'Amour,
Ou des colombes de sa mere.

Ne me dis pas ce que l'on voit,
Quand sa main, quand zéphir entr'ouvre
Le lit heureux qui la reçoit,
Ou l'heureux voile qui la couvre.

Ne me dis pas ce que l'on sent,
Quand sa bouche voluptueuse
Baise le tissu caressant
Qui presse ta plume amoureuse.

Va! quand l'Amour, à tes portraits,
Prêteroit sa bouche divine,
Tous les appas que tu peindrois,
Vaudroient-ils ceux que je devine?

Dis-moi plutôt, dis-moi comment
Et combien de fois ta maîtresse
Répete ces doux mots d'amant,
Et de plaisir & de tendresse.

Dis-moi plutôt combien de pleurs
Baignent le lin qui te décore,
Quand, par hasard, j'orne de fleurs
Le sein de Néris ou d'Aglaure.

L'autre jour, j'obtins un baiser;
Elle me dit: « *Tu vois, je t'aime!*
» *Tu peux.... mais garde-toi d'oser,*
» *Et défends-moi contre moi-même.*

Ivre d'amour & de desir,
Je respectai son innocence;
Je n'ai perdu que le plaisir,
Et j'ai conservé l'espérance.

Un baiser charma nos adieux;
Tu la vis bientôt, solitaire,
Attendre, sur son lit oiseux,
Un pavot doux & salutaire.

Tu la vis, fortuné coussin!
Hélas! dis-moi, soupiroit-elle?
Sentois-tu palpiter son sein,
Emprisonné sous la dentelle?

La beauté seule, entre deux draps,
Est moins timide & plus émue:
Son ame, ainsi que ses appas,
Entre deux draps, est presque nue.

Mille autres, oreiller charmant,
A tes secrets peuvent prétendre :
Mais, crois-moi, dans ce peuple amant,
Le plus aimable est le plus tendre.

Hélas ! tu ne m'as jamais vu :
Puisses-tu quelque jour m'entendre !
Peut-être mon nom t'est connu,
Ma Glycere a pu te l'apprendre.

Oh ! quand pourrai-je, près de toi,
Dans mes bras, la voir moins farouche,
Me peindre le plus doux effroi,
Et se rassurer sur ma bouche !

Hier, je lui serre la main :
Son œil s'anime, elle soupire,
Puis elle dit : « *Reviens demain !* »
Rougit, pâlit & se retire.

Dieux, en croirai-je un doux espoir ?
Est-ce mon bonheur qu'elle annonce ?
Cher oreiller, j'irai ce soir,
Près de toi, chercher sa réponse.

Quelle douceur ! quelle fraîcheur de coloris ! quel brillant, quelle délicatesse dans l'expression !..... & quelle sensibilité impétueuse dominoit en ce moment le cœur de M. Grouvelle !

Pour faire connoître encor l'emploi des *guillemets*, nous chanterons la romance de M. Verne, sur la mort de son épouse.

N'est-il, Amour, sous ton empire,
Que des rigueurs ?
S'il faut prévoir, quand on soupire,
Tous les malheurs,
Tes biens n'offrent qu'un vain délire
Aux tendres cœurs.

J'aimois

J'aimois une jeune bergere,
Belle à ravir;
Cent rivaux, jaloux de lui plaire,
Vinrent s'offrir:
Que d'efforts il me fallut faire,
Pour les bannir!

J'obtins enfin, par ma constance,
Un tendre aveu;
Ce moment seul, lorsque j'y pense,
Combla mon feu;
Mais cette douce jouissance
Dura bien peu.

Un mal affreux pour une belle
Un jour la prend:
Dieu! m'écriai-je, sauvez celle
Que j'aime tant;
Qu'elle vive laide & fidelle;
Je suis content.

Le mal, qui porte son ravage
Jusques au bout,
Changea les traits de son visage,
Mais non mon goût.
Ah! la beauté n'est qu'une image:
Le cœur est tout.

Après tant de maux & de larmes,
J'étois en paix:
Mais il falloit d'autres alarmes
Sentir les traits.
Cruel amour! pour qui tes charmes
Sont-ils donc faits?

Après dix-mois de mariage,
Instants trop courts!
Elle alloit me donner un gage
De nos amours;
La parque cruelle & sauvage
Trancha ses jours.

Cette jeune & tendre bergere,
Prête à mourir,
Me dit : « *Ferme-moi la paupiere,*
» *Prends ce soupir ;*
» *Garde de ma flamme sincere*
» *Le souvenir.* »

Oui, chaque jour, Dieu que j'atteste !
Je m'en souvien ;
Ce souvenir cher & funeste
D'un doux lien,
Est le seul trésor qui me reste :
C'est tout mon bien.

Vous que jamais l'Amour ne blesse
D'un trait vainqueur,
Le calme & la paix sont sans cesse
Dans votre cœur.
Mais, hélas ! vivre sans tendresse,
Est-ce un bonheur ?

Passons au huitieme signe orthographique : les *parentheses* ( ) qui ne se mettent guere aujourd'hui que dans les interpositions qui interrompent, coupent le sens de la phrase, pour y répandre un plus grand jour. La chanson suivante (*Le portrait de Zélime*) de M. B ** assez connue, suffira pour nous faire connoître ce signe orthographique.

On comparoit les diamans
Qui sont à la voûte azurée,
Plutôt que tous les agréments
Dont ma Zélime fut comblée !
J'ai vu se lever le soleil,
J'ai vu se lever ma bergere ;
Ses yeux ont un éclat pareil,
Son front jette autant de lumiere.

Ses levres, trône de son cœur
Et de son ame délicate,
Ont de la rose la fraîcheur,
Et la couleur de l'écarlate.
Sa bouche, au tour voluptueux,
De thym, d'œillet toujours remplie,
Semble la source dont les dieux
Ont le nectar & l'ambroisie.

Aux riches perles d'orient
Ses dents disputent la victoire:
Ses cheveux bruns, sur son col blanc,
Sont de l'ébene & de l'ivoire:
Deux fraises (*du plus beau vermeil*)
Sur son beau sein, qu'Amour protege,
Ont mûri sans voir le soleil,
Et brûlent sur deux tas de neige.

Qu'elle danse en nos champs l'été;
Ses pas ne font aucunes traces;
Junon a moins de majesté,
Et Vénus n'a pas tant de graces:
Le soir qu'elle vienne à chanter;
(*Rival d'une voix aussi tendre,*
Le rossignol vient l'écouter,
Et n'ose plus se faire entendre.)

Ajoutez qu'un aussi beau corps
Loge un esprit fin & sublime:
Non, (*l'Arabie & ses trésors*
N'ont rien qui vaille ma Zélime.)
Le seul reproche que je lui fais,
C'est d'ignorer trop sa figure:
Ah! (*négliger autant d'attraits,*
C'est être ingrate à la nature!)

À la place des *parenthèses* on peut mettre deux virgules. Ainsi quand nous orthographierons de

cette maniere pour répandre un plus grand jour sur ce vers de Racine :

« Que peuvent contre lui (*contre Dieu*) tous les rois de la terre ! »

nous pourrions clorre les mots, *contre Dieu*, par deux virgules. Pour moi, je préfere ce signe orthographique aux deux virgules : il avertit le lecteur de l'interposition qui va couper ou interrompre le sens de la phrase.

Les lettres capitales ou majuscules sont le neuvieme signe orthographique. Ces sortes de lettres se mettent au commencement des noms propres d'*homme*, de *lieu*, de *bourg*, de *ville*, de *village*, d'*ange*, de *dignité*, de *fête*, de *royaume*, de *province*, *de riviere*; de chaque *vers* & de chaque *phrase*. La premiere des quatre chansons suivantes suffiroit pour nous faire connoître ce signe orthographique ; mais les dames seront bien aises de le trouver dans toutes. On ne sauroit trop égayer le précepte ; respectons, d'ailleurs, les loisirs des femmes, & ne leur donnons jamais des migraines.

La parodie *des Souhaits*, chanson que nous avons citée en parlant du gérondif passé, nous fera d'abord connoître les *lettres majuscules* ; elle est aussi sur l'air : *Quoi ! vous partez sans que rien vous arrête ?* Mad. E. D. B. en est l'auteur.

Tous mes souhaits, & ma plus forte envie,
Auroient été d'être un nouveau *Crésus* ;
Des riches dons d'*Amérique* & d'*Asie*,
J'aurois tâché d'amasser tant & plus,
Non pas pour moi ; c'eût été pour ma mie :
Sans elle, hélas ! les aurois-je voulus ?

D'être un héros j'aurois eu la manie ;
Mars m'auroit vu suivre ses étendards,
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les hasards ;
L'espoir d'offrir mes lauriers à ma mie,
Seul m'eût frayé la route des *Césars*.

D'être un *Apelle* il m'auroit pris envie,
Mais sans daigner travailler pour les *rois*.
Si de *Rubens* imitant la magie,
La toile eût pu s'animer sous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurois fait de ma mie !
Je l'aurois peinte ainsi que je la vois.

Eterniser une flamme chérie,
Auroit été de mes vœux le premier :
Le tendre *Amour*, seul guide de ma vie,
Aux doctes sœurs m'eût fait sacrifier :
J'aurois été le chantre de ma mie,
J'eus mis ma gloire à la déifier.

En me livrant tout à l'*Astronomie*,
J'aurois suivi ma tendre passion ;
Un nouvel astre, au gré de mon envie,
Eût de nos jours paru sur l'horizon :
Au firmament j'aurois placé ma mie,
Elle eût été ma constellation.

J'aurois banni la sombre jalousie ;
L'amour sincere en écarte l'horreur :
Trop délicat pour cette frénésie,
D'un feu plus pur j'aurois fait mon bonheur,
Car, en l'aimant, j'eusse estimé ma mie.
Sans mon estime auroit-elle eu mon cœur !

Jamais, jamais nulle autre fantaisie
N'auroit séduit mon esprit alarmé ;
Tous les regards d'*Iris* & de *Sylvie*,
Auroient contr'eux trouvé mon cœur armé.
Jusqu'au tombeau j'eusse adoré ma mie,
Et *Vénus* même en vain m'auroit aimé.

Mad. la marquise d'Autremont a su réunir à la fois dans ses chansons le coloris des Bernard, des Bernis, à la touche moëlleuse des Chaulieu & à la gaieté aimable des Lattaignant. La chanson charmante de cette femme estimable, (*La Fauvette ou le Plaisir du changement*) si connue, vient à l'appui du précepte que nous venons de donner.

Cœurs sensibles, cœurs fideles,
Qui blâmez l'Amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles :
Est-ce un crime de changer!
Si l'*Amour* porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger!

Le papillon de la rose
Reçoit le premier soupir;
Le soir, un peu plus éclose,
Elle écoute le *Zéphyr*.
Jouir de la même chose,
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma *Fauvette*
Qu'on se doit au changement;
Par ennui d'être seulette,
Elle eut *Moineau* pour amant.
C'est surement être adroite,
Et se pourvoir joliment.

Mais *Moineau* sera-t-il sage!
Voilà *Fauvette* en souci.
S'il changeoit .... Dieux! quel dommage!
Mais *Moineaux* aiment ainsi.
Puisqu'*Hercule* fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regret se consuma :
Au *Village* une fillette

Auroit ces foiblesses-là ;
Mais le même jour *Fauvette*
Avec *Pinçon* s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit ;
Un jaseur, un petit-maître...
C'est pour cela qu'on le prit.
Quand on se venge d'un traître,
Peut-on faire trop de bruit ?

Le *Moineau*, dit-on, fit rage ;
C'est là le train d'un amant :
Aimez bien, il se dégage ;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage ;
Aimons & changeons souvent.

Quoique les mots *Moineau*, *Pinçon*, *Fauvette*, ne soient pas des noms propres, nous leur avons donné une lettre majuscule, parce qu'ils font le principal sujet de cette chanson.

L'almanach des muses est rempli chaque année des morceaux de poésie de M. de la Place. Si la touche de ce poëte est quelquefois négligée, souvent elle respire la délicatesse de l'expression, & la vivacité du sentiment. *Sa leçon de poésie*, chanson sur l'air : *Nous sommes précepteurs d'amour*, nous donnera un tableau satisfaisant des *lettres majuscules*.

Vous voulez apprendre à rimer,
Et daignez me choisir pour *Maître* !
Pour peu que vous sachiez aimer,
Charmante *Eglé*, je veux bien l'être.

Telle est la premiere leçon
Que je donne à mes *Ecolieres* :
Si le cœur est votre *Apollon*,
Vous remplacerez *Deshoulieres*.

L'esprit souvent parle au hasard :
La voix du cœur est toujours sûre.
Les regles sont filles de l'art ;
Mais l'art est fils de la nature.

N'écoutez que le sentiment ;
Son essor est toujours sublime :
Si vous aimez bien votre *Amant*,
Vous ne chercherez point la rime.

L'esprit fait de fades *Chansons* ;
La seule vanité l'inspire :
Ovide étoit sûr de ses sons,
Lorsque l'Amour montoit sa lyre.

Aimez donc, & suivez la loi
Que lui dictoit ce *Dieu* suprême.
Quand vous aimerez comme moi,
Eglé, vous rimerez de même.

Les chansons de M. d'Arnaud ne le cedent en rien à ses autres poésies. Les ouvrages dramatiques de ce poëte, il est vrai, ont une touche un peu trop lugubre ; mais si on les considere du côté de la chaleur, du sentiment & du pathétique, on trouvera qu'aucun poëte de nos jours ne l'égale à cet égard. Une raison profonde, toujours assaisonnée d'un sel piquant, préside à toutes ses chansons. *Le courtisan désabusé*, sur l'air : *Nous sommes précepteurs d'amour*, en est une que le luxe typographique n'avoit pas besoin d'orner pour la faire valoir. Chaque couplet nous fera connoître encore les *lettres majuscules*.

Revenez, *Amours enchanteurs* ;
Revenez, *Graces* que j'adore ;
Que de vos couronnes de fleurs
Mon jeune front se pare encore !

Loin d'ici, prestiges des cours,
Ambition, grandeur trop vaine :
Pour jamais, aux pieds des *Amours*
La raison même me ramene.

Aux jeux, aux bocages rendu,
Je vais reprendre enfin ma lyre,
Et par un hommage assidu,
Mériter que *Vénus* m'inspire.

Je la vois de son doux souris
Enhardir ma *Muse* timide :
Je serai sûr de plaire au fils,
Si la mere à mes chants préside.

Liberté qui fuis loin des *Rois*,
A *Paphos* reviens me conduire :
S'il me faut recevoir des loix,
Que ce ne soit que de Zémire.

Revenez, *Amours* enchanteurs ;
Revenez, *Graces* que j'adore,
Que de vos couronnes de fleurs
Mon jeune front se pare encore.

Lorsqu'on personnifie les êtres moraux, ils suivent la regle des noms d'homme. *Amour*, dans la chanson suivante, prend une lettre majuscule.

Le pouvoir de l'Amour. Air : *De la romance de Gavinié.*

On est bien foible en aimant,
Quand l'objet qu'on aime est charmant !
C'est d'abord un soupir,
Ensuite un desir,
Puis le plaisir.
Comment se défendre,
Lorsqu'*Amour* nous donne un cœur tendre !

Un amant qui plaît
Eſt ſi bien fait
Pour tout entreprendre !
On eſt bien foible en aimant, &c.

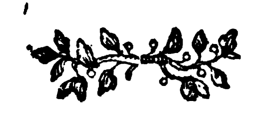
Eſt-ce bien loin que l'on fait,
Quand l'amant qu'on aime nous ſuit !
Il ſait tendre ſes lacs :
L'*Amour*, bientôt las,
Fait un faux pas ;
Et l'honneur auſtere
Nous dit : fuyez, fuyez, bergere,
L'*Amour* eſt trompeur !
Et notre cœur
Nous dit le contraire.
Eſt-ce bien loin que l'on fuit, &c.

M. de Voltaire, dans les deux vers qui ſuivent, juſtifie cette maniere d'orthographier.

Là gît la ſombre *Envie*, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.

Où l'on voit que le mot *Envie* prend une lettre majuſcule.

On ſait qu'on ne doit pas mettre une lettre majuſcule à un adjectif, ſans en donner une à ſon ſubſtantif auquel il s'accorde. Ainſi il ne faudroit pas écrire la *foi Catholique* avec une petite *f* & un grand *C*.



RÉCAPITULATION
DES SIGNES ORTHOGRAPHIQUES.

IL y neuf ſignes orthographiques : 1°. Les *accents* qui ne ſe mettent que ſur les voyelles pour en faire connoître la prononciation ; 2°. l'*apoſtrophe* qui marque la ſuppreſſion d'une voyelle finale ; 3°. la *cédille*, petite marque en forme de *c* tourné de droite à gauche, qu'on met ſous la lettre *c* pour l'adoucir devant *a*, *o*, *u* ; 4°. le *tréma*, ou deux petits points qu'on met ſur *ë*, *ï*, *ü*, quand ces lettres forment ſeules une ſyllabe, & ne doivent pas s'unir avec une autre ; 5°. le *trait de ſéparation* qu'on emploie pour annoncer le changement d'interlocuteur ; 6°. le *trait d'union* qui ſert à joindre deux mots, pour les prononcer comme s'il n'y en avoit qu'un ; 7°. les *guillemets*, qui ſont deux petites virgules dont on marque le premier mot & le commencement de chaque ligne, quand on coupe le récit par un diſcours ; 8°. les *parentheſes*, qui ſont deux eſpeces de petits crochets qu'on met dans les interpoſitions qui interrompent, qui coupent le ſens de la phraſe, pour y répandre un plus grand jour ; 9°. les *lettres majuſcules*, qui ſervent à compoſer les titres des livres, à commencer les phraſes & chaque vers. Les noms propres d'hommes, de lieux & de fêtes, commencent auſſi par une lettre majuſcule.

Nous allons parler de l'orthographe dont ſont ſuſceptibles toutes les lettres en particulier. Quoique les femmes ſoient plus capables d'attention qu'on ne penſe, nous n'avons point voulu mettre ici la leur à l'épreuve. Ainſi le tableau que nous leur préſentons, eſt éloigné de la prolixité, toujours ennuyeuſe & toujours fatigante.



DES LETTRES.

De la lettre A.

LES composés de cette lettre ont été pendant long-temps susceptibles de beaucoup de changements. L'académie en a fixé aujourd'hui l'orthographe.

Quoique plusieurs personnes veuillent écrire encore à présent, *Anglais*, *Français*; si elles vouloient recourir à l'étymologie, elles abandonneroient bientôt cette maniere d'orthographier. On doit donc écrire, *Anglois*, *François*; il *avoit*, il *promenoit*, il *jouoit*; & non il *avait*, il *promenait*, il *jouait*. Mais, dira-t-on, chacun ne peut pas connoître l'étymologie des mots. Nous répondons, qu'il faut alors avoir recours à l'usage généralement établi, & non à celui qui commence. Si l'esprit de néographisme (1) doit céder à l'étymologie & à la raison, pourquoi seroit-il préférable à l'usage universellement reçu?

Liste des mots où le doublement, après la lettre A, *doit avoir lieu.*

Accéder,	accélérer,	accepter.
Accident,	acclamation,	accommoder.

(1) Nouvelle orthographe contraire à l'usage reçu, & aux regles de la grammaire.

consonne. Ainsi pour dire *Valence*, *vin*, *boire*; les uns disent *Balance*, *bin*, *voire*.

On doit écrire par *b*, *abcès*, *obstacle*, *substance*, *substituer*, *subterfuge*, quoique le *p* s'y fasse entendre. Le mot *plomb*, doit être terminé par un *b*.

De la lettre C.

Le *c*. devant *a*, *o*, *u*, emprunte ce son du *k*; mais lorsque devant les mêmes voyelles on veut lui donner le son d'*s*, alors on met dessous une queue que l'on nomme cédille (*voy. pag.* 129).

On confond très-souvent la lettre *c* avec les lettres *ti*; mais pour faire la différence de ces deux manieres d'écrire, il faut avoir recours au simple du mot: ainsi pour savoir si le *c* doit être préféré à *ti* dans les mots suivants: *audacieux*, *délicieux*, *négociants*, *audiencieux*, *licencieux* & autres semblables, recourez à leurs simples qui sont: *audace*, *délices*, *négoce*, *audience*, *licence*: par cette maniere de procéder, vous serez sûr de ne pas en altérer l'orthographe. Exceptez de cette regle, *pénitentiaux* & *pénitentiels*, à cause de l'étymologie qui demande le *t* à la quatrieme syllabe.

Cette lettre s'écrit & ne se prononce pas dans les mots suivants:

Almanach,
Cotignac,
Estomac,
Tabac,
Lacs de soie,

Marc.

Aloi,	alonger,	alourdir.
Amatir,	amaigrir,	amener.
Amenuiser,	ameublir,	amincir.
Amoindrir,	amolir, ou	amollir.
Amortir,	anéantir,	anoblir.
Anuiter,	apaiser,	apercevoir.
Apetisser,	aplanir,	aplatir.
Aposter,	apostiller,	apurer.

D'après les exemples précédents, on pourroit négliger le doublement dans les mots suivants : cependant il vaut mieux ne pas l'abandonner. *Ainsi écrivez* ;

Accoupler,	accourir,	accréditer.
Accrocher,	accroupir,	acculer.
Affadir,	affaire,	affamer.
Affermer,	affermir,	affiler.
Affiner,	affoiblir,	affoler.
Affourcher,	affranchir,	affréter.
Affriander,	affronter,	affuter.
Allaiter,	allumer,	annuler.
Appareiller,	apparenter,	apparier.
Appauvrir,	appesantir,	appointer.
Apprendre,	apprivoiser,	approfondir.
Approprier,	approvisionner,	arranger.
Arriver,	arrondir,	attabler.
Attendrir,	atterrer,	attiédir.
Attrister,	attrouper,	attacher.

De la lettre B.

Dans quelques provinces, & dans la Gascogne sur-tout, on confond le *b* avec le *vé* ou *v*

point comme M. le Roi, *un rameau verd*, mais *un rameau vert.*

De la lettre E.

On confond ſouvent les mots qui doivent commencer par *an*, *am*, avec ceux qui commencent par *en*, *em*. Voici quelques regles pour en connoître l'orthographe.

1°. Toutes les fois que le mot qu'on écrit ne pourra pas ſe décompoſer, on le commencera par *an*; tels ſont les mots *Angleterre*, *Androgyne*, *ancètres*, *ancien*, *angoiſſes*, *ange*, *ancre*, *anfractueux*, *angle*, & autres ſemblables. Exceptez de cette regle les mots *enfanter*, *encenſer*, *envoyer*, dont la premiere ſyllabe commence par *en*, & quelques autres. Mais s'il arrivoit que, parmi les mots qui ne peuvent ſe décompoſer, la premiere lettre de la ſeconde ſyllabe commençât par un *b*, une *m*, ou un *p*, alors il faudroit les écrire par *am*; tels ſont, par exemple, les mots *amphibie*, *ambulant*, *ambaſſade*, *ambitieux*, *ambre*, *ambigu* & autres ſemblables.

2°. Tous ceux qui pourront ſe décompoſer, commenceront par *en*; tels ſont les mots *enraciner*, *entretuer*, *entretenir*, &c. dont les ſimples ſont: *racine*, *tuer*, *tenir*, &c.; s'il arrivoit également que la premiere lettre de la ſeconde ſyllabe commençât par un *b*, une *m*, ou un *p*, alors on écriroit le mot par *em*; tels ſont ceux-ci: *embaucher*, *empailler*, *embaumer*, *embeguiner*, *embellir*, *embrocher*, *embarras*, *embâter*, *empêcher*, &c. Mais ce qui eſt plus difficile à diſtinguer, ce ſont nos terminaiſons par *ant*, & *ent*.

Regle pour les noms qui doivent se terminer par ant.

En général on terminera par *ant* les noms dont on trouvera les verbes. Ainsi écrivez avec un *a* *suffocant*, *commençant*, *négociant*, *convainquant*, *fabriquant*, *perçant*, &c. parce que leurs verbes sont *suffoquer*, *commencer*, *négocier*, *convaincre*, *fabriquer*, *percer*. Exceptez dans cette regle les mots *précédent*, *résident* & quelques autres dont la terminaison est par *ent*.

Regle pour les mots qui doivent se terminer par ent.

Terminez par *ent* les noms *adolescent*, *ardent*, *décent*, *indécent*, *innocent*, *récent*, *prudent*, *imprudent*, *évident*, & tous ceux dont vous ne pourrez former un verbe. En effet, les mots *adolescent*, *décent*, *indécent*, & ceux qui suivent n'ont point de verbe.

De la lettre F.

Si cette consonne est doublée & qu'elle soit précédée d'une *é* fermé, ne mettez point d'accent sur cet *e*. Ainsi écrivez *effacer*, *effet*, *effectuer*, &c. sans accent aigu.

Si ce même *é* fermé étoit suivi d'un *x*, on supprimeroit également l'accent aigu, comme dans les mots suivants : *examen*, *exiger*, *exemple*, l'*x* étant une lettre double.

Retranchez le *f* du mot *apprenti*, dont le féminin est *apprentie*. Supprimez-le aussi dans le mot *bailli*, & conservez-le dans *clef* en prononçant *clé*.

F est nul dans *cerf*, *cerf-volant*, en sonore dans *serf*, esclave.

Quoique cette lettre se prononce dans *bœuf*, *œuf*, *neuf* & *nerf*, elle ne sonne point au pluriel : des *bœus*, des *œus*, des *habits neus*, des *ners agacés*.

On dit encore du *bœu salé*, un *œu dur*, *neu personnes*, un *ner de bœuf*.

L'articulation embarrasseroit la lecture.

De la lettre G.

G devant *e*, *i*, *y*, emprunte le son de l'*j* consonne. Mais pour l'adoucir avant *a*, *e*, *u*, on met l'*e* muet comme dans ces mots, il *nagea*, *geolier*, *gageure*, nous *mangeons*, je *nageois*, &c. l'on prononce *gajure*, *jolier*, nous *manjons*, il *naja*; écrivez *second*, *secret*, prononcez *segond*, *segret* (1).

Cette lettre ne sonne point dans *legs*, *sang-sue*, *signifier*, *fauxbourg*, elle approche du son *k* dans *bourg*. *Gn* a le son ferme dans *gnome*, *gnostique*, *progné*. Elle est articulée dans *Guise*, nom propre, & dans *aiguille*. Elle ne se prononce pas dans *guise*, maniere; mais elle sonne dans *aiguiser*, *aiguillon*.

Cette lettre conserve son articulation forte avant la lettre *H*, soit au commencement, soit au milieu des mots *ghisleri*, *malpighi*.

A la fin des mots le *g* se prononce dans les noms propres *Agag*, *Doëg*, *Magog*, *Sarug*. Dans les mots communs & d'un fréquent usage, on

(1) N'imitez pas cependant nos petits-maîtres qui prononcent mon *geval*, mes *gevaux*, pour mon *cheval*, mes *chevaux*. Ce langage respire la mollesse.

ne le prononce pas : *rang*, *ſang*, *étang*, *long* ſe prononcent ſans *g* : ſi cependant ces mots *ſang*, *rang*, *long*, ſe trouvoient ſuivis d'une voyelle ou d'un *h* non aſpiré, on prononceroit le g comme ſi c'étoit un *k* ; prononcez : *un ſan-k-épais*, *un ran-k-élevé*, *un lon-k-hiver*, & écrivez un *ſang épais*, un *rang élevé*, un *long hiver.*

On écrit *oignon*, & l'on prononce *ognon* en mouillant *gn.*

On doit écrire & prononcer *châtaigne* & non *châtagne*

De la lettre H.

Nous avons dit qu'on diſtinguoit deux ſortes d'*h*, en parlant de l'apoſtrophe, page (125).

*Liſte des mots plus uſités où l'*h *eſt aſpiré.*

Ha ! *interjection.*	habler,	hableur.
Hache,	hagard,	haie.
Haillon,	haine,	hâle.
Halle,	hâler,	haller.
Hallebarde,	haleter,	halte.
Hameau,	hampe,	hanche.
Hanneton,	hanſe,	hanter.
Happer,	haquenée,	haquets.
Harangue,	haras,	harceler.
Hardes,	hardi,	hareng.
Hargneux,	haricots,	harpie.
Harnois, prononcez	*harnais*	
Harpe,	harpon.	
Haſard, mieux que	*hazard.*	
Hâte,	hauſſe-col,	haut.

Hautbois,	haute-contre,	havre
Havre-sac.		

Hé ! }
Hem ! } *interjections*.

Hennir, prononcez *hannir*.

Henri ; n'aspirez point l'*h* dans la conversation.

Héraut d'armes.

Hère,	hérisser,	hérisson.
Hernie.		

Héros, dites cependant l'héroïne mousquetaire. *L'héroïque* valeur. Mais conservez toujours l'aspiration dans *héros*.

Herse,	heurter,	hibou.
Hideux,	hie,	hiérarchie.
Hoberau,	hocher.	
Holà, avec l'accent grave.		
Hollande.		
Hongre,	cheval hongre.	
Hongrie.		
Honni,	*honni soit qui mal y pense.*	
Honte,	hoquet,	hoqueton.
Horde,	horion,	hormis.
Hors,	hotte,	houe.
Houlette,	houppe,	houspiller.
Housse,	houssine,	huguenots.
Hurler,	hussat,	houssard,
Housard, tous les trois se disent.		

L'*h* est aussi aspiré dans *chat-huant*, *enhardir*, *enharnacher*.

Au reste, les personnes qui voudront connoître tous ces mots où l'*h* s'aspire, consulteront le dictionnaire de l'académie. Nous avons rapporté

ici ceux en faveur desquels on a négligé l'oreille.

Ecrivez aussi avec un *h* les mots *chrême*, (le saint chrême) *choriste*, *chœur*, *anachorete*, *théologien*, *rhétoricien*, *python*, *Thémis* & autres semblables.

On écrit aussi avec *ph* les mots *philosophe*, *philosophie*, *phosphore*, *phénomene*, *phénix*, *phœbus*, *Pharaon*, *phaisan*, *phalange*, *Pharisien*, *Saphir*, *Pharamon*, & quelques autres.

Ecrivez *phthisie* & non pas *phtisie*, comme Richelet le prescrit.

De la lettre I.

Nous en parlerons à la remarque de la lettre *y*.

De la lettre J.

L'*J* consonne au milieu des mots, ne se double jamais.

Cette consonne a la même articulation que le *G* devant les voyelles *E*, *I*: on prononce *Jesus* & *Gédéon* sans aucune différence; mais l'étymologie de ces mots veut que l'un soit écrit par *J* consonne, & l'autre par *G*.

On doit écrire aussi avec l'*J* consonne les mots *jérémiade*, *Jérusalem*, *jet*, *jeter*, *jeûne*, *jeux floraux*, *jeux olympiques*, *jeux pythiens*.

De la lettre K.

Ecrivez avec le *K* les mots *Kermès*, *Stokolm*, *Yorck*, *Kystotome*.

De la lettre L.

La lettre *L.* fe met à la fin de ces mots, quoiqu'elle ne s'y faffe point entendre : *fufil*, *outil*, *foul* ivre, au lieu de faoul.

Cette confonne ne fonne point auffi dans les mots *baril*, *perfil*, *fourcil*, *gentil*.

Elle double dans les mots *pupille*, *imbécille*, *tranquille*, *ville*, *mille*, *inftaller*, *allumer*, *méfalliance*, & quelques autres.

On n'écrit plus *un fol*, *deux fols*; mais *un fou*, *deux fous*.

Mol n'eft plus ufité; on écrit *mou*. *Fol* retient *l* feulement devant un fubftantif qui commence par une voyelle : *un fol amour*. Par-tout ailleurs écrivez & prononcez *fou* : *c'eft un fou*, *les fous* font en grand nombre.

L'académie écrit *cul*; elle fupprime *l*. dans les mots compofés *cu-levés*, *cu-bas*. On mouille cette lettre dans *gentilhomme*; & au pluriel, on prononce *gentilzommes*.

Mouillez les deux *L* dans *Sully*.

De la lettre M.

C'eft une regle générale, qu'avant le *b*, le *p*, & l'*m*, on met toujours l'*m*. Ecrivez *embonpoint*, *emphafe*, *emmaigrir*, *emmanché*, *emmariner*, *s'emmarquifer*, *emmiéler*, *emmeubler*, *empêcher*, *damner*, *condamnable*, *grammaire*, *folemnel* : ces quatre derniers fe prononcent comme s'il y avoit *daner*, *condanable*, *gramaire*, *folanel*. Ecrivez *femme*, & prononcez *fame*. Quelques-uns écrivent *flâme*;

l'académie écrit *flamme* avec deux *m*, à cause de l'étymologie.

De la lettre N.

On peut écrire *ennoblir*, *ennuiter*, & prononcer *anoblir*, *anuiter*; mais on conserve le son nasal dans *ennui*.

Ecrivez *honneur* avec deux *n*, & *honorable* avec une seule, l'articulation étant différente de l'écriture.

De la lettre O.

Cette voyelle entre dans les mots *saône*, *paon*, *faon*, *août* & l'on prononce *sône*, *pan*, *fan*, *oût*.

N'imitez point cet auteur du poëme de Cartouche qui écrit :

> Lorsque pour certain vol,
> Mon malheureux papa fut pendu par son *col*.

mais écrivez comme M. *Barthe* de Marseille, *cou*. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici sa jolie épître sur le *cou*, qu'il adresse à une jeune Provençale, Mlle. Semandi, qui joint aux charmes de la beauté les graces de l'esprit.

> Ah ! le vôtre, sans le flatter,
> N'a pas besoin, pour enchanter,
> De diamants, de pierreries;
> A d'autres je ferois porter
> Ces bagatelles si chéries :
> J'aimerois mieux vous les ôter.
> Oui, votre *cou* que j'idolâtre,
> Me poursuit par tout dans Paris ;
> Je le trouve même au théâtre

Où tant de *cous* sont réunis.
On en voit là de tout pays,
Et de tout rang, & de tout âge :
Cou voilé de prude sauvage,
Cou de coquette bien paré.
Cou de marquise pétillante,
Cou de financiere brillante,
Cou d'actrice peu révéré,
Cou penché d'aimable indolente,
Cou rengorgé de présidente,
Cou de jeune épouse adorée ;
Tous ces *cous*, me dis-je à moi-même,
Ne valent pas celui que j'aime, &c.

Un col court, *un col tort* sont reçus dans le langage ordinaire.

On écrit par *l* sonore *col* terme de toilette : *le col d'une chemise*, *un col de basin*, *un col de mousseline*, *le col d'un rabat.*

De la lettre P.

Cette consonne s'éclipse dans *compte*, *compter*, *exempt*, *sept*, *septieme* ; mais elle se fait sentir dans *rédempteur*, *rédemption*, *cap*, *cep*, *sep* & *Gap* nom de ville.

Ecrivez *temps*, *baptême*, *baptistere*, *baptiser* ; mais ne faites pas sentir le *p.*

Quoique vous écrivez *beaucoup*, *trop*, prononcez *beaucou tro*, à moins que l'un & l'autre ne soient suivis d'une voyelle : en ce cas vous direz : il est *beaucou-paimé*, *tro-paimé.*

Le *p* sonne dans *baptismal*, *pseaume*, *pseautier*, *psalmiste.*

Quelques auteurs écrivent *ptisane* ; d'après l'académie, on doit écrire *tisane.*

De la lettre Q.

Cette lettre doit toujours être ſuivie d'un *u* voyelle, lorſqu'elle n'eſt pas finale, comme dans ces mots, *quelque*, *quiconque*.

Ecrivez :

Aquatique,	quadragéſime.
Equateur,	quadrature.
Equation,	quadrupede.
In-quarto,	quadruplé, &c.
Quadragénaire.	

Prononcez :

Acouatique,	couadragéſime.
Ecouateur,	couadrature.
Ecouation,	couadrupede.
In-couarto,	coadruple, &c.
Couadragénaire,	

Le *q* final ne ſe trouve que dans *cinq* & *coq* ; on doit toujours le faire ſentir dans ce dernier. Mais dans *cinq* il ne ſe prononce que lorſqu'il eſt ſuivie d'une voyelle ou d'un *h* non aſpiré comme dans *cinq hommes*, *cinq arbres* ; & l'on prononce comme s'il y avoit *cin-qhommes*, *cin-qarbres*. Cette lettre, quoique ſuivie d'une conſonne ſe fait ſentir dans *cinq pour cent*, & dans *un cinq de chiffre*.

La lettre *q* ſe prononce comme *cu* dans les mots ſuivants :

Equeſtre,	quinquagéſime.
Liquéfaction,	quinquennium,
Aquia,	quintuple,
Quinquagénaire,	quirinal & *autres ſemblables.*

Ecrivez *piqûre* d'après le ſentiment de l'académie.

De la lettre R.

Cette lettre eſt ſonore dans *cuiller* & nulle dans la premiere ſyllabe du mot *mercredi.*

Lorſque cette conſonne termine l'infinitif d'un verbe, ne la faites pas ſentir à moins qu'elle ne ſoit ſuivie d'une voyelle ; ainſi, ſi vous écrivez : *aimer Dieu*, *aimer le prochain*, prononcez comme s'il y avoit *aimé Dieu*, *aimé le prochain.*

Le Gapençois & le Briançonnois tombent fréquemment dans cette erreur.

On double l'*r* dans *enclorre* & *clorre ;* on ne le fait pas dans *éclore :* la raiſon eſt que l'étymologie mérite d'être préférée, ſur-tout lorſqu'elle ne contredit point la prononciation : mais lorſque la prononciation même s'écarte de l'étymologie, elle ſollicite & exige la préférence, qui en effet eſt ſouvent accordée par l'académie.

De la lettre S.

Voici quelques regles qui indiqueront dans quels mots cette lettre doit être miſe à la place *C. S.*

1°. Dans les mots composés des particules *a*, *dé*, *pré*, *ré*, ou *re*, on double l'*s*, pour lui donner le son fort, quoiqu'on n'en prononce qu'une seule: ainsi on écrit, *asservir*, *associer*, *dessaisir*, *dessaler*, *dessécher*, *pressentir*, *ressentir*, *resserrer*, *ressouvenir*, *ressusciter*.

2°. On doit la conserver dans les mots *discipline*, *adolescence*, *descendre*, *condescendance*, *convalescence* & quelques autres.

3°. Cette lettre se met à la seconde personne des verbes au singulier, comme dans ceux-ci: *tu aimes*, *tu joues*, *tu promenes*.

4°. C'est une regle générale que l'*s* entre deux voyelles emprunte le son du *z*, comme dans les mots *phase*, *chaise*, *misere*, *analyse*, &c.

On excepte de cette regle les mots *préséance*, *présupposition*, *vraisemblance*, &c.

5°. La lettre *s* est ordinairement dans les noms, la caractéristique du pluriel; & l'on doit toujours la mettre quoiqu'elle ne s'y fasse pas entendre.

De la lettre T.

Le *t* au milieu des mots se confond souvent avec le *c*. On le mettra à la place de ce dernier, toutes les fois que le simple du mot composé que l'on veut écrire ne renfermera pas la lettre *c*. Ainsi écrivez *ambition*, *ambitieux*, *Dioclétien*, *Domitien*, avec *ti* à la place du *c*.

On écrit cependant avec *ti* les mots *essentiel*, *pénitentiaux*, quoique leurs simples soient *essence*, *pénitence*.

C'est une regle générale que cette consonne,

ainsi que toutes les autres, ne double jamais entre une voyelle & une consonne ; ainsi écrivez *persécution*, *persécuter*, *anse*, avec une seule *s*, comme vous écririez avec un seul *t* *rentrer*, *entrevoir*, *tentation*, &c.

C'est également une regle générale que les troisiemes personnes du pluriel des verbes se terminent par un *t* comme, ils *aiment*, ils *jouent*, ils *promenent*, &c.

De la lettre U.

Ecrivez avec *u* *quinze* & prononcez *kinze* ; prononcez avec un son mixte *Europe*, *Euridice*, *Eunuque*, *Euphrate*, *Eucharistie*.

De la lettre V.

Nous remarquerons que ce *v* se double quelquefois dans des noms Allemands, Flamands, Anglois ou autres pays du Nord ; & ce double *w* tient de l'*v* consonne & de la diphthongue *ou*, comme on le sent dans *Waast*, *Westminster*, *Westphalie*, *Wibourg*, *Worchester*, *Wurtzbourg* : mais au milieu des mots l'articulation le l'*v* prévaut comme dans *Barwik*, *Hedwige* ; au contraire, à la fin on préfere le son de l'*u* voyelle dans *Laudaw*, *Brisgaw*, *Czernikow*, &c.

De la lettre X.

Son articulation varie beaucoup, parce qu'elle tient du *c* & du *g*, de l'*s*, & du *z*.

Ainsi elle se prononce comme *cs* dans les

mots *Xantippe*, *Xercès*, *Alexandre*, *axe*, *ſexe*, *maxime*, *Styx*, *taxe*.

Dans les noms ſuivants, *Xavier*, *Ximenès*, elle prend l'articulation du *gz*. La même articulation a lieu dans les mots *examen*, *exil*, *exaucer*, *exhorter*, *exhumer*. On écrit *Aix*, & l'on prononce *Ais*. Ecrivez auſſi par *x* *Auxerre*, *Auxerrois*, *Auxone*, *Bruxelles*, *ſoixante*, & prononcez *Auſſerre*, *Auſſerrois*, *Auſſone*, *Bruſſeles*, *ſoiſſante*.

De la lettre Y.

Cette lettre doit ſe mettre à la place des deux *ii* voyelles dans les mots ſuivants : *payſan*, *moyen*, *payſanne*, *eſſayer*, *étayer* & autres ſemblables.

Cette lettre ſe met également à la place de l'*i* voyelle dans les mots *tympanon*, *dyſſenterie*, *acolyte*, *myrthe*, *hypocrite*, *hymne*, *ſymphonie*, *crypte*, *ſycomore*, *ſynagogue*.

De la lettre Z.

Le *z* ſe fait ſentir à la fin des noms propres de perſonnes ou de lieux, & alors il rend longue & ouverte la voyelle qui le précede : *Phaz*, *Eliphaz*, *Cenez*, *aſcenez*, *Booz*, *Ruz*. On le prononce dans *fez* où il rend l'*e* très-ouvert, ainſi que dans le mot *Milanez*.

Il rend l'*é* fermé dans *nez*, *chez*, *aſſez*. Le *z* ſe met également à la fin des ſecondes perſonnes des verbes du pluriel, comme, vous *liſez*, vous *chantez*, vous *promenez*, &c.

De la lettre Æ.

Cette diphthongue ne se met guere que dans ces mots: *æaque*, *ægilops*, *ægiptiac*. On n'écrit plus *æconomie*; mais *économie*.

De l'orthographe des noms.

Tous les noms qui feront *ne* au féminin, se termineront par *an* au masculin; tels sont les mots *paysan*, *courtisan*, qui font au féminin, *paysanne*, *courtisanne*, ainsi des autres.

Tous ceux qui finiront par *de* au féminin, se termineront au masculin par *and*; tels seront les mots *marchand*, *gourmand*, qui font au féminin *marchande gourmande*.

Tous ceux qui seront dérivés des verbes se termineront par *ent*; tels sont les mots *encouragement*, *engourdissement*, qui sont dérivés des verbes *encourager*, *engourdir*.

Regles pour les autres noms substantifs, & adjectifs.

Les mots terminés au masculin par un *c*, formeront leur féminin en ajoutant *he*; tels sont les mots *franc*, *blanc*, qui au féminin font *franche*, *blanche*.

Il faut excepter de cette regle les mots *public*, *Turc*, *Grec*, *caduc*, qui veulent au féminin, *publique*, *Turque*, *Grecque*, *caduque*.

Ceux qui sont terminés par un *d*, prennent un *e* après cette finale; tels sont les mots *froid*, *grand*, *laid*, *second*, qui font au féminin, *froide*, *grande*, *laide*, *seconde* & autres semblables.

On

On doit excepter de cette regle les mots *nud*, *crud*, qui font au féminin *nuë*, *cruë*.

Tous ceux qui font terminés en *é* aigu au masculin, prennent au féminin un *e* muet; tels sont les mots, *effacé*, *créé*, *changé*, qui font au féminin, *effacée*, *créée*, *changée*, & autres semblables.

Ceux qui sont terminés en *al*, ou en *il*, prennent seulement un *e* muet au féminin; tels sont les mots *égal*, *subtil*; qui font *égale*, *subtile*, & autres.

Mais ceux qui sont terminés en *el*, ou en *eil*, doublent la consonne au féminin; tels sont les mots *naturel*, *pareil*, qui feront au féminin, *naturelle*, *pareille*.

Ceux qui sont terminés en *ol* au masculin, au féminin doublent la consonne; tels sont les mots *fol*, *mol*, qui font *molle*, *folle*, & autres.

Ceux qui sont terminés en *ien* & en *on*, doublent la consonne finale pour en faire le féminin; tels sont les mots *ancien*, *mien*, *bon*, qui font au féminin, *ancienne*, *mienne*, *bonne*.

Ceux qui sont terminés en *et*, doublent la consonne finale pour en faire le féminin; tels sont les mots *sujet*, *discret*, qui font au féminin, *sujette*, *discrette* (1).

A l'égard des adverbes dérivés des mots en *ant* ou *ent*, ils se formeront en changeant les deux dernieres lettres du masculin en *m*, après la-

(1) L'académie, dans la plupart des mots de cette terminaison, au lieu de doubler le *t* au féminin, comme dans les mots *secret*, *discret*, écrit *discrete*, *secrete*, &c.

quelle on ajoute la syllabe *ment ;* ainsi *suffisant*, *arrogant*, *innocent*, feront à leur adverbe, *suffisamment*, *arrogamment*, *innocemment*.

Les noms d'artisans & de métier, qui auront à leur finale le son de l'*é* aigu, se termineront par *er ;* tels sont les mots *perruquier*, *boulanger*, *attelier*, & autres semblables.

Les noms d'arbres, tels que ceux-ci : *figuier*, *oranger*, *citronnier*, *poirier*, &c. se termineront aussi par *er*, ainsi que tous ceux qui auront à leur finale le son de l'*é* fermé.

Passons à l'orthographe des verbes.

Toutes les secondes personnes des verbes au singulier prennent une *s* à leur finale.

M. de Boufflers semble s'être proposé M. l'abbé de Chaulieu pour modele ; un ton naturel de gaieté & de badinage, cet air d'aisance qu'on ne puise qu'à la cour, caractérisent éminemment ses poésies. Ses chansons serviront toujours de modele à ceux qui voudront s'engager dans la même carriere. M. de Coulanges a été l'*Anacréon* du siecle de Louis XIV ; M. de Boufflers jouit de ce titre glorieux aujourd'hui. On ne sauroit trop répéter son joli couplet à Mlle. de***. sur l'air : *Que ne suis-je la fougere ?* chaque vers, pour ainsi-dire, confirme la regle dont nous parlons.

Tu *disois* que l'amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur :
Tu *trouvois* le bien suprême
A me prouver ton ardeur ;
Tu me *peignois* la tendresse :
Hélas ! c'est moi qui la sens :
Tu *jurois* d'aimer sans cesse....
Et je tiens tous tes sermens.

M. Simon, dans sa chanson charmante (*Le sacrifice*) nous fait voir également que toutes les secondes personnes des verbes au singulier doivent être terminées par une *S*.

Dis-moi donc quel charme suprême
M'entraîne toujours près de toi!
D'où vient, Glycere, que je t'aime
Cent fois, mille fois plus que moi!
Si-tôt que tu *parois*, mon ame
Vole, au doux regard de tes yeux;
Puiser cette divine flamme
Qui me transporte au rang des dieux.

Es-tu plus belle que Corinne,
Plus légere que Danaé!
As-tu plus d'éclat qu'Euphrosine;
Plus de graces que Pholoé!
Oui, car l'amour & la nature
Ont réuni sur tes appas,
Les attributs de leur figure
Aux agréments qu'elles n'ont pas.

Non, tu n'*es* point une mortelle;
Et l'Amour, fier de ta beauté,
T'a, d'une plume de son aîle,
Imprimé sa divinité.
Rejette la flamme vulgaire
D'une foule de vains amants;
Va, mon cœur est le sanctuaire
Où brûle le plus pur encens.

Ici tu *reçois* mon offrande
De la main même du desir;
L'Amour y tresse la guirlande
Dont nous enlace le plaisir.

Bientôt par le dieu de Cythere
Le feu céleste est allumé ;
Et, sous les rideaux du mystere,
Le sacrifice est consommé.

Cette chanson est sur l'air : *Avec les jeux dans le village*; elle est pleine de sentiment, de graces & de finesse. Celles que M. Simon a faites sont parées du même coloris, toutes les fois qu'elles roulent sur des sujets d'amour : celles qui respirent un autre caractere, sont, comme nous l'avons déjà dit, pleines de sel & d'agrément.

La chanson érotique suivante que tout le monde connoît (*L'asyle donné à l'Amour*), nous fera voir qu'il faut excepter de la regle dont nous venons de parler, la seconde personne de l'impératif du verbe *aimer* au singulier, & la même personne de tous les verbes qui suivent sa conjugaison.

Un enfant plein de charmes,
Hier vint m'embrasser,
Et me dit tout en larmes :
On vient de me chasser.
L'inconstante Lucile
M'accable de froideur :
Ah ! je n'ai plus d'asyle,
Berger, que dans ton cœur!

Viens, *donne* un nouvel être
Au plus fidele amant.
A ces mots, de mon ame
Il s'empare en vainqueur,
Et j'ai senti sa flamme
Redoubler mon ardeur. . . . . .
. . . .
. . . .

Amour, *reste* sans cesse
En dépôt dans mon cœur;
Flatte encor ma tendresse
Par l'espoir du bonheur.
Un jour si l'infidele
Retournoit à ta loi,
Pour moi fais auprès d'elle
Ce que j'ai fait pour toi.

La seconde personne de l'impératif du verbe *aller* au singulier, ne prend également point d'*s*. M. Dorat confirme cette regle dans sa chanson à Eglé.

Tes yeux promettent le bonheur;
Confirme leur langage:
Va, le plaisir vaut bien l'honneur
D'être fiere & sauvage:
Quand l'amant n'est point trompeur,
Son triomphe est un hommage.

Sous l'aîle du tendre zéphir
Vois cette rose éclorre:
Vois son incarnat s'embellir
Des baisers de l'aurore.
Jeune Eglé, c'est le plaisir
Qui l'anime & la colore.

Combien de fois ai-je chanté
L'objet de mes alarmes!
Mais célebre-t-on la beauté
En répandant des larmes?
Ce n'est que la volupté
Qui pourroit peindre tes charmes.

Le portrait de M. Dorat, fait par un des critiques le plus ingénieux à qui la France ait donné le jour, a trop de rapport avec les traits de quelques unes de nos dames pour ne pas le leur présenter ici. « M. Dorat, nous dit ce critique,

n'exprime que ce qu'il voit & ce qu'il voit ne paroît pas affecter son cœur; les objets ne font tout au plus que l'effleurer. Sa muse, à qui voudroit s'en former une idée, offriroit assez l'image d'une femme plus jolie qu'intéressante, sans cesse occupée à plaire, & plaisant en effet à ceux qui préferent l'art à la nature, l'esprit à la sensibilité, le ton pétillant & cavalier à la modestie & à la pudeur; ou pour se la peindre plus exactement, elle annonce le caractere & les maneges d'une coquette, qui, au milieu de son changement perpétuel d'ajustements, de fantaisies, de conversation & de cercle, a toujours la même façon de s'habiller, la même démarche, les mêmes manieres, le même jargon. Entraînée par son naturel, elle ne se porte que vers les plaisirs faciles, & les goûte sans que le cœur soit de la partie. Elle est toujours spirituelle, souvent gaie, quelquefois raisonnable, mais par caprice. »

Les pronostics de M. de Moncrif à Mlle. de Saint-Fl**. feront voir que toutes les secondes personnes des verbes qui ont à leur finale le son de l'*é* fermé, prennent un *z*.

Ecoutez, jeune fillette,
Et *donnez*-moi votre main;
De ma science secrette,
Vous *verrez* l'effet soudain.

Une humeur gaie & bouffonne,
Jusqu'à l'âge de six ans,
De votre maman, mignone,
Fera les amusements.

Des maîtres de toute espece
Vous entoureront alors;

Et l'on vous dira ſans ceſſe :
Droite, & les pieds en dehors.

Après la dixieme année
Viendra le ton ſérieux ;
Et d'une fille bien née
Vous *prendrez* l'air tout au mieux.

Une vanité ſecrette
Vous cauſera des remords,
En parcourant en cachette
Votre joli petit corps.

De votre ignorance extrême
Vous *troublerez* le repos,
Vous demandant à vous-même,
Que font donc là ces moineaux

Vous *ferez* à l'aventure
Mille ſyſtêmes tout neufs,
En vous donnant la torture
Sur l'origine des œufs.

Bientôt, à la chere mie,
Vous *irez* dire en ſecret :
Bonne : « ma ſœur Emilie
Careſſe bien ſon barbet. »

Une plus grande nouvelle,
Plus bas ſe diſtribuera,
Que la jeune demoiſelle
A quelque choſe déjà.

Deux jolis boutons de roſe,
Que couvre mal un fichu,
Invitent l'amant ; il oſe
Toucher ce que l'œil a vu.

De votre main avec force
Vous lui *donnerez* un coup ;
Mais ce coup eſt une amorce
Pour en attirer beaucoup.

Ah ! je vois le téméraire
Tenter un autre larcin,
Et dans l'isle de Cythere
Il voudroit glisser la main.

Menaces, châtiments, larmes,
Ne vous serviront de rien ;
Malgré toutes vos alarmes,
Ce qu'il tient, il le tient bien.

Vous voilà brouillés ensemble,
Pour le moins, un jour ou deux ;
Mais un hasard vous rassemble ;
Il aura l'air tout honteux.

Tout doucement il s'approche,
Cherchant la main qui le fuit ;
Il ne craint point le reproche,
Car toujours le pardon suit.

Trottez de belle maniere,
Beaux sentiments, billets doux ;
Un jour ne passera guere,
Sans de petits rendez-vous.

Heureuse s'il vous ménage
Quand vous *serez* sans témoin ;
Mais je vois votre amant sage
Lors même qu'il l'est le moins.

Qu'en dira le pere Jacques,
Ce directeur si dévot ?
Comment *ferez*-vous à Pâques
Pour tourner autour du pot ?

Une ruse sans pareille
Otera ce poids si lourd ;
Vous *irez* chercher l'oreille
D'un vieux carme aveugle & sourd.

Dans la maiſon, cette intrigue
Fera du charivari,
Et la parenté ſe ligue
Pour vous chercher un mari.

On vous prône, on vous affiche :
D'épouſeurs la troupe vient ;
On choiſira le plus riche,
Sans ſavoir s'il vous convient.

Perrette, dit votre pere,
Monſieur vous offre ſa main ;
Nous avons bruſqué l'affaire,
Vous l'*épouſerez* demain.

Alors, vers la jeune vierge,
Le galant doit s'avancer ;
Et vous, droite comme un cierge,
Serez d'un froid à glacer.

Vous *recevrez* tout de ſuite
Deux baiſers à fleur de peau ;
Et de votre aveu tacite,
Cette embraſſade eſt le ſceau.

Paroiſſez, boucles d'oreille,
Bijoux charmants, montre d'or ;
Voici le jour des merveilles,
Et demain peut-être encor.

Vous *ſortirez* de l'égliſe
Vers une heure après minuit :
Voici le temps de la criſe ;
Enfin l'on vous met au lit.

Une main extravaguée
Galopera vos appas ;
Vous *direz*, toute intriguée,
Monſieur, vous n'y *penſez* pas !

Enfin, s'il veut vous contraindre
A ſubir ſes tendres loix,
Avec art, il faut vous plaindre,
Et crier à baſſe voix.

Le lendemain, ſur le compte
Il fera le fanfaron;
Et ſur tout ce qu'il raconte
Vous ne *direz* oui, ni non.

Sa tendreſſe tiendra ferme,
Et durera près d'un an;
Vous la *verrez* à ſon terme,
Dès-que vous *ſerez* maman.

Pour rappeller l'infidelle,
Vous *feindrez* d'aimer auſſi:
La ruſe n'eſt pas nouvelle
Et n'a jamais réuſſi.

Il gardera ſa maîtreſſe;
Et l'amant, de ſon côté,
De votre feinte tendreſſe,
Aura la réalité.

Malgré la galanterie,
Vous *garderez* les dehors;
Et votre coquetterie
Aura les plus fins reſſorts.

Mais la jeuneſſe vous quitte,
Et la tendreſſe eſt à bout;
Alors vous en *ſerez* quitte
Pour nier hardiment tout.

C'eſt le jeu qui vous occupe,
Il faut bien vous diſſiper:
A force d'être un peu dupe,
Vous *apprendrez* à duper.

Bref, vous *deviendrez* dévote,
C'est votre dernier écueil :
Ah ! sous votre humble capote,
Que vous *cacherez* d'orgueil !

A ma science étalée,
La fillette n'entend rien ;
Mais dans plus d'une assemblée,
La grande le comprend bien.

Nous chanterons le couplet suivant fait à mademoiselle de Bri** à qui M. B** envoyoit un miroir. La regle dont nous venons de parler se trouve dans le premier & troisieme vers.

Prenez, Agathe, ce miroir,
Dont la glace est fidele ;
Sans cesse vous y *pourrez* voir
Des graces le modele.
Hier, pour calmer mes douleurs,
J'y cherchois votre image ;
Mais je n'y vis que vos rigueurs
Peintes sur mon visage.

Ce couplet est sur l'air : *Philis demande son portrait*. La muse de M. l'abbé de Lattaignant a su se plier à tous les goûts. Tantôt gaie, tantôt sensible, elle a célébré successivement la joie & les langueurs. Ce poete agréable confirme la même regle dans son joli couplet à Mad. de Mer *** enceinte ; il est sur l'air : *Du haut en bas*.

C'est un Amour,
Dont vous *embellirez* la terre ;
C'est un Amour,
A qui vous *donnerez* le jour :
En *voulez*-vous la preuve claire ?
L'enfant dont Vénus est la mere,
C'est un Amour.

Les maximes de coquetterie du même auteur, feront connoître que toutes les troisiemes personnes des verbes au pluriel se terminent par *nt*. Les couplets qui les renferment sont sur l'air: *Vous voulez me faire chanter*.

Jeune Iris, souffrez, sans courroux,
De passer pour coquette.
Pourquoi vous offenseriez-vous
D'une telle épithete !
Quelque grain de légéreté
Et de coquetterie,
Ajoute encore à la beauté
Le titre de jolie.

Pourquoi vouloir mal-à-propos
Vous piquer de constance ?
Cette triste vertu des sots
N'est plus de mode en France.
Laissez aux belles du commun
L'honneur d'être constante.
Vaut-il mieux n'en rendre heureux qu'un
Que d'en amuser trente ?

Les belles, dont l'antiquité
Consacre la mémoire
Avec plus de fidélité,
Auroient eu moins de gloire ;
Et sans le nombre des amants
Qui les *ont* adorées,
Que de déesses de ce temps
Qui *seroient* ignorées !

Imitez toujours nos guerriers,
Si jaloux de la gloire ;
Ils ne *veulent* que des lauriers
Pour prix de leur victoire.

A peine un cœur eſt-il dompté,
Attaquez-en un autre.
Triomphez de leur liberté ;
Jouiſſez de la vôtre.

Les petits trous, chanſon faite à Mad. de Gal**, feront également connoître que les troiſiemes perſonnes du pluriel ſe terminent par *nt* ; elle eſt ſur l'air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Salut aux jolis petits trous
De votre corps d'albâtre,
Tous les Amours en *ſont* jaloux,
Et j'en ſuis idolâtre.

Votre bouche ouvre, avec les ris,
Le trou le plus aimable ;
Flore à ſon brillant coloris
N'a rien de comparable.

Vos deux narines *ſont* deux trous
Où ſe loge Zéphyre :
Petit Dieu, ſi ton ſouffle eſt doux,
C'eſt qu'Aminthe reſpire.

L'Amour s'écria : les beaux yeux !
Quelle flamme ſuprême !
Ces trous *ſont* troués par les Dieux ;
Je m'y loge moi-même.

Avec grace, dans leur contour,
Vos mignones oreilles
Offrent, pour aſyle à l'Amour,
Deux coquilles vermeilles.

L'Amour, épris de vos beautés,
Vous baiſant en pincettes,
Troua lui-même, aux deux côtés,
Vos mignones foſſettes.

Les dix petits trous de vos doigts
Sont dix baiſers, Aminthe,
Dont l'Amour a laiſſé dix fois,
Sur vos deux mains, l'empreinte.

Je n'oſerois, d'autres appas,
Dévoiler le myſtere.
L'Amour adore & ne voit pas
Les charmes de ſa mere.

Le couplet qui ſuit, fait ſur les dents d'une jolie femme, eſt ſur le même air, & vient à l'appui de la même regle.

À des gencives de corail,
Trente-deux ſœurs d'albâtre
Ajoutent leur brillant émail,
Que montre un ris folâtre.

Les petits pieds, chanſon ſur le même air, confirmeront de nouveau la même regle.

Qu'ils *ſont* jolis, qu'ils *ſont* mignons;
Qu'ils *ſont* leſtes, Glycere;
Les deux brillants petits patons
De ta jambe légere!

Tes patons, ſaillants tour-à-tour,
Sont deux aîles, bergere,
Qu'à ta jambe attacha l'Amour
Pour voltiger & plaire.

De tes patons, à chaque pas,
L'élégante ſoupleſſe,
Des graces que l'on ne voit pas,
Exprime la fineſſe.

Tes patons, dans leurs mouvements,
Plus légers que Zéphyre,
Foulent les cœurs de mille amants,
Soumis à ton empire.

M. Maréchal, dans sa chanson (*Il faut changer quand on change*), sur l'air : *Dans un bois solitaire & sombre*, nous fait voir que les avant-dernieres syllabes des parfaits à la premiere & seconde personne du pluriel, prennent toujours l'accent circonflexe. Le premier vers du dernier couplet indique le précepte.

N'aimez jamais qu'on ne vous aime ;
L'Amour n'est rien si l'on n'est deux.
Veut-on changer ? changez de même ;
C'est le vrai moyen d'être heureux.

Quand un cœur à nous s'abandonne,
Recevons-le pour ce qu'il vaut :
Souvent l'inconstance le donne,
Et le reprend presqu'aussi-tôt.

Est-il étrange qu'une belle
Après vous fasse un autre choix?
Souvenez-vous qu'une infidelle
Ne l'est jamais pour une fois.

Vous *prîtes* la place d'un autre ;
Il faut que chacun ait son tour ;
Un rival succede à la vôtre :
Tel est le destin de l'Amour.

M. le marquis de Wid, par un de ses rêves qui est sur l'air : *Avec les jeux dans le village*, confirme la même regle

Dans la retraite la plus belle,
Morphée en songe me portant,
Vous me *parûtes* fleur nouvelle ;
J'étois le Zéphyr caressant.
Mais par une métamorphose,
Je changeai bientôt de destin ;
Je devins un bouton de rose,
Et fus placé sur votre sein. *bis.*

Dans un état auſſi tranquille,
J'étois au comble de mes vœux ;
Mais le Dieu vous rendit aiguille,
Je m'en trouvai le fil heureux.
L'inſtant d'après vous *fûtes* cage,
J'en étois l'oiſeau fortuné ;
Je chériſſois mon eſclavage ;
Le plaiſir m'avoit enchaîné. *bis.*

M. le Mancel, dans ſa chanſon, *Le monde mieux arrangé*, nous apprend que la troiſieme perſonne de l'imparfait du ſubjonctif de tous les verbes au ſingulier, prend auſſi l'accent circonflexe.

Si j'euſſe été maître du monde,
Tout en ſeroit mieux ici-bas :
En vin j'aurois converti l'onde ;
La terre ne tourneroit pas.

Sous le ſoleil toujours fixée,
Elle *eût* offert dans tous les temps,
Les fruits dont Pomone eſt chargée,
Les fleurs qui parent le printemps.

La nuit, qu'à tort on déifie,
N'auroit jamais caché les cieux ;
Ainſi j'aurois doublé la vie,
Pour donner le temps d'être heureux.

Ce piquant & trop rare obſtacle,
Qu'un tranſport franchit ſans retour,
Par un continuel miracle
Renaîtroit au gré de l'Amour.

D'une importune tempérance,
Loin d'exiger qu'on *fût* martyr,
J'aurois donné la jouiſſance,
Ou j'aurois ôté le deſir.

La

La froide & débile vieilleſſe
N'auroit jamais glacé les ſens,
Et l'homme *eût* conſervé ſans ceſſe
La force & les goûts de trente ans.

Entre le vin & la tendreſſe
J'aurois partagé ſes plaiſirs :
L'un n'*eût* jamais cauſé d'ivreſſe ;
L'autre jamais de repentir.

La chanſon de M. de ** à Roſine, confirme la même regle. Dans le ſecond vers du troiſieme couplet, on verra que l'imparfait du ſubjonctif du verbe *avoir* prend l'accent circonflexe à la troiſieme perſonne du ſingulier.

Que Roſine eſt touchante & belle !
Elle plaît ſans le rechercher ;
La nature y ſonge pour elle,
Et défend à l'art d'y toucher.

Sa figure douce & naïve
Eſt ſemblable à la fleur des champs,
Qui ſans ſoins, ſans qu'on la cultive,
Naît de l'haleine du printemps.

Mais pour plaire encor davantage,
Il faudroit qu'elle *eût* un amant ;
L'Amour eſt le fard de ſon âge,
Et l'on s'embellit en aimant.

L'Amour eſt le zéphir des belles,
Les belles ſont autant de fleurs ;
Il les careſſe avec ſes aîles,
Pour faire naître leurs couleurs.

Le ſecond vers de la chanſon ſuivante faite à Mlle. Sophie de Bon **, pour le jour des étren-

nes, fera connoître que les participes des verbes qui ne doivent s'accorder avec aucun nom, & ceux qui ont à leur finale le son de l'*é* fermé, ne prennent point d'*s* quoique mis au pluriel.

Cette chanson est sur l'air : *Si j'en juge d'après mon cœur.* L'almanach des Graces la doit à monsieur Regnault de Chaource, avocat.

La prude Iris, la fiere Hortense,
Tour-à-tour *ont brigué* mon cœur :
J'ai dédaigné leur vaine avance,
Et j'ai préféré ta rigueur.
Enfin plus sensible à ma flamme ;
Tu m'as regardé tendrement ;
Ce coup-d'œil pénétrant mon ame,
Fait le bonheur de ton amant. *bis.*

Quand je te vois, ô ma Sophie!
Je lis mon arrêt dans tes yeux ;
Si je t'embrasse, ô tendre amie,
Cet instant est délicieux.
Quand dans mes bras je te balance,
Je suis au comble du transport ;
Près de toi, je brave en silence
Les dieux, les mortels & le sort. *bis.*

Il est une coutume ancienne
Que vénéroient nos bons aïeux ;
Elle veut que chacun étrenne
Aujourd'hui l'objet de ses vœux.
Que te donnerai-je, ô ma chere!
Mon cœur? Mais .... il n'est plus à moi.
Tu possedes mon ame entiere :
Je n'ai plus rien digne de toi. *bis.*

L'ode anacréontique suivante, sur l'air : *Dans un bois solitaire & sombre*, fera voir que si ces par-

ticipes étoient précédés de quelques temps du verbe *être*, ils prendroient alors l'*s* finale.

La nature tendre & cruelle,
Auprès des fleurs met des chardons:
L'Amour, aussi bizarre qu'elle,
A toujours mélangé ses dons.

Plus beau que les roses timides,
Plus doux que le miel printanier,
Ce dieu porte des traits perfides,
Comme l'abeille & le rosier.

Ses larmes *sont empoisonnées*,
Son haleine est un parfum pur:
C'est l'ouragan des Pyrénées,
Et le zéphyr d'un bois obscur.

Il a la figure ingénue,
Avec le sourire moqueur;
Il ne séduit si bien la vue,
Que pour mieux déchirer le cœur.

Ainsi rien n'annonce l'orage,
Le ciel est clair, on est au port;
Tout-à-coup vole le nuage
Il en pleut la flamme & la mort.

O vous! dont les fleurs sont les sieges,
Et le toit, les bois d'alentour;
Bergeres, redoutez les pieges
De la Nature & de l'Amour.

M. Bulidon est l'auteur de cette ode anacréontique bien digne de figurer dans l'almanach des Graces.

Passons à l'accord du verbe avec son correspondant. (On entend par *correspondant* un nom ou un

pronom avec lequel le verbe s'accorde.) *La dormeuse*, chanson de Dufresny, faite sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie*, nous fera voir que le verbe s'accorde avec son correspondant en nombre & en personne ; 1°. en nombre : si le nom ou le pronom qui précede, est au singulier ou au pluriel, il faut mettre le verbe au singulier ou au pluriel ; 2°. en personne : si le nom ou le pronom auquel le verbe se rapporte, marque la premiere, la seconde ou la troisieme personne, alors il faut mettre le verbe à la même personne.

Réveillez-vous, belle *dormeuse*,
Si ce *baiser* vous *fait plaisir* ;
Mais si *vous êtes* scrupuleuse,
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que *je* ne vous *éveille* ;
Favorisez ma trahison.
Vous soupirez ! ... votre *cœur veille* ;
Laissez dormir votre raison.

Souvent quand la *raison sommeille*,
On aime sans y consentir ;
Pourvu qu'*Amour* ne nous *réveille*
Qu'autant qu'*il faut* pour le sentir.

Si *je* vous *apparois* en songe,
Jouissez d'une douce erreur ;
Goûtez les plaisirs du mensonge,
Si la *vérité* vous *fait peur*.

Les dames verront aisément que les verbes *réveillez*, *fait plaisir*, *êtes*, *veille*, *aime*, &c. s'accordent en nombre & en personne avec les mots *dormeuse*, *vous*, *cœur*, &c. qui leur servent de correspondants.

Qu'on nous permette la digreſſion ſuivante. Louis XIV fut un monarque qui réunit dans ſa perſonne les dons heureux qui font les héros, & qui forment les génies aimables. Ce grand prince procura aux lettres, par ſes bienfaits, ce qu'il auroit voulu leur procurer par ſes travaux. Les ſavants de toutes les nations, excepté Moliere, (Ce qui eſt étonnant) éprouverent ſa libéralité, & la plupart furent appellés à ſa cour. Il honora toute ſa vie *Dufreſny* d'une bienveillance particuliere, & le combla de bienfaits, ſans jamais pouvoir l'enrichir. Ce génie heureux eut un goût univerſel pour les beaux arts, & tous les talents pour les cultiver avec ſuccès. Mais il avoit deux paſſions qui dévoroient tout, l'amour de la table & celui des femmes; ajoutons que ce muſicien, ce peintre, cet architecte, ce poëte comique avoit encor dans l'eſprit plus d'indépendance que les Chaulieu, les la Chapelle, &c. Un homme de ce caractere sembloit ne devoir jamais ſe fixer; cependant il ſe maria deux fois. En ſecondes noces, il épouſa ſa blanchiſſeuſe, pour s'acquitter de ce qu'il lui devoit. M. *le Sage* raconte ainſi ce trait dans ſon *Diable boiteux*. « Je veux envoyer aux petites-maiſons un vieux garçon de bonne famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépenſe, & qui, ne pouvant ſe paſſer d'eſpeces, eſt capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que ſa blanchiſſeuſe, à qui il devoit trente piſtoles, vint les lui demander, en lui diſant qu'elle en avoit beſoin pour ſe marier à un valet de chambre qui la recherchoit. Tu as donc d'autre argent, lui dit-il? car où

diable est le valet de chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? Hé! mais, répondit-elle, j'ai encore, outre cela, deux cents ducats. Deux cent ducats? répliqua-t-il avec émotion, male peste! tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, & nous voilà quitte-à-quitte; & la blanchisseuse est devenue sa femme. »

Le couplet qui suit est de M. le cardinal de Bernis. On y connoîtra facilement l'accord du verbe avec son correspondant.

La *maîtresse* du cabaret
Se devine, sans qu'*on* la *peigne*,
Le dieu d'amour *est* son portrait;
La jeune *Hebé* lui *sert* d'enseigne.
Bacchus, assis sur son tonneau,
La *prend* pour la fille de l'Onde;
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

Où l'on voit également que les verbes *devine*, *peigne*, &c. s'accordent en nombre & en personne avec *maitresse*, *on*, &c. qui leur servent de correspondants.

M. Damas nous assure que le mariage est une loterie. Chantons avec ce chansonnier agréable ses couplets sur cette vérité dont sont convaincus tant de maris. Ils sont sur l'air: *Je suis Lindor*. On connoîtra encore plus aisément, dans cette chanson, l'accord du verbe avec son correspondant.

Tout ici-bas *s'éteint*, *s'use*, & *se passe*;
Depuis quinze ans *l'amour a* mes desirs:
Mais *les abus sont* si près des plaisirs,
Que de l'amour à la fin l'*on se lasse*.

Tout, *il est* vrai, *n'est* qu'erreur dans la vie,
Et la fortune, & la gloire, & l'amour :
Achevons donc, & qu'*hymen ait* son tour,
Puisque chaque *âge amene* sa folie.

En vain, *dit-on*, *le bonheur* de la vie
Dépend du choix, *amis*, n'en *croyez* mot,
C'est au hasard que l'*on doit* un bon lot
En mariage, ainsi qu'en loterie.

Joli minois où *la gaîté respire*,
Voilà l'objet dont mon *cœur est tenté ;*
Je ne veux point pour femme une beauté;
On aime peu ce qu'*il faut* qu'*on admire.*

Et puis, voyez quels destins sont les nôtres !
Du bel esprit que vous avez choisi,
Plus *d'un voisin voudra* tâter aussi ;
Et vous voilà comme j'en vois tant d'autres,

Je la *voudrois* plus aimable que belle,
N'affectant point un jargon d'érudit :
C'est un tourment que femme bel esprit :
Mais, *s'il se peut*, *je* la *voudrois* fidelle.

Viens, tendre *amour*, à qui *tout est* possible,
Combler les vœux qu'ici *forme* mon *cœur ;*
C'en est assez, *je touche* au vrai bonheur ;
Elle aura tout, si son *cœur est* sensible.

Je prie les dames d'observer que les pronoms *tu*, *vous*, qui désignent ordinairement la seconde personne du singulier (1), indiqueront la troisieme dans la chanson suivante, parce qu'ils sont pris substantivement. (On sait qu'un nom

(1) Le second de ces pronoms peut aussi désigner la seconde personne du pluriel (lorsqu'on parle à plusieurs.)

quelconque régit toujours une troisieme personne.)

De Jean-Jacques prenons le ton,
Et ne parlons que son langage:
Que *vous* ne *soit* plus de saison;
D'un couple heureux soyons l'image.
Vous effarouche les amours,
Et *toi* les *ramene* toujours.

Tu tiens à *vous*, je tiens à *toi*,
J'aime ce mot à la folie:
Et tel est mon amour pour *toi*;
Que pour *toi* seul j'aime la vie.
Vous effarouche les amours,
Et *toi* les *ramene* toujours.

Ce vilain *vous peint* la froideur;
Ce joli *toi peint* la tendresse;
Vous souvent *afflige* le cœur:
Toi bien placé *comble* d'ivresse.
Vous effarouche les amours,
Et *toi* les *ramene* toujours.

Plus donc de *vous*, mais fêtons *toi*;
Pour moi c'est le plus doux langage;
Quand je devrois franchir la loi,
Je suis mon cœur & non l'usage.
Vous effarouche les amours,
Et *toi* les *ramene* toujours.

Cette chanson charmante a été faite à Ermenonville, par Mad. de Carl**, qui, ayant appris que J. J. Rousseau tutoyoit sa femme, exigea que son mari en usât de même à son égard. C'est dans la société de cette femme aimable qu'on apprenoit à développer le caractere le plus honnête, la délicatesse de l'expression, &

l'energie du ſentiment. Nouvelle Bregy, il ne falloit ni la voir, ni l'entendre pour ſe garantir de ſes charmes; je n'ai pas été le ſeul admirateur de ſa beauté & de ſon eſprit. ... Auſſi ſage que ſpirituelle, Mad. de Carl**. ſavoit encor ſe choiſir des amuſements, où ſon eſprit profitoit ſans que ſon cœur eût rien à perdre...... De mépriſables Romans dont tout le mérite eſt de flatter la dépravation des mœurs, ne furent jamais ſes livres favoris. Elle méditoit ſouvent les Villedieu, les Deshoulieres, les Sévigné, les la Suze, qui diſputent de génie avec nos plus grands hommes. Avec de tels modeles, une femme ſpirituelle ne peut ſe délaſſer que très-utilement, & perfectionner en elle l'heureux don de s'exprimer avec nobleſſe & avec facilité.

Nous venons de dire que le verbe s'accordoit avec ſon correſpondant en nombre & en perſonne. Les chanſons ſuivantes feront voir que l'adjectif doit s'accorder avec ſon ſubſtantif en genre & en nombre.

Vous, en qui mon œil prévenu
  Vit une cuiſiniere,
Paſſez-moi d'avoir méconnu
  La plus *digne touriere.*
Pieux coſtume, doux maintien,
  Prévenance diſcrette :
O ma Touriere ! on le voit bien,
  Au tour vous êtes faite.

Entre la grille & les mondains,
  Ma *divine touriere*
Semble habiter ſur les confins
  Du ciel & de la terre,

Tous deux, à son aspect émus,
Semblent rendre les armes;
Les immortels à ses vertus,
Les mortels à ses charmes.

Cette chanson est sur l'air : *Philis demande son portrait.* Nous la devons à M. le chevalier de Boufflers. Ce chansonnier harmonieux l'adresse à Mad. de L**, religieuse, qui prétendoit être vêtue en *touriere*, & non pas en *cuisiniere*. Les dames verront aisément que les adjectifs *digne*, *pieux*, *doux*, *discrette*, *divine*, s'accordent en genre & en nombre avec les substantifs auxquels ils se rapportent.

M. ** adresse les couplets suivants à une jeune dame le jour de son mariage; ils sont sur l'air : *Tandis que tout sommeille.*

Abandonnez Cythere
Et ses *bosquets chéris*,
Des enfants de Cypris,
Troupe aimable & légere,
Accourez tous, & parez-vous
De *guirlandes nouvelles*,
Venez des *plaisirs* les plus *doux*,
Enivrer ces *jeunes époux*;
Et pour les cacher aux jaloux,
Couvrez-les de vos aîles.

La pudeur, qui s'alarme,
Retarde leur bonheur;
Que l'amour soit vainqueur,
Que l'amour la désarme.
Jeune beauté, tant de fierté
N'est plus guere d'usage;
Cédez, cédez, & sans rougir,
Livrez-vous aux *tendres desirs*:
On peut connoître les plaisirs,
Sans cesser d'être sage.

Célébrons tous la gloire
D'un *époux triomphant ;*
La pudeur, en pleurant,
Lui cede la victoire.
Heureux époux, tendres amants,
Quand la *brillante aurore*,
De Titon quittant le sejour,
Ouvrira les portes du jour,
Tous deux dans les bras de l'amour,
Qu'elle vous trouve encore !

On voit encor très-facilement dans ces couplets l'accord de l'adjectif avec le substantif.

L'éloge du Regard, chanson de M. de Beaumarchais, confirme le même précepte.

Les femmes vantent ma figure,
On dit mes *traits intéressants ;*
Mon air, ma taille, ma stature,
Ont aussi mille partisans ;
Mon esprit, ma voix, mon sourire,
Obtiennent leur éloge à part :
Mais ce que sur-tout on admire,
C'est la beauté de mon regard. *bis.*

Vous, *philosophe atrabilaire*,
Pour qui rien ne se peint en beau,
Vous à qui la *nature entiere*,
Ne semble qu'un *vaste tombeau ;*
Je vous plains de ne voir en elle
Que les jeux d'un *triste hasard ;*
Qu'elle est pour moi touchante & belle !
Mais vous n'avez pas mon regard. *bis.*

Nos champs reprennent leur parure :
Quel *spectacle délicieux !*
Quand je regarde la nature,
Mon ame est toute dans mes yeux ;

A ce bien, dont elle eſt ravie,
Mes autres ſens ont peu de part.
Les plus *doux plaiſirs* de ma vie,
Ah! je les dois à mon regard. *bis.*

Du goût, du toucher, le preſtige
S'annonce, en me faiſant la loi :
Une odeur m'atteint & m'afflige,
Le bruit me frappe malgré moi.
Sur mes ſens chaque objet, chaque être
Commande, agit, ſans nul égard;
Mais du *monde entier* je ſuis maître,
Quand je jouis de mon regard. *bis.*

Je pourrois braver l'infortune,
L'envie & ſes *efforts puiſſants ;*
Je me verrois ſans plainte aucune,
Privé de quatre de mes ſens:
Tous les maux de cet hémiſphere
Ne hâteroient point mon départ;
Mais que faire, hélas! ſur la terre,
Si j'avois perdu mon regard! *bis.*

Ecoutons encor *M. Pain de la Lories*, qui étaie la même regle par un vaudeville qu'il vient de mettre dans les *Etrennes lyriques*, ſur l'air : *Que le ſultan Saladin.* Ce jeune verſificateur ſemble être né pour ce genre de poéſie.

Qu'un *langoureux Céladon*,
Pour la cruelle *Aliſon*,
Pleure, deſſeche, & ſoupire,
Et que *l'amoureux martyre*
Le conſume de chagrin ;
C'eſt bien, fort bien ;
Cela ne me bleſſe en rien :
Moi, je penſe comme Grégoire,
J'aime mieux boire. *bis.*

Pour se donner des attraits,
Que Célimene, à *grands frais*,
Cherche le rouge & le plâtre,
Et veuille qu'on idolâtre
Sa mine de parchemin;
C'est bien, &c.

Qu'un *galant abbé poupon*
Fasse sa cour à Suzon,
Pour avoir un bénéfice;
Qu'à sa toilette il glapisse
Un *voluptueux refrain;*
C'est bien, &c.

Que, pour un *brillant métal*,
Laïs, *au Palais-Royal*,
Mette, *beauté mercenaire*,
Ses *lys fanés* à l'enchere,
Et dupe *maint libertin;*
C'est bien, &c.

Que Cloris, dont les *doux yeux*
Regardent toujours les cieux,
Pieusement me déchire,
Et de l'*amere satire*
Distille le *noir venin;*
C'est bien, &c.

Qu'Orphise en *pleine santé*,
Dans un fauteuil apprêté,
Par *bon ton* s'évanouisse;
Soudain pour qu'il la guérisse
Qu'on mande son médecin;
C'est bien, &c.

Qu'Alix, de *simple commis*,
Devenu comte & marquis,
Au pauvre éleve un hospice,
Où sa piété nourrisse
Les gens qu'il priva de pain;
C'est bien, &c.

Qu'un *rimeur*, *noble* de nom;
Mais inconnu d'Apollon,
Dans un *recueil mortuaire*;
De sa *muse roturiere*
Fasse l'inhumation;
C'est bon, fort bon,
Pour Messer Aliboron:
Mais le lecteur, comme Grégoire,
Aime mieux boire. *bis.*

Passons aux regles des *participes passifs*. Aucun grammairien ne les a mieux développées que *M. Domergue*. Les dames admireront l'ordre & la clarté que ce journaliste a su y répandre. Nous avons étayé ses préceptes par les chansons les plus agréables.

En général, tous les participes passifs sont terminés ou en *é*, ou en *i*, ou en *u*, ou en *ert*. Pour connoître l'accord du participe avec le nom, il faut savoir ce qu'on entend par *correspondant*; nous l'avons déjà dit, page 195: (un correspondant est un mot avec lequel le verbe s'accorde.)

Pour découvrir cet accord, nommez le participe au masculin, en ajoutant *quoi* ou *qui* interrogatif.

Le premier mot que la réponse amene, est, à coup sûr, le *correspondant*.

Ou le participe est construit avec le verbe *avoir*, ou avec le verbe *être*, ou avec le verbe *pronominal*.

Lorsqu'il est construit avec le verbe *avoir*, & que le *correspondant* est avant lui, il faut les faire accorder.

Si le *correspondant* est après le participe, il

n'y a point d'accord. Les deux chanſons qui ſuivent donneront un exemple des deux cas.

Exemple du premier cas.

De nos jours rempliſſons l'eſpace
Au gré de nos plus chers deſirs :
La vie eſt un inſtant qui paſſe,
Il faut le donner au plaiſir.

Au ſoir ténébreux de la vie,
Si le cœur doit ſe repoſer,
Puiſſé-je encor chanter Sylvie,
Le trait dont tu ſus me bleſſer !

Que ton ſouvenir me conſole
Des beaux jours que j'aurai perdus !
Quand l'âge du bonheur s'envole,
On vit dans l'âge qui n'eſt plus.

Perdus, quoi? *les beaux jours.*

Beaux jours ſont donc le correſpondant.

Or, dans le vers de ce troiſieme couplet, *beaux jours* ſont avant ; par conſéquent il y a accord.

Exemple du ſecond cas.

Je dis un jour à mon amie,
Avant que Doris fût à moi,
Avant le bonheur de ma vie,
Quelqu'autre avoit-il eu ſa foi !

Je vois ma bergere, qui compte
Gravement avec ſes dix doigts ;
Le rouge au viſage me monte ;
Je friſſonnois à chaque fois.

« Ton calcul a de quoi confondre ;
» *As-tu formé tant de liens !* »
Paix, dit-elle, avant de répondre,
Je m'amuse à compter les tiens.

Raisonnons de la même maniere pour le second cas.

Quelqu'autre avoit-il eu, quoi ? *sa foi.*

Sa foi est donc le correspondant.

Or, dans le dernier vers du premier de ces couplets, *sa foi* est après le participe ; par conséquent point d'accord. Faisons encor le même raisonnement en faveur du second vers du dernier couplet.

As-tu formé, quoi ? *tant de liens.*

Tant de liens sont donc le correspondant.

Or, dans le vers ci-dessus, *tant de liens* sont après le participe ; par conséquent point d'accord.

Lorsque le participe est construit avec le verbe *être*, il suit exactement la loi des adjectifs, quelque place qu'il occupe, & s'accorde toujours avec son correspondant.

Orthographiez ainsi :

La bergere est arrivée trop tard.
Le berger est arrivé trop-tôt.

Nous avons oublié de dire que la premiere des chansons précédentes, *Le consolant souvenir*, étoit sur l'air : *Vénus sur la molle verdure ;* la seconde, *La question indiscrette*, sur celui-ci : *Réveillez-vous*, &c.

L'une

L'une & l'autre appartiennent à *M. Léonard*, dont les poésies légeres sont pleines de douceur & d'agrément.

Les succès du poëte Américain dans *l'Idylle*, le mettent pour ainsi dire au-dessus de ceux qui ont cultivé ce genre de poésie, depuis Mad. *Deshoulieres*. Toutes celles que M. Léonard a composées sont autant de modeles de poésie bucolique.

Le naturel, la naïveté & la délicatesse ne sont pas le seul mérite de ses pastorales. La douceur, la simplicité, & la tendresse, surtout, qui est l'ame de cette espece de production, sont encor le caractere de celles de monsieur Léonard.

En général, lorsque le participe termine la phrase, on le fait accorder avec le correspondant. Lorsqu'il ne la termine pas, on ne le fait pas accorder.

Nous venons de dire que lorsque le participe étoit construit avec le verbe *être*, il suivoit exactement la loi des adjectifs, quelque place qu'il occupât, & qu'il s'accordoit toujours avec son correspondant : je prierai les dames d'observer que, quoique le verbe *être* ne soit pas mis avant le participe, il ne suit pas moins la même loi. Le couplet suivant qui est dans la bouche de toutes les femmes confirmera ce que nous avançons.

Assis au bord d'une fontaine,
Le jeune Tyrcis, l'autre jour,
Les yeux attachés sur Climene,
L'entretenoit de son amour.

Non, lui dit-elle, d'un air tendre,
Tous tes regards font fuperflus;
Pour me forcer à me rendre,
Il me faut quelque chofe de plus.

On voit facilement dans ce couplet, que le participe *attachés* s'accorde avec *yeux*, quoiqu'il ne foit pas conftruit avec le verbe *être*.

Si le correfpondant étoit repréfenté par le pronom *en*, le participe demeureroit invariable. Écrivez:

César a gagné plus de batailles que les autres n'*en* ont *lu*.

Pour la conftruction du participe avec le verbe pronominal, (nous avons dit ce que c'étoit qu'un verbe pronominal, page 69) les deux phrafes fuivantes feront connoître quand il doit ou ne doit pas s'accorder avec le correfpondant.

Lucrece s'eft tuée.

Tué, *qui?* foi. *Soi* eft donc le correfpondant. Or, dans la phrafe ci-deffus, *foi* eft avant le participe; par conféquent il y a accord. Il ne faudroit pas écrire:

Lucrece s'eft *tué*.

Lucrece s'eft donné la mort.

Donné, *quoi?* la mort. *La mort* eft donc le correfpondant. Or, dans la phrafe ci-deffus, *la mort* eft après; par conféquent point d'accord; & ce feroit une faute fi l'on écrivoit:

Lucrece s'eft *donnée* la mort.

La regle des participes actifs n'est point aussi difficile à saisir : ils se terminent tous par *ant* : Les chansons qui suivent justifieront le précepte. La premiere est *la Bergere désabusée* :

Sur un soupçon trop incertain,
Eglé, jeune & tendre bergere,
N'*écoutant* qu'un dépit soudain,
Exprimoit ainsi sa colere :
Où peut-on trouver des amants
Qui nous soient à jamais fidelles !
Je n'en sais que dans les romans,
Ou dans les nids de tourterelles.

L'air triste, l'esprit agité,
Elle laisse couler des larmes,
Qui loin d'altérer sa beauté,
Sembloient en augmenter les charmes :
Elle répete à tous moments,
Où sont-ils les amants fidelles
Tels qu'on en voit dans les romans,
Ou dans les nids de tourterelles !

Misis survient, & la douleur
A son approche diminue :
Eglé l'écoute avec douceur,
Elle lui parle, elle est émue.
Misis l'assure avec serments,
Qu'il est quelques amants fidelles
Tels qu'on en voit dans les romans,
Ou dans les nids de tourterelles.

Bientôt le trouble est écarté ;
Et *voulant* réparer l'outrage
Du soupçon d'infidélité,
L'Amour lui dicte ce langage :
Oui, Misis, il est des amants
Qui nous sont à jamais fidelles,
Tels qu'on en voit dans les romans,
Ou dans les nids de tourterelles.

Celle-ci est sur l'air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Les effets du vin.

L'autre jour une jeune bergere,
Se *déclarant* en ma faveur,
Me dit que j'avois su lui plaire,
Et que je possédois son cœur ;
Mais, hélas ! je ne sais qu'en croire,
Ce doute agite mes esprits ;
Car la belle venoit de boire :
Je crois que son cœur étoit gris.

Ses yeux étincelants de flamme,
Sembloient par des regards en feu,
Chercher la route de mon ame,
Pour me confirmer cet aveu ;
Lorsque par une humeur gaillarde,
Voulant m'exprimer ses desirs,
La belle poussa, par mégarde,
Des hoquets, au lieu de soupirs.

Son teint après cette méprise,
Brilloit des plus vives couleurs ;
Puis je la vis avec surprise,
Pâlir & verser quelques pleurs.
Mais hélas ! ces fausses alarmes
De son ivresse étoient l'effet,
Car au fond ses trompeuses larmes
N'étoient que du pur vin clairet.

Lors voyant ma jeune bergere
S'offenser de mon peu d'ardeur,
Pour calmer sa juste colere,
Je la baisois de tout mon cœur :
Mais, hélas ! sa bouche vermeille
Me rappella deux fois en vain :
Je crus baiser une bouteille
Qui fumoit des vapeurs du vin.

De cette careffe charmée,
Ne *ménageant* plus fes appas,
L'indifcrette à demi-pâmée,
Se laiffa tomber dans mes bras;
Je pouvois piller fans obftacle
Un tréfor, objet de mes vœux;
Mais je ne fais par quel miracle,
Je fus fage alors pour nous deux.

Les gérondifs préfents fe terminent également par *ant*. La chanfon villageoife qui fuit eft fur l'air : *Je ne faurois danfer*, & vient à l'appui de notre fentiment.

Qu'eft-c'donc que c't'amour,

Avant-hier aux champs,
J'm'étendis fur la fougere;
J'étois tout penfant,
Et j'm'endormis *en difant*:
Qu'eft-c'donc que c't'amour
Dont on me fait un myftere!
Qu'eft-c'donc que c't'amour?
Ne dois-j'pas l'favoir à mon tour!

V'la-t-il pas que bientôt,
A la voix d'une bergere
J'm'éveille en furfaut,
Et qu'j'entends tout mot pour mot:
Qu'eft-c'donc que c't'amour! &c.

Je m'leve à l'inftant
Pour joindre cette bergere;
J'm'avance *en tremblant*,
Et j'm'écrie, *en m'approchant*:
Qu'eft-c'donc que c't'amour
Dont on nous fait un myftere?
Qu'eft-c'donc que c't'amour!
Ne l'faurons-j'pas à not'tour!

Mais par un malheur,
A quoi que je n'pensois guere,
J'l'y fis si grand 'peur,
Qu'alle en tombit de frayeur.
Moi, j'cherchois d'l'Amour
A pénétrer le mystere;
Est-c'donc qu'à mon tour
Je n'dois pas l'savoir un jour?

Puis j'n'sai pourquoi,
Mais d'la voir ainsi par terre,
Ça m'causit d'l'effroi,
Tant qu'mes genoux manquit sous moi.
D'tomber à mon tour,
C'est ben extraordinaire!
D'tomber à mon tour,
En cherchant ce qu'c'est que l'amour!

Mais l'pus étonnant,
Faut qu'ma chut'fut peu légere;
J'l'y fis pas seul'ment
Le moindre mal *en tombant.*
J'l'y dis; à ton tour,
De tout ça qu'pens'tu, Glycere?
C'qu'arrive en ce jour,
Ça n'a-t-il pas l'air d'un tour?

En levant les yeux,
Je rencontrois ceux d'la bergere;
Je crus voir les cieux,
Moi-même, j'l'y semblis mieux.
J'nous dim'tour-à-tour,
Pour avoir cherché l'mystere,
Ptet'ben qu'est-c't'amour,
Qui nous a joué ce tour.

De d'puis c'moment là,
J'rencontrons par-tout Glycere,
Et j'savons déja,
Qu'elle se plaît à cela.

Quand à c'qu'eſt d'l'amour,
Dont on nous fait un myſtere,
Ptet'ben qu'à not'tour,
Je le ſaurons quelque jour.

C'eſt à M. Delormel de la Rotiere que nous devons cette chanſon villageoiſe.

L'orthographe des mots dont on ſe ſert le plus ſouvent, va maintenant remplir nos loiſirs : des couplets tirés de différentes chanſons, feront connoître aux dames la maniere de les orthographier.

a & *à*.

a s'écrit ſans accent lorſqu'il eſt verbe ; & l'on connoît qu'il eſt verbe lorſqu'il a un nom ou un pronom qui ſert de correſpondant. Le couplet qui ſuit, ſur l'air : *Avec les jeux dans le village*, eſt de M. Simon, & vient à l'appui de cette regle.

De la roſe qui vient d'éclorre,
Ta bouche égale la fraîcheur ;
Le lys dont s'énorgueillit Flore,
De ton ſein n'*a* pas la blancheur.
Sur tes traits divins la nature
A prodigué tous ſes appas ;
Et ce que l'on voit eſt l'augure
Des beautés qu'on n'apperçoit pas.

M. Prévoſt d'Exmes vient encor étayer notre ſentiment par ce couplet qui eſt ſur l'air : *Tendre fruit des pleurs de l'aurore*.

Non, la raiſon n'eut jamais d'armes
Contre l'Amour qui ſait charmer ;
Puiſqu'il *a* d'invincibles charmes,
Pourquoi nous défend-on d'aimer ?

Et celui-ci justifie encor la même regle ; il est sur l'air : *Reveillez-vous, belle endormie.*

Des soupirs, une langueur tendre,
L'air pensif qu'on ne peut cacher,
C'en est trop, pour faire comprendre
Que l'Amour *a* su nous toucher.

à s'écrit avec l'accent grave lorsqu'il est article ; & il est toujours article quand il n'a pas de nom ou de pronom qui puisse lui servir de correspondant.

Mad. de Beauharnais fera connoître cette regle dans sa chanson (*Mes vœux à la folie*), qui est sur l'air : *Amour, commence le tableau.*

Charme des mortels & des Dieux,
Folie, aimable enchanteresse,
Tu sais même embellir les jeux ;
Le plaisir naît de ton ivresse.

Je me donne *à* toi pour toujours,
Je te préfere *à* la tendresse ;
Répands la gaîté sur mes jours ;
Et j'aurai plus que la sagesse.

C'est en attendant ton retour
Que les pauvres amants sommeillent ;
La raison seule endort l'Amour ;
Ce sont tes grelots qui l'éveillent.

On lira avec le même intérêt les poésies de Mad. la comtesse de Beauharnais. La versification en est douce, harmonieuse. Un pinceau tantôt noble, tantôt délicat, & toujours facile, sait retracer à propos le beau désordre de *Pin-*

dare, & les graces d'*Anacréon*. Le portrait que ce digne éleve de Melpomene fait de notre nation, est plein de finesse & de vérité, & présente à la fois une tournure de pensées lumineuses & piquantes. Les vers en sont si bien frappés qu'il seroit presque impossible d'en faire qui fussent marqués au même coin de sagacité.

Quoique ce portrait n'ait pas été mis en chanson, il servira d'exemple à la regle précédente; il est d'ailleurs trop intéressant, trop vrai, pour le soustraire aux regards des François.

Tous vos goûts sont inconséquents;
Un rien change vos caracteres ;
Un rien commande à vos penchants ;
Vous prenez pour des feux ardents,
Les bluettes les plus légeres.
La nouveauté, son fol attrait,
Vous enflamme jusqu'au délire ;
Un rien suffit pour vous séduire,
Et l'enfance est votre portrait.
Qui vous amuse, vous maîtrise :
Vous fait-on rire! on a tout fait:
Et vous n'aimez que par surprise.
Vous n'avez, hélas ! qu'un jargon
Bien frivole, bien incommode ;
Si la raison étoit de mode,
Vous auriez tous de la raison.

Nous citerons encor la chanson suivante, pour faire connoître que *à* prend toujours l'accent grave, lorsqu'il n'a point de correspondant.

L'Innocente de quatorze ans. Air : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

A quatorze ans, qu'on est novice!
Je me sens bien quelques desirs ;

Mais le moyen qu'on m'éclairciffe,
Une fleur fait tous mes plaifirs.
La jouiffance d'une rofe, *bis.*
Peut rendre heureux tous mes moments,
Eh! comment aimer autre chofe
A quatorze ans, à quatorze ans!

Je mets plus d'art à ma coiffure,
Je ne fais quoi vient m'infpirer:
N'eft-ce donc que pour la figure,
Qu'on aime tant à fe parer?
Toutes les nuits, quand je repofe, *bis.*
Je rêve, mais à des rubans:
Eh! comment rêver d'autre chofe
A quatorze ans, à quatorze ans!

Une rofe vient d'éclorre;
Je l'obfervois fans y fonger;
C'étoit au lever de l'aurore:
Le zéphir vint la careffer.
C'eft donc quand la fleur eft éclofe, *bis.*
Qu'on voit voltiger les amants!
Mais, hélas! eft-on quelque chofe
A quatorze ans, à quatorze ans!

C'eft à l'auteur de *Vert-vert*, poëme charmant & inimitable, que nous devons cette chanfon. On eft généralement convaincu que les poéfies légeres de M. *Greffet* font ce que nous avons de mieux pour l'aifance, le naturel, les graces & la fimplicité. Les négligences même qu'on y trouve font autant de beautés, par l'intérêt féduifant qu'elles portent avec elles. Peu de comédies offrent un modele de verfification comme *le Méchant*: aifance dans le dialogue, précifion, élégance, variété dans le ftyle, caracteres bien contenus, deffinés avec fineffe, rendus avec vérité.

tout enchante dans cette piece, qui est une des meilleures qui aient été faites de nos jours.

Un trait trop honorable aux lettres pour être passé sous silence, c'est que notre auguste monarque, touché du sage emploi que M. *Gresset* a toujours fait de ses talents, lui avoit accordé, peu d'années avant sa mort, des lettres de noblesse, dont voici le préambule.

« Louis, &c. Les avantages que les sciences,
» les belles-lettres & les arts procurent à notre
» royaume, nous invitent à ne négliger aucun
» des moyens qui peuvent contribuer à leur
» maintien & à leurs progrès. Les titres d'hon-
» neur répandus avec discernement sur ceux qui
» les cultivent, nous paroissent l'encouragement
» le plus flatteur que nous puissions leur donner.
» Parmi ceux de nos sujets qui se sont livrés
» à l'étude des belles-lettres, notre cher &
» bien-amé, *Jean-Baptiste-Louis Gresset*, s'y est
» distingué par des ouvrages qui lui ont acquis
» une célébrité d'autant mieux méritée, que la
» religion & la décence, toujours respectées dans
» ses écrits, n'y ont jamais reçu la moindre at-
» teinte. Sa réputation a depuis long-temps
» engagé l'académie françoise à le recevoir au
» nombre de ses membres, & nous l'avons vu,
» avec satisfaction, nous offrir, en qualité de
» directeur, les hommages de cette académie,
» la premiere fois que nous avons bien voulu
» l'admettre à nous le présenter à l'occasion
» de notre avénement à la couronne. Nous
» savons d'ailleurs qu'il est issu d'une famille
» honnête de notre ville d'Amiens; que son
» aïeul & son pere y ont rempli différentes

» charges municipales, & qu'ils y ont toujours,
» ainsi que le sieur *Gresset* lui-même, vécu de
» cette maniere honorable, qui, en rapprochant
» de la noblesse, est en quelque sorte un degré
» pour y monter, &c. »

On & *ont.*

On s'écrit ainsi lorsqu'il est pronom général; & l'on connoît qu'il est pronom général quand il n'a point de correspondant. Ce couplet, *Des inconvénients du Mariage*, chanson de M. Gallet, sur l'air: *Fine calotte*, vient étayer notre sentiment.

On se marie,
Quelle folie!
Nœud trop respecté,
Vaux-tu la liberté?
Dur esclavage,
Fatal usage,
Tu finis le cours
De nos beaux jours.
Croyez-moi, jeunesse, &c.

Ont s'écrit de cette maniere lorsqu'il est verbe; & il est verbe toutes les fois qu'il a un correspondant. Le couplet suivant justifiera cette regle; il est sur l'air: *Quand le péril.* M. le vicomte de la Poujade l'adresse à une dame étrangere.

Le monde fait votre patrie;
Vos charmes, vos propos flatteurs,
Vous *ont* donné dans tous les cœurs
Le droit de bourgeoisie.

Sont & son.

Sont s'écrit ainsi quand il a un correspondant. Le dernier vers de ces deux couplets, fera connoître la maniere de l'orthographier ; ils sont sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.* M. *** les adresse à Mlle. de L**, sur le choix d'un mari.

Si vous épousez ce grand-pere,
Savez-vous ce que vous ferez ?
Tous les jours grande & bonne chere,
Toutes les nuits vous jeûnerez.

Vous aurez un grand équipage ;
Tous les jours vous ferez *florès*.
N'en attendez pas davantage :
Les nuits ne *sont* qu'*ad honores*.

Son s'écrit de cette maniere lorsqu'il est pronom possessif. M. Duchâteau de Rochebaron nous fera connoître cette regle dans cette chanson charmante qu'il adresse à Mlle. de Tr**, qui refusoit d'aller au bal, parce qu'elle ne se croyoit pas assez parée.

Air : *Je suis Lindor.*

Votre beauté sera votre parure ;
Fût-il jamais de plus bel ornement ?
Si quelquefois l'art nous charme un moment,
C'est quand il peut imiter la nature.

Voyez, *Zélis*, la fleur qui vient d'éclorre ;
De la nature elle tient ses couleurs ;
Son sein vermeil est arrosé de pleurs,
Que le matin a répandu l'aurore.

Elle eſt touchante, elle eſt ſimple, elle eſt belle
La main de l'art ne l'embelliroit pas ;
N'ajoutez rien, *Zélis*, à vos appas ;
Souvenez-vous que vous êtes comme elle.

Suivez, ornez la cour de Terpſicore ;
Vos pas légers y charmeront l'Amour. . . .
Ah ! ſi ce dieu vous ſéduit à *ſon* tour,
Lui ſeul pourra vous embellir encore.

Et & *eſt*.

Et ou *&*, s'écrit ainſi lorſqu'il ſert à lier deux ou pluſieurs mots enſemble. M. L'abbé de Lattaignant nous fait connoître la maniere d'orthographier l'un & l'autre dans ſa jolie chanſon à Mad. de Br**, qui paroiſſoit fâchée de ne pas avoir d'enfant. Elle eſt ſur l'air : *Vous voulez me faire chanter*.

Quelle autre femme plus que vous,
Iris, eſt fortunée,
Et jouit d'un deſtin plus doux
Sous le joug d'hyménée ?
Ce n'eſt que des plus belles fleurs
Qu'il a formé vos chaînes ;
Vous n'en goûtez que les douceurs,
Vous ignorez ſes peines.

Un mari jeune & plein d'amour,
Vous prouve ſa tendreſſe ;
La nuit, de même que le jour,
Il vous traite en maîtreſſe.
Vous êtes libre aſſurément,
Autant qu'on le peut être ;
C'eſt un ami, c'eſt un amant,
Et ce n'eſt point un maître.

Si vous n'en avez point d'enfant,
Pouvez-vous vous en plaindre

Qu'il vous épargne de tourments
Et de périls à craindre !
Vous n'employez vos plus beaux jours
Qu'à charmer & qu'à plaire;
D'ailleurs, Iris, de mille Amours
N'êtes-vous pas la mere !

Ceux-ci ne coûtent point de pleurs
Quand ils viennent à naître ;
On en accouche ſans douleurs,
Sans ſoin on les voit croître.
Ils ne coûtent rien à nourrir ;
Une faveur légere
Suffit pour les entretenir,
Ou l'on peut s'en défaire.

En moi vous en faites naître un,
Sans ſonger à le faire ;
Mais diſtinguez-le du commun,
Et ſoyez bonne mere :
Pour vous toujours il gardera
Le reſpect & l'eſtime,
Et jamais il n'exigera
Même ſa légitime.

Lorſque la regle ſe trouvera répétée dans une grande partie des couplets que renferme la chanſon, nous donnerons la chanſon en entier : lorſque le contraire arrivera, nous ne prendrons qu'un couplet de la même chanſon, comme nous l'avons déjà dit.

Eſt s'écrit de cette maniere lorſqu'il eſt verbe; & il eſt toujours verbe quand il a un correſpondant. *Le bon Ménage*, chanſon ſur l'air : *Avec les jeux dans le Village*, ſervira d'exemple à cette regle.

Malgré la méthode nouvelle,
Je tiens encore au bon vieux temps ;

J'ai le travers d'être fidelle,
D'aimer ma femme & mes enfants:
Aujourd'hui ce n'*est* plus d'usage;
Mais moi j'éprouve à tous moments,
Qu'après douze ans de mariage,
On peut vivre en tendres amants.

Sans sortir de notre chaumiere,
Nous rencontrons le vrai bonheur;
Du jour l'aimable avant-couriere
Est moins pure que notre cœur.
Exempts de crainte, exempts d'alarmes,
Nous apprenons l'art de jouir;
Et si nous versons quelques larmes,
Ce sont des larmes de plaisir.

Les dames chanteront avec plaisir la chanson suivante qui vient à l'appui de la même regle; elle est sur l'air: *Annette à l'âge de quinze ans*. Les couplets qui la composent sont adressés à Mad. de F**, qui railloit M. de Goud** sur la petitesse de sa taille.

Il *est* vrai, je ne suis pas grand;
Mais cet illustre conquérant,
Cet Alexandre qui vainquit,
Chacun le nomme
Un très-grand homme,
Quoique petit.

Iris, ce dieu qui fait aimer,
Ce dieu qui t'apprend à charmer,
Ce dieu qu'on craint & qu'on chérit;
L'Amour si traître,
Est un grand maître,
Quoique petit.

J'en prends ton minois à témoin,
Ces petits creux, qu'à chaque coin

L'Amour

L'Amour fit pour loger les ris ;
Pour nous séduire
Qu'ils ont d'empire ;
Quoique petits !

Ces, *ce*, & *ses*, *se*.

Ces, *cé*, s'écrivent ainsi lorsqu'ils sont pronoms démonstratifs ; on connoît qu'ils le sont, quand ils indiquent l'objet. La chanson suivante fera connoître l'orthographe de ces deux pronoms.

Il faut changer. Air : *Des Amours d'été* ; — *Mon honneur dit.*

Comme Vénus ; toute belle est légere ;
Comme l'Amour, il faut être inconstant :
N'aimer jamais qu'une même bergere,
C'est faire au reste un outrage sanglant.
Il faut changer ; c'est le moyen de plaire ;
La beauté veut que l'on change en aimant.

N'en aimer qu'une, elle sera cruelle,
C'est *ce* qui fit les maux de Céladon.
Ces tourtereaux, qu'on cite pour modele,
Sont-ils constants ! demandez-le à Buffon.
Il faut changer : l'histoire naturelle,
Même aux amants, peut servir de leçon.

Dans *ces* lieux où l'on se fait un crime
Du doux plaisir de l'infidélité,
On se déteste, & l'Hymen est victime
Du triste arrêt qu'Hymen a dicté.
Il faut changer, & quand l'Hymen l'opprime,
C'est à l'Amour à venger la beauté.

L'Amour languit & meurt dans l'esclavage ;
Il faut qu'il puisse errer en liberté ;

Ce jeune enfant, s'il n'eût été volage,
N'eût pas joui de l'immortalité.
Il faut changer; l'inconſtance eſt le gage,
Le ſeul garant de la félicité.

A cet inſtinct ne ſoyons point rebelles;
Suivons également la pente du deſir:
Les plus heureux ſont les plus infidelles;
En le changeant, on accroît ſon plaiſir.
Il faut changer; l'art d'être aimé des belles,
Eſt quelquefois celui de le trahir.

Le ſentiment ne ſauroit nous défendre
Ce doux attrait qu'il ſemble redouter.
Qu'on donne un prix à l'amant le plus tendre,
Au plus conſtant, j'irai le diſputer.
Il faut changer, l'Amour ne peut attendre;
On doit le ſuivre, & jamais l'arrêter.

Ses s'écrit de cette maniere lorſqu'il eſt pronom poſſeſſif. La chanſon ſuivante en fera connoître l'orthographe.

Portrait de Zelmire. Air: *Avec les jeux dans le Village.*

Fiere encore de ſa conquête,
Vénus préſentoit à ſa cour
Un portrait que, dans une fête,
Venoit de deſſiner l'Amour.
Ah! dit la reine de Cythere,
C'eſt moi, me voilà trait pour trait.
Non, dit l'Amour; pardon, ma mere,
De Zelmire c'eſt le portrait.

A ſa taille leſte & légere,
A la fraîcheur de *ſes* attraits,
A l'air naïf de la bergere,
Hébé crut connoître *ſes* traits.

Hélas ! dit la jeune immortelle,
Voilà mes yeux, voilà mon teint.
Non, dit l'Amour, elle est plus belle.
Zelmire est l'objet que j'ai peint.

Dans ses regards est la finesse;
Minerve s'y voit tour-à-tour;
Elle reconnoît la sagesse
Soumise au pouvoir de l'Amour.
Comment, dit-elle, se méprendre
A cet air si noble & si doux!
Non, dit l'Amour, elle est plus tendre;
Plus jeune, & moins fiere que vous.

Ainsi, pour former la déesse,
L'Amour, aux charmes de Vénus,
Joignit la fleur de la jeunesse
A l'attrait piquant des vertus.
Tendre Amour, tout ce qui respire
Est sujet à tes douces loix;
Et tout l'éclat de ton empire;
C'est à Zelmis à qui tu le dois.

La chanson suivante est de M. Murville, & vient à l'appui de la même regle.

L'Amour fugitif. Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

De mon ardeur vive & sincere
Desirant obtenir le prix,
J'errois un jour avec Glycere
Dans les bois sacrés de Cypris.

Je lui disois, ô ma maîtresse!
Le mystere habite en ces lieux.
Son cœur palpitoit de tendresse,
Le desir brilloit dans ses yeux.

Sa bouche alloit me faire entendre
Ce que mon cœur n'ignoroit plus :
Mais un char que je vis descendre,
A mes yeux découvrit Vénus.

De son teint, les roses mourantes
montroient les traces de *ses* pleurs,
Et *ses* colombes gémissantes
Sembloient murmurer *ses* douleurs.

Vénus me dit : berger fidelle,
Tout l'Olympe est sourd à mes cris ;
Sans l'Amour Vénus n'est plus belle,
Et Vénus a perdu son fils.

Je n'ai fait que des courses vaines,
J'ai besoin de me reposer ;
Pars, & si tu me le ramenes,
Vénus te promet un baiser.

Tu me le dois ; grace à Glycere,
Ton fils n'est pas loin de ces lieux ;
Daigne regarder ma bergere,
J'ai trouvé l'Amour dans *ses* yeux.

Un doux baiser fut mon salaire :
De mes feux, je reçus le prix ;
Et je ramenai ma Glycere
Des bosquets sacrés de Cypris.

Se s'écrit ainsi quand il est pronom personnel.
Les muses remplissoient quelquefois les loisirs de M. de Montesquieu. Nous devons à ce législateur des nations *l'Exil de l'Amour*, chanson charmante, qui fera voir la maniere d'orthographier le pronom dont nous parlons.

L'Amour, après mainte victoire,
Croyant régner seul dans les Cieux,
Alloit, bravant les autres Dieux,
Vantant son triomphe & sa gloire.

Eux à la fin qui *se* lasserent
De voir l'insolente façon
De cet orgueilleux enfançon,
Du ciel, par dépit, le chasserent.

Banni du ciel, il vole en terre,
Bien résolu de *se* venger;
Dans vos yeux il vint *se* loger,
Pour, de-là, faire aux Dieux la guerre.

Mais ces yeux d'étrange nature,
L'ont si doucement retenu,
Qu'il ne s'est depuis souvenu
Du ciel, des Dieux, ni de l'injure.

Ce s'écrit de cette maniere quand il est pronom démonstratif, c'est-à-dire, quand il indique l'objet. Ce couplet de M. Boutelier vient à l'appui de notre sentiment.

Portrait d'Eglé. Air : *Du haut en bas.*

Dans *ce* portrait,
Ne vois-je point la jeune aurore?
Dans *ce* portrait,
Amis, qui ne s'y méprendroit?
C'est donc Hébé, Vénus ou Flore?
Non; c'est Eglé, plus belle encore
Que son portrait.

Une dame demandoit, dans une société, une chanson sur ses pantoufles. M. Damas fit celle-ci, sur l'air : *Est-il de plus douces odeurs?*

Doris, tu veux donc un couplet?
Il faut te satisfaire :
Puisque tu choisis le sujet,
Peut-il manquer de plaire?

A ta demande j'obéis,
Ne crains d'en faire aucune,
Dusses-tu t'acquitter, Doris,
Si j'allois t'en faire une.

A Rome on vient de tout pays
Baiser *ce* qu'on renomme;
Tant que tu seras à Paris,
Je n'irai point à Rome;
La mule du pape, en ces lieux,
Ne me séduiroit guere,
On y touche, en baissant les yeux;
Chez toi c'est le contraire.

A la Chine & dans le Japon,
Pour séduire à tout âge,
Dès qu'on découvre un pied mignon,
En faut-il davantage!
Toi, qui réunis tout, Doris,
Que n'égale nulle autre,
Ton pied semble de *ce* pays,
Mais le reste est du nôtre.

On voit aussi facilement dans cette chanson que dans le couplet précédent l'emploi du pronom démonstratif dont nous désignons l'orthographe.

Cet, *C'est*, ... & *S'est*.

Cet s'écrit ainsi lorsqu'il est pronom démonstratif. Ecoutons avec M. Léonard les plaintes d'une bergere délaissée.

Est-ce là ce bocage
Où j'entendois sa voix,
Ce tilleul dont l'ombrage
Nous servoit tant de fois!

Cet asyle champêtre
En vain va refleurir :
O doux printemps, tu viens de naître,
Et moi je vais mourir!

C'est s'écrit de cette maniere lorsqu'il est verbe démonstratif.

La femme & le philosophe, dialogue de M. le chevalier de Boufflers, justifiera cette regle; il est sur l'air : *L'avez-vous vu mon bien aimé ?*

LE PHILOSOPHE.

Pour la raison *c'est* un poison
Que d'avoir l'ame tendre.

LA FEMME.

De ce poison, n'a pas raison
Qui cherche à se défendre.

LE PHILOSOPHE.

Douce raison ! triste poison!

LA FEMME.

Charmant poison ! triste raison !

LE PHILOSOPHE.

Point de poison; à la raison
Il faut bien qu'on se rende.

LA FEMME.

Point de raison : *c'est* du poison,
Monsieur, qu'on vous demande.

S'est s'écrit ainsi lorsqu'il a un nom ou un pronom qui lui sert de correspondant. Nous

chanterons avec M. *Simon* son couplet sur la recherche de la vérité.

La vérité gît dans un trou,
A dit le rieur Democrite ;
Mais on ne sait pas encore où
La nature a caché son gîte.
Si, selon un proverbe ancien,
Dans le vin elle *s'est* sauvée ;
Alidor la trouvera bien,
S'il ne l'a pas déjà trouvée.

La & *Là.*

La s'écrit ainsi lorsqu'il est article. Les trois couplets suivants que M. *Guinet d'Orbeil* adresse à Mlle. de Mir** en feront connoître l'orthographe ; ils sont sur l'air : *Ne vous laissez jamais charmer.*

Que faites-vous, jeune beauté !
Cachez vos charmes à ma vue ;
Apprenez que *la* vérité
Craint même de paroître nue.

Soyez fidele à *la* vertu ;
Quand *la* pudeur quitte une belle,
L'Amour s'envole, il a tout vu ;
Le vice seul reste auprès d'elle.

Sexe, à nos yeux n'offrez jamais,
Pour votre intérêt & le nôtre,
Que *la* moitié de vos attraits,
Et laissez-nous desirer l'autre.

Là s'écrit de cette maniere quand il est adverbe de lieu, ou qu'il est à la suite d'un

pronom démonstratif. Le couplet suivant, sur l'air de *Nina*, justifiera cette regle.

Réunir à des traits flatteurs,
Sans aigreur,
Sans humeur,
Mœurs ;
Un bon cœur, un souris malin,
Un esprit sans dessein,
Fin :
Ce seroit un objet parfait :
Mais où le trouver cet objet!
Philis entra,
L'Amour cria :
Tiens le voilà, le voilà
Là.

Ou & *Où*.

Ou s'écrit de cette maniere, lorsqu'il est conjonction alternative, c'est-à-dire, quand il sert à lier deux ou plusieurs mots sur lesquels on auroit le choix. La chanson qui suit est attribuée à Henri IV. Dans le dernier vers du premier couplet, on trouvera la maniere d'orthographier cette conjonction.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars :
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour !

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

Cruelle départie !
Malheureux jour !
C'eſt trop peu d'une vie
Pour tant d'amour!

Où s'écrit ainſi lorſqu'il eſt adverbe de lieu. M. de Beaumarchais nous fait connoître l'orthographe de ce même adverbe dans le couplet ſuivant que tout le monde connoît.

Donne au plaiſir le printemps de ta vie ;
Un âge vient *où* l'on ſe ſent vieillir :
La fleur d'Amour alors nous fait envie,
Les ſens glacés ne peuvent la cueillir,

Chantons avec M. d'Orbeil ce reproche à la raiſon ; il eſt ſur l'air : *De l'oiſeau qui t'a fait envie.* On y verra la maniere d'orthographier le même adverbe.

Tu vantes beaucoup la ſageſſe :
Où ſont les heureux qu'elle fait !
Nous arrivons à la vieilleſſe
Privés des biens qu'elle promet.
Les plaiſirs ſuivent la folie ;
Le noir chagrin eſt ſur tes pas.
Ah ! dans le chemin de la vie,
Heureux qui ne l'apperçoit pas !

Dès & Des.

Dès s'écrit ainſi lorſqu'il eſt prépoſition de temps. M. Regnault de Chaource juſtifie cette orthographe dans ſon joli couplet aux jeunes filles ; il eſt ſur l'air : *Je ſuis Lindor.*

Dès que du temps la prompte avant-couriere
Fraîches Hébés, a ſonné vos quinze ans,
Pliez bagage à l'inſu des amants ;
Prenez la poſte & partez pour Cythere.

Des s'écrit de cette maniere quand il est article.

Nous nous appesantirions en vain sur les éloges dûs à la muse de M. *de Florian*. Peu de poëtes, peu de chansonniers ont un style aussi varié, aussi agréable. On le lit sans se fatiguer; il ne présente que la fleur des sujets; toujours il réveille la curiosité; il voltige d'objet en objet; les tours fins & délicats, les expressions ingénieuses naissent sans peine sous sa plume. Jamais personne n'a su mieux donner une tournure aussi agréable aux plus minces bagatelles, que M. *le chevalier de Florian*; jamais on ne prodigua avec autant de grace que de facilité la finesse des pensées, l'agrément des figures, la délicatesse des tours, l'élégance & la légéreté. Toujours fin, naturel & brillant, une plaisanterie ingénieuse, des saillies piquantes, un coloris riant & suave, donnent à ses productions un caractere qui n'appartient qu'à lui. Quelques chansonniers ont immolé avec très-peu d'égards, la vérité, la décence à l'essor de leur imagination déréglée, & au desir de plaire à quelque prix que ce fût. Cette licence, cette hardiesse, cette témérité n'ont jamais déparé la muse de M. *de Florian*. Les caracteres de ses pieces de théâtres sont bien dessinés; la marche en est rapide, & le style soutenu. Il a sur-tout l'art d'y placer l'érudition commune à propos, & de mettre en action dans des historiettes, des principes clairs & de sages leçons. *Les deux billets*, *Jeannot & Colin*, & *les deux Jumeaux de Bergame*, font honneur à sa plume. Ses pastorales sont simples, naturelles, vont droit au cœur & y laissent de douces impressions.

Le bon fils en eſt une qu'on lit toujours avec un nouveau plaiſir ; elle eſt ſur l'air : *De l'oiſeau qui t'a fait envie*, & nous fera voir que *des* ne prend jamais d'accent, quand il eſt article.

Des bergers de notre village,
Liſis fut le plus amoureux,
Louiſe reçut ſon hommage,
Et partagea bientôt ſes feux.
Il la demande à ſa famille ;
Mais le pere dit à Liſis :
Soyez riche autant que ma fille,
Je ne la donne qu'à ce prix.

Hors ſon amour & ſa chaumiere,
Le pauvre Liſis n'avoit rien :
La cabane étoit pour ſa mere,
Et pour Louiſe l'autre bien.
Il part, il quitte ſa patrie,
Il arrive au pays de l'or :
Là, par une honnête induſtrie,
Il amaſſe un petit tréſor.

Liſis revient plein d'eſpérance,
Louiſe eſt fidelle & l'attend ;
Sa main ſera la récompenſe
Des travaux d'un ſi tendre amant ;
Il va poſſéder ſon amie :
Mais la veille d'un jour ſi beau,
Par une affreuſe maladie,
Sa mere eſt au bord du tombeau.

Liſis tremblant court à la ville ;
Il ne ſonge plus aux amours :
Du médecin le plus habile
Liſis implore le ſecours.
Ma mere va m'être ravie,
Dit-il, embraſſant ſes genoux :
Si votre art lui ſauve la vie,
Ce que je poſſede, eſt à vous.

Le médecin, par sa science,
Rend la mere aux vœux de son fils :
Le trésor est sa récompense :
Plus de Louise pour Lisis.
Un autre épouse la bergere :
Lisis le voit sans murmurer ;
Et l'air content, près de sa mere,
Il mourut, & n'osa pleurer.

Sur & *Sûr*.

Sur s'écrit ainsi quand il est préposition ; ce qu'on reconnoît aisément lorsqu'il est suivi d'un nom substantif. Pour n'omettre aucun genre de chanson, nous placerons ici un *amphigouri* qui servira d'exemple à cette regle. (On sait que l'amphigouri consiste à ne mettre ni liaison, ni sens dans des vers comme rassemblés au hasard, mais beaucoup de folies & des rimes singulieres.)

Air : *Du menuet d'Exaudet.*

Alaric
A Dantzic,
Vit Pégase,
Qui jouoit avec Brébeuf,
Au volant dans un œuf,
Entortillé de gase :
Sur le fait,
Dom Japhet
Court chez Pline,
Lui dire que Proserpine
Boit à Guipuscoa
Chopine.

Mais la reine Cléopatre
Faisoit cuire dans son âtre
Des marrons
Que Pluton

Jette aux poules ;
Tandis que dans Ifraël
La reine Jéfabel
Mangeoit des moules.
Alors Job,
Chez Jacob,
Prit un mafque,
Et courut chez Loyola
Chanter alleluya
Sur un tambour de bafque.
Phaéton,
Au toton
Fut la dupe,
En jouant contre Pfyché,
Qui perdit au marché
Sa jupe.

Sûr s'écrit de cette maniere lorfqu'il eft adjectif. Les couplets fuivants juftifient cette orthographe.

L'âge d'or. Air : *Elle m'aima, cette belle Afpafie.*

Il fut un temps, ô ma jeune Glycere !
Où l'on étoit *sûr* de plaire fans fard,
Où le berger n'avoit qu'une bergere,
Où les amants favoient aimer fans art.

Cet heureux temps, hélas ! ne dura guere ;
Il s'appelloit, dit-on, le fiecle d'or ;
Bien qu'on le place au nombre des chimeres,
Nous nous aimons, nous y fommes encor.

Leur & *Leurs*.

Leur s'écrit ainfi, lorfqu'il peut s'exprimer par *eux* ou par *mes*, *Nelzir & Zémire*, chanfon

de M. le chevalier de Florian, nous fera connoître l'orthographe de ce pronom ; elle est sur l'air : *Des simples jeux de mon enfance.*

Le beau Nelzir aimoit Zémire ;
Zémire aimoit le beau Nelzir :
Se voir, s'aimer & se le dire,
Etoit *leur* vie & *leur* plaisir.
Le bonheur tient à peu de chose ;
Un rien le fait évanouir.
Hélas ! d'une feuille de rose
Dépendoit le sort de Nelzir.

Tant que sur sa tige fleurie
La feuille fatale tiendra,
Nelzir doit conserver la vie :
Si la feuille tombe, il mourra.
Zémire, toujours attentive,
Ses beaux yeux fixés sur la fleur,
D'une main timide cultive
Le rosier qui fait son bonheur.

Un jour sur sa bouche mi-close,
Nelzir imprime un doux baiser ;
Zémire veut le rendre & n'ose ;
En vain l'Amour lui dit d'oser.
C'est à la fleur à peine éclose
Qu'elle rend ce baiser charmant ;
Mais sa bouche effeuille la rose ;
Zémire a tué son amant.

Nelzir tombe aux pieds de Zémire
Sans sentiment & sans couleur :
Il presse sa main, il expire ;
L'Amour quitte à regret son cœur.
Zémire interdite & tremblante,
Sur ses levres cherche la mort ;
Et pressant sa bouche expirante,
Par un baiser finit son sort.

Leurs s'écrit de cette maniere lorsqu'il sert de pluriel aux pronoms *sien*, *sienne*. M. Maréchal justifie cette orthographe dans la chanson suivante.

L'Amour & les Parques. Air : *Des simples jeux de mon enfance.*

Au temps heureux de l'innocence,
L'homme vivoit des milliers d'ans;
Les crimes de l'humaine engeance
Fâcherent les Dieux tout-puissants.
Des cieux les suprêmes monarques,
Au lieu d'employer *leurs* carreaux,
Ordonnerent que des trois Parques
L'Amour aiguisât les ciseaux.

Depuis, comme un vrai Cannibale,
Se jouant des humains tremblants,
L'Amour, sur sa meule fatale,
Aiguise, hélas ! la faux du Temps.
Du moins si les Dieux débonnaires
Daignoient, par un juste retour,
Ordonner aux Parques séveres
De couper l'aîle de l'Amour !

Notre & Nôtre, Votre & Vôtre.

Si ces pronoms sont suivis d'un nom substantif, ils ne prennent point d'accent, & sont brefs.

Le plaisir, la gaieté,
Avec le vin la tendresse,
Colore *notre* santé
Des roses de la jeunesse,

Mais

Mais lorſque *nôtre* & *vôtre* ſont précédés d'un ſubſtantif, ils prennent l'accent circonflexe. Le bon la Fontaine nous le fait connoître dans les vers ſuivants.

L'injuſtice des pervers
Sert ſouvent d'excuſe aux *nôtres* ;
Telle eſt la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne auſſi les autres.

Qu'elle & *Quelle*.

Qu'elle s'écrit ainſi, lorſqu'il peut ſe décompoſer. Le ſentiment de M. le vicomte de la Poujade vient à l'appui du nôtre dans le couplet ſuivant.

Sur un nœud d'épée donné à l'auteur par une dame.
Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

C'eſt une faveur d'une belle,
Qu'elle me permet d'afficher ;
Que ne puis-je en obtenir d'elle,
Qu'elle m'ordonne de cacher !

Si la décompoſition ne peut pas avoir lieu, alors *quelle* s'écrit ſans apoſtrophe. Une bergere inquiete s'exprime ainſi dans le couplet ſuivant, qui eſt ſur l'air : *L'amant frivole & volage.*

Quelle eſt cette inquiétude
Qui s'empare de mes ſens !
Je cherche la ſolitude ;
Mes rgards ſont languiſſants :
Un feu ſecret me dévore ;
Je ſens mon cœur s'animer :
Je ſens quelque choſe encore
Que je ne puis exprimer.

Quand & *Quant.*

Quand s'écrit ainsi lorsqu'il est adverbe de temps. Chantons avec la paysanne babillarde le couplet suivant.

Air : *Chansons , chansons.*

Quand à ces monsieux le cœur grille ,
Ils faisont auprès d'une fille
Le pied de vieau :
Mais sont-ils récompensés d'elle ,
Aussi-tôt ils battont de l'aîle.
Comme un oisiau.

Les soupirs de Philinte , chanson pastorale très-connue , viennent encore à l'appui de la même regle.

Quand vous entendrez le doux zéphir ,
Sous ces ormeaux former quelque plainte ,
Songez , songez que c'est un soupir
Du malheureux Philinte.
Dans ce hameau ,
Quand le tourtereau ,
Loin de sa compagne ,
Viendra gémir ,
Qu'Hélene pense
Que son absence
Me fera mourir.

Que l'eau qui coule parmi ces fleurs ,
Par son murmure vous fasse entendre ,
Barbare Hélene , combien de pleurs
Vous me faites répandre.

Quant s'écrit de cette maniere , lorsqu'il signifie *pour ce qui est de*. Ce couplet de la chan-

son (*ton humeur est Catherine*) servira d'exemple à cette regle.

Quant au pot de Marjolaine,
Dont je te fis un présent,
Aussi-tôt, pour mon étrenne,
Tu le cassis, moi présent.
Si j'avois cru mon courage,
Après ce biau grand-merci,
Ma main, qui bouilloit de rage,
T'eût cassé la gueule aussi.

Mais & *Mes*.

Mais s'écrit ainsi lorsqu'il est conjonction d'opposition. M. de Piis justifie cette maniere d'orthographier dans sa chanson (*Les mais*) à la fois pleine de naïveté, de finesse & de vérité; elle est sur l'air : *Des folies d'Espagne*.

Mais est un mot qui tient très-peu d'espace,
Mais c'est un mot très-souvent répété;
Mais rarement par éloge se place,
Mais c'est un mot pour le blâme usité.

Avez-vous vu cet opéra comique,
Dont les journaux nous ont dit tant de bien!
Oui, je l'ai vu, j'en aime la musique;
Mais le poëme, entre nous, n'en vaut rien.

Piron disoit de l'immortel Voltaire,
Je conviendrai qu'il est plein d'esprit; *mais*...
A son égard les *mais* qu'on pourroit faire,
Tout bien compté ne finiroient jamais.

De mon curé, disois-je à son vicaire,
Savez-vous bien que le sermon me plaît!
Vraiment dit-il, il a de quoi vous plaire,
Il est fort-bon; *mais*, c'est moi qui l'ai fait.

Fêtant l'Amour, le Soleil & la Tonne,
Par chacun an, l'homme ici-bas placé,
Rit le printemps, dort l'été, boit l'automne;
Mais de l'hiver il se fût bien passé.

Ami bourreau, ne me fais point attendre,
Disoit un gueux près de se voir guinder;
Mon cher enfant, moi, je veux bien vous pendre;
Mais par vous-même il faudra vous aider.

Figeac doit gros, *mais* pourtant par mégarde,
Figeac s'obstine à ne jamais payer;
Il a de plus mainte dette criarde,
Mais en revanche il les laisse crier.

Un officier reçut à Ratisbonne,
Dans une jambe, un coup de pistolet:
Le frater vint & lui coupa la bonne;
Mais il guérit celle dont il souffroit.

Lorsque l'époux de la tendre Euridice,
Voulut ravoir cet objet plein d'appas,
Pluton lui dit: soit; je vous rends service,
Emmenez-la; *mais* ne la voyez pas.

Le pauvre Orphée en fuyant des lieux sombres,
Fit quelque temps des efforts superflus;
Pour embrasser la plus chere des ombres,
Il regarda; *mais* il ne la vit plus.

Mondor devroit avoir l'ame contente,
Mais un *mais* seul l'empêche d'être heureux;
J'ai, vous dit-il, un million de rente,
Mais par malheur, mon voisin en a deux.

Mon Apollon en prend trop à son aise;
Mais ces couplets ne sont point sérieux.

Cette chanſon eſt peut-être mauvaiſe ;
Mais le lecteur n'a qu'à la faire mieux.

Mes s'écrit de cette maniere quand il eſt pronom poſſeſſif. M. Deſgranges nous en fait connoître l'orthographe dans le couplet ſuivant, qui eſt ſur l'air : *Chantez*, *danſez*, &c.

Mes chers amis, ſelon ſes vœux,
Chacun chante ce qu'il préfere ;
Vous avez célébré les yeux,
Souffrez de vous que je differe ;
Vantez les yeux dans vos chanſons,
Moi je ſuis pour les pieds mignons.

Le couplet ſuivant vient à l'appui de la même regle. Mad. de T ** l'adreſſe à ſon mari qui revenoit de Corſe ; il eſt ſur l'air : *Non, non, Doris ne penſe pas.*

Mes regards ne cherchent plus rien,
Ils n'envioient que ta préſence,
Et ton cœur va payer au mien
Ses longues dettes de l'abſence.
Tu reviens enfin près de moi,
Et les jeux, le bonheur tranquille,
Reviennent encore avec toi,
Habiter ce champêtre aſyle.

Nous avons encor dans notre langue les mots *du* & *dû*, *quelque* & *quelques*. Le ſecond prend l'accent circonflexe quand il eſt participe du verbe devoir ; au lieu que le premier ne le prend jamais, parce que c'eſt un article. Le troiſieme

ne prend jamais d'*s* quand il eſt joint à un nom adjectif ſéparé de ſon ſubſtantif. Le quatrieme prend l'*s* lorſqu'il eſt joint à un ſubſtantif pluriel.

Nous allons maintenant nous occuper des regles de la ponctuation. Elles ſeront toutes étayées par les chanſons les plus agréables ; ainſi nous eſpérons que les dames les liront avec plaiſir.



REGLES DE LA PONCTUATION.

PONCTUER est la maniere d'employer divers signes, pour distinguer différentes parties du discours.

Le sens de la phrase est-il un peu suspendu ? mettez une virgule (,) : l'est-il un peu plus ? mettez le point & virgule (;) : la suspension a-t-elle encore un degré ? mettez les deux points (:) : enfin le sens est-il complet ? mettez un point (.). Telle est la regle générale de la ponctuation.

Donnons les divisions de cette regle pour en avoir une connoissance parfaite.

PREMIERE REGLE.

Entre un mot & son *complément* (1), entre le *correspondant* (2) & le verbe, point de virgule : cette complainte d'une mouche à une demoiselle qui vouloit la faire mourir, pour l'avoir piquée, justifiera cette premiere regle.

Pouvez-vous à tant de charmes
Joindre un cœur indifférent !
Si je me sers de mes armes,
N'en faites-vous pas autant ?

(1) *Complément* d'un mot est la suite nécessaire de ce mot.

(2) *Correspondant*, nous l'avons déjà dit, est un mot avec lequel le verbe s'accorde.

Si pour un trait que je darde,
Il me faut ainsi périr,
Tous ceux que votre œil regarde,
Devroient donc vous en punir.

Après tout, de mes blessures
On guérit dans le moment;
Mais des vôtres, bien plus sûres,
On pleure éternellement.
Ah! *si des Dieux la sagesse*
Prenoit un soin rigoureux
De punir tout ce qui blesse;
Que deviendroient vos beaux yeux!

J'ai pris le plaisir pour guide,
Comme l'Amour qui vous suit;
J'imitai son vol rapide,
Et la beauté m'a séduit.
Si dans mon humeur volage,
J'osai piquer votre sein,
Le lys, dont il est l'image,
Trompa mon œil incertain.

De mes maux, jeune Glycere,
Profitez à votre tour:
Autrefois je fus bergere;
Doit-on l'être sans amour!
Vive, mais un peu farouche,
Je ne voulois que charmer;
Et je fus changée en mouche,
Pour avoir plu sans aimer.

Le sens, pour être complet, exige quelque chose après *pouvez-vous*, après *tant de charmes*, après *joindre*; par conséquent point de virgule entre ces mots.

Dans le second couplet, le sens, pour être complet, exige également quelque chose après

si des dieux la sagesse , après *prenoit* , après *punir* ; par conséquent point de virgule entre ces mots.

SECONDE REGLE,

Servant d'exception à la précédente.

Si le mot & son complément, si le correspondant & le verbe sont séparés par un incident (1), les mots qui l'expriment doivent être précédés & suivis d'une virgule.

Exemple du premier cas.

Les deux vers suivants de M. de Voltaire sur les suicides, nous suffiront.

Ils n'ont pu supporter, *foibles & furieux*,
Le fardeau de la vie, *imposé par les Dieux.*

L'on voit qu'il faut séparer par deux virgules les deux incidents qui se trouvent dans le premier & le second vers : le premier qui est *foibles & furieux* ; le second *imposé par les dieux*.

Exemple du second cas.

Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,
Mes jours affreux, *d'ombres environnés ;*
Va, les douleurs m'ont mis au rang des sages,
Et la raison suit les infortunés.

---

(1) *L'incident* est un mot ou un assemblage de mots, dont la phrase grammaticale peut absolument se passer.

A tous les goûts d'une folle jeunesse,
J'abandonnai l'essor de mes desirs :
A peine, hélas ! j'en ai senti l'ivresse,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brûlant d'amour & des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuses beautés ;
J'aimois les fers d'un si doux esclavage ;
En les brisant, je les ai regrettés.

J'offrois alors, aux filles de mémoire,
Un fugitif de sa chaîne échappé ;
Mais je ne pus arracher à la gloire,
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

Enfin, j'ai vu, de mes jeunes années,
L'astre pâlir au midi de son cours ;
Depuis long-temps la main des destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours.

Gloire, plaisirs, *cet éclat de la vie*,
Bientôt pour moi tout s'est évanoui.
Ce songe heureux, *dont l'erreur m'est ravie*,
Fut trop rapide, & j'en ai peu joui.

Mais l'amitié fait, *par son éloquence*,
Calmer des maux qu'elle aime à partager ;
Et chaque jour ma pénible existence
Devient près d'elle un fardeau plus léger.

Jusqu'au tombeau, si son appui me reste,
Il est encor des plaisirs pour mon cœur ;
Et ce débris d'un naufrage funeste,
Pourra, *lui seul*, me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
Intéresser est le bien le plus doux ;
Et l'amitié nous est encor plus chere,
Lorsque l'amour s'envole loin de nous.

Cette chanson (*L'amitié, consolation des malheureux*) sur l'air : *Des folies d'Espagne*, paroît au-dessus du siecle de Colardeau, par l'énergie & la pureté du langage qui s'y font remarquer.

La description du château de Richelieu, poëme de huit cents vers, dédié à Mad. la duchesse d'Aiguillon, est du même auteur. Toutes les richesses de la poésie sont développées dans cette production avec autant de fécondité que de naturel.

Il faut observer que les incidents doivent toujours être clos par deux virgules, quelque place qu'ils occupent, à moins que la regle des repos, ou quelqu'autre regle essentielle ne prescrive, avant ou après, une ponctuation. Nous pourrions citer pour exemple quelques chansons de M. de la Harpe. Nous préférons le morceau de poésie suivant; il vient mieux à l'appui de la regle : sa *Mélanie* nous l'a fourni. Le curé dans cette piece, dit, en parlant du sentiment de l'église sur la profession religieuse :

Mais elle veut *toujours* qu'on soit libre *en son choix*.
Elle veut, quand du cloître on embrasse les loix,
Que le ciel, le salut soient nos motifs augustes.
Mais les erreurs du siecle, & les projets injustes;
Mais d'un foible enfant se rendre l'oppresseur!
Lui commander des vœux qui lui sont en horreur;
Que l'avarice attend, & que la crainte souille;
Offrir son ame à Dieu, *pour ravir sa dépouille;*
Faire entre deux enfants qu'on a reçus des cieux,
De l'amour, de la haine un partage odieux;
Grand Dieu! que, de l'orgueil, cet horrible édifice
S'écroule & disparoisse *aux yeux de ta justice.*

Dans cet exemple on voit des incidents sans virgule : *toujours*, *en son choix*, *aux yeux de ta justice*.

TROISIEME REGLE.

Il faut employer la virgule quand on veut marquer les détails, & diſtinguer les ſens partiels, lorſque les poumons n'exigent que la plus foible des pauſes.

Les deux chanſons érotiques qui ſuivent donneront l'exemple des deux cas.

Exemple du premier cas.

M. Haguenier peint de cette maniere *l'homme ſans ſouci*, chanſon que tout le monde connoît.

Loin d'ici
Le chagrin & le ſouci;
C'eſt en raccourci
Ma philoſophie.
Je bannis
La triſteſſe & la raiſon;
C'eſt de notre vie
Le poiſon.

Je me ris
Des préceptes du ſage;
Sans procès,
Sans femme, ſans ménage,
J'ai la liberté,
La tranquillité,
J'ai de la ſanté,
De la gaîté.
Dans mes ſens eſt ma béatitude.
Affranchi
De toute inquiétude,
Mon eſprit
Fit toujours ſon étude
Des attraits de la volupté.

Peu de perſonnes ignorent celle-ci : elle vient à l'appui de la même regle.

L'HIRONDELLE.

Quand l'hirondelle,
A tire-d'aîle,
Vole & rappelle
Le doux printemps
C'eſt pour apprendre
A tout cœur tendre,
Que pour ſe rendre
Il n'eſt qu'un temps.

Quand du bel âge
Fille peu ſage,
Flétrit l'uſage
Du doux plaiſir ;
Le lys s'efface,
L'éclat qui paſſe,
Laiſſe la trace
Du repentir.

D'un cœur qui change,
Eſt-il étrange
Qu'Amour ſe venge
Par des rigueurs ?
Le temps amene
Soucis & peine ;
Pour lors ſa chaîne
N'eſt plus de fleurs.

Quand une belle,
Un peu cruelle,
Retient près d'elle
L'amant chéri ;
C'eſt la ſageſſe,
Qui, par tendreſſe,
Pour la vieilleſſe
Garde un mari.

Cette chanſon eſt digne de la touche des Chaulieu, des Lattaignant & des Bernis. Nous la devons à M. Savoie de Rollin, avocat général au parlement de Grenoble. Ce magiſtrat ſera dans peu de temps & l'honneur de ſon ſiecle, & celui de ſa nation. Tous ſes diſcours ſont d'une utilité qu'on ne peut comparer qu'aux talents qui les parent.

Exemple du ſecond cas.

Il eſt impoſſible de déſigner les ſens partiels avec plus d'exactitude que Mad de Br**, dans la chanſon qu'elle adreſſe à ſa fille. Les meres ne ſauroient trop la répéter à leurs filles. Elle eſt ſur l'air : *Du menuet d'Exaudet.*

Cet étang,
Qui s'étend
Dans la plaine ;
Répete au ſein de ſes eaux ;
Ces verdoyants ormeaux,
Où le pampre s'enchaîne :
Un ciel pur,
Un azur
Sans nuages,
Vivement s'y réfléchit,
Le tableau s'enrichit
D'images.

Mais tandis que l'on admire
Cette onde où le Ciel ſe mire ;
Un zéphir
Vient ternir
La ſurface
De la glace ;
D'un ſcuffle il confond les traits,
Détruit tous les effets ;
L'éclat de tant d'objets
S'efface.

Un desir,
Un soupir,
O ma fille !
Peut ainsi troubler un cœur,
Où se peint la candeur,
Où la sagesse brille :
Le repos
Sur ces eaux
Peut renaître ;
Mais il se perd sans retour
Dans un cœur dont l'Amour
Est maître.

QUATRIEME REGLE.

Lorsque *si*, *&*, *ni*, *ou*, unissent des mots qui exigent une succession prompte, il ne faut point de virgule. L'impromptu suivant fait à un souper servira de regle ; il est sur l'air : *De l'oiseau qui t'a fait envie.*

Nargue du temple de la gloire,
Où l'on ne vit qu'après la mort :
Nargue des filles de mémoire,
Leur ton, & me glace & m'endort.
Ici, sans grimper sur leurs traces,
Nous allons trouver de plein-pied
Du bon vin servi par les Graces,
Dans le temple de l'Amitié.

M. de Croizetiere confirme la même regle par le couplet suivant, qui est sur l'air : *Lisette est faite pour Colin.*

De trois maîtresses que j'avois,
Zélie est l'assemblage :
Elle a d'Hébé *l'âge & les traits,*
De Flore le corsage ;
Et d'Aspasie Amour exprès
Lui donne le langage.

Ecoutons le tendre Racine qui vient justifier le même précepte, dans une chanson qu'il adresse à une dame qui faisoit des recrues pour son mari ; elle est sur l'air : *Du prévôt des marchands.*

Vous faites des soldats au roi ;
Iris, est-ce là votre emploi ?
Pour vous en épargner la peine,
Que l'on assemble seulement
Ceux qu'Amour met dans votre chaîne ;
Et vous aurez un régiment.

J'y veux entrer ; & que l'argent
Ne soit point mon engagement.
Je n'ai point l'ame mercenaire ;
D'un seul baiser faites les frais,
Enrôlé par ce doux salaire,
Je ne déserterai jamais.

Mais n'allez pas, pour contester,
A la taille vous arrêter ;
Petit ou grand, cet avantage
A la valeur n'ajoute rien ;
C'est du cœur que part le courage ;
Quand on aime, on sert toujours bien.

Où l'on voit également que *ou* n'est point séparé par une virgule parce qu'il exige une succession prompte.

Dans le quatrain suivant, qui est sur l'air : *Nous sommes précepteurs d'Amour ; si* ne prend point de virgule parce qu'il exige également une succession prompte.

Si vous voulez vous promener
Dans ce bois, charmante Isabelle,

Nous

Nous pourrons, sans nous détourner
Aller jusques à *Bagatelle* (1)

Il convient d'observer que si les mots *ni*, *ou*, *&*, *si*, unissent des mots qui permettent une pause avant eux, il faut indiquer cette pause par une virgule, ou par un point & virgule, suivant le degré de suspension. Le couplet suivant, sur l'air : *Avec les jeux dans le village*, servira de regle invariable.

Je veux, amis, quoiqu'on en pense,
Persiffler le sexe en mes vers ;
Je veux des modes de la France
Dire les changements divers :
Je demande pardon aux belles,
Si, trop libre dans mes chansons ;
J'ose chanter ces bagatelles,
Qu'elles voilent sous leurs jupons.

Le sentiment de M. le chevalier de *Cubieres* vient à l'appui du nôtre, dans le couplet suivant. Il est sur l'air : *Qui par fortune trouvera*.

Aux vieillards on doit du respect,
Et des égards sinceres :
Que l'on s'incline à leur aspect,
La plupart sont nos peres :
Ils sont faits pour être des lois
Les organes fidelles ;
Qu'ils servent de Mentors aux rois,
Et qu'ils nous laissent les belles.

Il est des morceaux de sentiment ou de force qu'on veut faire remarquer. La voix les dé-

(1) *Bagatelle* est le nom d'une charmante maison de plaisance, appartenant à monseigneur le comte d'Artois, dans le bois de Boulogne.

ſigne par des pauſes plus ou moins grandes, & l'écriture par les ſignes ſuivants. (..(...(....) M. *Marſolier de Vivetieres* nous donne un exemple de ces trois ſignes dans ſa jolie chanſon (*L'heureux égarement*), qui eſt ſur l'air : *Que ne ſuis-je la fougere.*

Liſe étoit belle & jeunette,
Licas étoit jeune & beau ;
Tous deux danſoient ſur l'herbette
Au doux ſon du chalumeau.
Chaque fille en mariage
Auroit bien voulu Licas ;
Chaque garçon du village
Deſiroit Liſe tout bas.

Licas ſentit dans ſon amé
Certain mal qu'on nomme amour ;
Liſe fait naître la flamme,
Liſe l'éprouve à ſon tour.
Licas n'oſe rien lui dire ;
Liſe baiſſe ſes beaux yeux..
Il la fixe... elle ſoupire....
Ils ſoupirerent tous deux.

La nuit vient ſur la nature
Etendre ſon voile noir ;
La campagne étoit obſcure ;
Ils croyoient encor ſe voir.
Licas veut la reconduire,
Liſe refuſe d'abord ;
Puis la belle de ſourire,
Puis enfin d'être d'accord.

Licas, éloquent ſans doute,
Eut l'art de la raſſurer ;
Mais lorſque l'on n'y voit goutte,
L'on riſque de s'égarer.

La bergere, un peu timide,
Ne ſavoit pas le chemin ;
Craignant de perdre ſon guide,
Elle lui ſerroit la main.

Liſe devient inquiette,
Et Lycas devient rêveur :
Elle eſt belle, elle eſt ſeulette,
Et qui plus eſt, Liſe a peur.
Au plus léger bruit par elle,
Licas ſe ſentoit preſſer ;
Pour mieux raſſurer ſa belle,
Il crut devoir l'embraſſer.

Sur ſes deux levres de roſe,
Ce baiſer-là fut donné ;
Mais la nuit ſeule en eſt cauſe ;
Auſſi fut-il pardonné.
Qu'ai-je donc ! mon cœur palpite,
J'étouffe dans mon corſet....
Pour la ſoulager plus vîte,
Licas rompit le lacet.

Les voilà donc ſur l'herbette,
Liſe bien près de Licas ;
La bergere étoit muette,
Le berger ne parloit pas.
De temps en temps, il s'aſſure,
Si Liſe ſe trouve mieux ;
Quand la nuit eſt trop obſcure,
Les mains remplacent les yeux.

Sans parler, ils s'entendirent,
Et cela plus d'une fois ;
Sans doute après ils dormirent...
Car que faire dans un bois !
Seulement on crut entendre
La bergere ſoupirer,
Et dire, d'une voix tendre,
Je veux ſouvent m'égarer.

Le bon Poinſinet nous donne également un exemple de ces différents ſignes dans ſa chanſon (*Le double larcin*) qui eſt ſur l'air : *Au fond d'un bois ſolitaire.*

Je ne ſuis qu'une bergere,
Je ne vois que mes moutons,
Je ne veux aimer, ni plaire,
Je ne ſais que des chanſons.
Pour treſſer ma chevelure,
Mon miroir eſt un ruiſſeau,
Mon bouquet eſt ma parure,
Et mon bien eſt mon troupeau.

Ce matin, Colin m'appelle,
Il s'approche à pas de loup.
Laiſſe-moi, ma toute belle,
Me dit-il d'un ton ſi doux...
Ton amant ſoumis & tendre
Se croira trop ſatisfait,
Si tu veux lui laiſſer prendre
Un baiſer ou ton bouquet.

Fi donc ! laiſſe-moi, de grace,
Laiſſez.... cela ſe prend-il !
Pour ſa réponſe il m'embraſſe :
Voyez qu'un homme eſt ſubtil !
Je veux fuir... il perſévere....
Malgré mes efforts, mes cris,
Malgre mon chien, ma colere,
Bouquet, baiſer, tout fut pris.

Il y aura toujours de l'injuſtice à faire réjaillir ſur les écrits de cet auteur, les travers de ſa perſonne. Poinſinet pouvoit être un homme ſimple & crédule ; mais quelque ſimple, quelque crédule qu'il fût, il ſavoit aſſez bien ſai-

sir & peindre le ridicule de la plupart de nos sociétés. Sa petite comédie du *Cercle* feroit honneur à nos meilleurs poëtes comiques.

Si dans la phrase on interroge, on met un point d'interrogation (?); si on s'écrie, ou si on admire, on met un point d'exclamation ou d'admiration (!).

La chanson charmante de M. Borde (*la petite Raisonneuse*) donnera un exemple de ces deux points; elle est sur l'air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Maman toujours me répete:
Défends-toi contre l'Amour.
Hélas! je suis toute prête,
S'il vient m'attaquer un jour.
J'aimerois à me défendre;
Mon cœur est las d'être en paix;
Mais pour ne pas m'y méprendre,
Maman, peignez-moi ses traits.

Apprends donc que jeune encore
Il excite la pitié;
Doux & tendre à son aurore,
Et semblable à l'amitié;
Mais bientôt, maître inflexible,
Rien ne peut le désarmer.
Qu'a-t-il donc de si terrible,
S'il n'ordonne que d'aimer?

Garde-toi d'une foiblesse
Que la douleur suit de près.
Et comment, s'il t'intéresse,
Peut-on sentir des regrets?
Dans le cœur, d'un air timide,
Il entre avec le desir.
Ah! j'entends, le mien est vuide;
C'est lui qui doit le remplir.

Si tu l'apperçois, ma chere,
Fuis soudain cet imposteur.
Oui, je vous promets, ma mere,
De le fuir, s'il me fait peur.
Hélas! s'il alloit te plaire!
Il a donc bien des appas!
C'est un monstre, une vipere:
Maman, je ne vous crois pas.

Que dis-tu, jeune étourdie!
Mais que vous a-t-il donc fait!
Il nous blesse avec furie.
Avez-vous senti son trait!
Ses yeux lancent mille flammes;
Cela doit être bien beau.
Le traître embrase nos ames;
Je voudrois voir son flambeau.

Jure-moi, quoi qu'il en coûte,
D'échapper à son lien.
Vous le connoissez sans doute,
Pour en raisonner si bien.
Vous avez bravé sa rage;
Ne me parlez plus de fuir:
Votre exemple m'encourage,
Et je veux vaincre ou mourir.

Ma mere, avec ses menaces,
M'a pourtant fait quelque peur:
Licas est beau, & plein de graces,
J'en ferai mon défenseur;
Il me plaît, je lui suis chere:
L'Amour fût-il un démon,
Quand nous serons deux, j'espere
Le réduire à la raison.

Le vaudeville de du Cerceau, qui offre le tableau le plus piquant de nos mœurs, nous fera connoître également l'emploi du point admiratif.

LA CURIOSITÉ MERVEILLEUSE.

On voit dans ma boîte magique
La rareté ! *bis.*
Rien qui ne flatte & qui ne pique
La curiosité ! *bis.*
Le monde, en peinture mouvante,
Par mon verre se montre aux yeux;
Et sa figure est si parlante,
Qu'elle fait dire aux curieux :
O la merveille
Sans pareille !

J'y fais voir un Grand sans caprice,
La rareté !
Un Courtisan sans artifice,
La curiosité !
Une Cour où dame Fortune
Ne trouble pas les plus beaux jours,
Et n'ait pas, ainsi que la lune,
Et son croissant & son décours :
O la merveille
Sans pareille !
Un Seigneur sans faste & sans dettes,
La rareté !
Un Commis riche & les mains nettes,
La curiosité !
Un Crésus, chez qui l'industrie
Enfante la prospérité,
Sans que dans l'éclat il oublie
Ce que ses peres ont été :
O la merveille
Sans pareille !

Un bel-esprit sans suffisance,
La rareté !
Un grand joueur dans l'opulence,
La curiosité !
Un ami qui, dans ma disgrace,

M'aime autant que dans mon bonheur,
Et quand le ſort m'ôte ma place,
M'en garde une dans ſon cœur :
O la merveille
Sans pareille !

Un bretteur qui jamais ne fuie,
La rareté !
Un conteur qui jamais n'ennuie,
La curioſité !
Un tartufe à lui-même auſtere,
Et qui, ſous la douceur du miel,
Ne déguiſe pas le myſtere
D'un cœur amer & plein de fiel :
O la merveille
Sans pareille !

Mari d'accord avec ſa femme,
La rareté !
Deux cœurs qui ne faſſent qu'une ame,
La curioſité !
Paiſible & vertueux ménage,
Où ſans ceſſe d'heureux enfants
Trouvent d'une conduite ſage
Le modele dans leurs parents :
O la merveille
Sans pareille !

Un petit-maître raiſonnable,
La rareté !
Un plaideur qui ſoit équitable,
La curioſité !
Un modeſte & ſage critique,
Qui, ſans mélange d'âcreté,
Aſſaiſonne d'un ſel attique
Ce que le bon ſens a dicté :
O la merveille
Sans pareille !
Grand ſpectacle où tout divertiſſe,
La rareté !

Fête où tout le monde applaudiſſe,
La curioſité!
Chanſon badine & ſatirique,
Dont les couplets ſoient d'un goût fin,
Dont chaque mot, ſans bleſſer, pique,
Et prépare un heureux refrain,
O la merveille
Sans pareille!

La chanſon ſuivante vient à l'appui de la même regle ; elle eſt ſur l'air : *Quand vous entendrez le doux zéphir.* En la chantant, il faut répéter les mots qui ſont en caracteres italiques Ces répétitions ajoutent beaucoup d'expreſſion aux paroles.

Las! ſi j'avois pouvoir d'oublier
Sa beauté, ſon bien-dire,
Et ſon *très-doux* regarder,
Finirois mon martyre.
Mais las! mon cœur je n'en puis ôter;
Et grand affolage
M'eſt d'eſpérer :
Mais tel ſervage
Donne courage
A tout endurer.
Et puis *comment* oublier
Sa beauté, ſon bien-dire,
Et ſon *très-doux* regarder!
Mieux aime mon martyre.

On aura de la peine à croire que cette chanſon ait été faite vers le commencement du treizieme ſiecle. Elle eſt de Thibault IV, comte de Champagne & roi de Navarre. Ce prince fut ſurnommé *le Grand & le faiſeur de chanſons.* Il étoit auſſi vaillant guerrier qu'habile chanſonnier. Il peut être regardé, ainſi que M. le

vicomte de la Poujade, le pere de la chanſon Françoiſe.

« M. le vicomte de la Poujade, lieutenant-colonel, & chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, naquit le 29 novembre 1704 au château de Périgord, dioceſe d'Agen, & mourut au château de Monbeau, même dioceſe, le 16 avril 1773. Il a été fort connu par les couplets faciles, agréables, pleins de gaîté, de ſel & de grace, qu'il faiſoit ſans ceſſe im-promptu. Le croira-t-on? Il ne ſavoit ni lire, ni écrire; ſon eſprit naturel lui fourniſſoit ſeul des penſées délicates, ſouvent originales & neuves, qu'il employoit avec tant de ſuccès, & ſi à propos. Moncrif, Greſſet, le Préſident Haynaut, & pluſieurs perſonnes de la Cour s'empreſſerent de rechercher la ſociété de ce militaire aimable. » (*Not. des Edit. du Chanſonnier François.*)

Nous avons oublié de dire que le mot *tout* au pluriel ne prenoit point de *t*; ainſi il faut écrire *tous*, & non pas *touts*.

La chanſon de M. l'Abbé de Chaulieu (*le moderne Anacréon*) juſtifie cette orthographe. Elle eſt ſur l'air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Aimons, amis, le temps s'enfuit;
Ménageons bien ce court eſpace;
Peut-être une éternelle nuit
Eteindra le jour qui ſe paſſe.

Peut-être que Caron demain
Nous recevra *tous* dans ſa barque :
Saiſiſſons un moment certain ;
C'eſt autant de pris ſur la Parque.

A l'envi laiſſons-nous ſaiſir

Aux tranſports d'une douce ivreſſe :
Qu'importe, ſi c'eſt un plaiſir,
Que ce ſoit folie ou ſageſſe !

Nous ne pouvons refuſer ici aux dames le portrait frappant que M. l'abbé Sabatier fait de *M*. l'abbé de Chaulieu.

« La caducité de l'âge n'eut pas le pouvoir » d'amortir les ſaillies de ſa muſe, ni d'altérer » ſes goûts ; il aima toujours les plaiſirs, & » les chanta juſqu'à la fin de ſa vie. *Chapelle*, » ſon ami, avoit décidé ſes talents par ſon exem- » ple, & les dirigea par ſes leçons. L'abbé de » Chaulieu ſurpaſſa ſon maître à beaucoup d'é- » gards. Doué, comme lui, d'une imagination » vive, d'un eſprit naturel & facile, il a plus » de grace, plus de brillant dans la penſée & » dans l'expreſſion, ſupériorité qui vient ſans » doute d'une ſenſibilité impétueuſe, qui l'en- » traînoit avec rapidité vers tous les objets agréa- » bles ; il les ſavouroit avec réflexion. De-là » cette multitude de poéſies pleines de déli- » cateſſe, d'aménité & de ſentiment. »

Après les *interjections*, on met toujours le point admiratif, à moins que la regle du repos exige une ponctuation différente. M. Thiriot juſtifie cette maniere de ponctuer dans la chanſon ſuivante, qui eſt ſur l'air : *Le cœur de mon Annette.*

Bouquet énigmatique préſenté par un enfant.

Je chante une Louiſe,
Je lui dois un bouquet ;
Mais un bouquet de miſe
N'eſt pas aiſément fait :

Oh ! nenni-dà !
On ne fauroit trouver mal celui-là.

Elle eft femme & jolie,
Aimable, faite au tour ;
La chaîne qui nous lie
Eft celle de l'Amour :
Oh ! nenni-dà !
On ne fauroit qu'applaudir à cela.

Mais, fans être infidelle,
Je partage mes feux ;
J'aime un autre objet qu'elle ;
Il nous aime tous deux :
Eh ! mais, oui-dà !
C'eft une énigme à préfent que cela.

Sans lui conter fleurette,
Ni lui faire ma cour,
J'en ai fait la conquête
Avant de voir le jour.
Eh ! mais, oui-dà !
C'eft une énigme encore que cela.

Je fuis à fa toilette
Témoin peu redouté ;
J'y chante, j'y caquette,
Bien fûr d'être écouté :
Eh ! mais, oui-dà !
C'eft une énigme encore que cela.

Admirez ma conftance,
Je la chéris un an,
Et puis je recommence
Toujours d'aimer Maman :
Je m'en tiens-là,
Eft-ce une énigme encore que cela ?

Les poéfies de M. le Chevalier de Cubieres approchent de celles de M. Dorat, par la fraî-

cheur du coloris, par la délicatesse & l'aménité. Ce Poëte est né pour les chansons érotiques : les stances qu'elles renferment ont une tournure, une cadence qui plaît à l'oreille, en même temps que les pensées qu'elles contiennent pénetrent le cœur & flattent l'esprit. *Catesby* en est une que Voltaire lui-même n'auroit pas désavouée. On y verra à la fois l'emploi du point d'interrogation, & celui du point d'admiration. Elle est sur l'air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Vous par qui l'Amour fait des loix,
Charmantes sœurs que rien n'égale,
Venez, accourez, toutes trois,
Je vous peindrai votre rivale.

Catesby vous a pris, hélas !
Les charmes qu'en vous on adore ;
O Graces ! N'en murmurez pas ;
Elle en a bien d'autres encore.

Vous avez le teint d'une fleur,
Tous les agréments du bel âge :
Mais avez-vous cet air vainqueur,
Qui sait fixer le plus volage ?

Vous avez le souris d'Hébé,
Ce souris qui flatte & qui touche ;
Catesby vous l'a dérobé ;
Il va cent fois mieux sur sa bouche.

De l'incomparable Cypris
Vous avez la taille légere ;
Mais j'ai vu la foule des ris
Vous quitter pour cette bergere.

L'éclat qu'en vous on voit briller,
Est sans doute un charme suprême ;

Mais avez-vous ce doux parler
Qui vaut mieux que la beauté même!

Avez-vous, comme Catesby,
Une voix qui séduise, entraîne!
Non. Votre regne est donc fini;
Elle est Grace, Muse & Syrene.

On trouvera dans le tableau suivant les mots de notre langue qui ont le même son, ou à peu près le même, & qui s'orthographient différemment, (ce qu'on appelle *Homonymes*). Ce tableau facilite infiniment l'étude de l'orthographe; il peut trouver place dans tous les traités qu'on pourroit faire sur la langue Françoise.





HOMONYMES.

A.

a	il *a*, verbe.
à	article.
Ah, *Ha*	interjections, qui ont la même signification.
Abaisse	verbe.
Abbesse	d'un couvent.
Abbé	M. l'abbé.
Abée	ouverture par où coule l'eau qui fait tourner la roue d'un moulin.
Accord	substantif.
Accort	complaisant, affable.
Ache	plante.
Hache	instrument tranchant.
Achit	plante étrangere.
Hachis	viande hachée.
Acquit	quittance
Acquis	participe du verbe acquérir.
Acre	mesure de terre.
âcre	qui a de l'âcreté.
Agar	servante d'Abraham.
Hagard	farouche.
Aile	d'oiseau.
Elle	pronom.

Aine	partie du corps.
Haine	inimitié.
Aîné	frere aîné
Enée	nom d'homme.
Air	un des quatre élémens.
Aire	à battre le bled.
Ere	terme de chronologie.
Haire	chemise de crin.
Airer	verbe, faire son nid.
Airée	la quantité de gerbes qu'on met à la fois dans l'aire.
Ais	planche.
Hais	je hais, présent du verbe *haïr*.
Haie	clôture d'épines.
Alène	outil.
Haleine	souffle.
Alicante	ville d'Espagne.
Aliquante	partie aliquante.
Allege	petit bateau, qui va à la suite d'un plus grand.
Allége	verbe, il allége.
Allée	de jardin, subst.
Aller	marcher.
Amande	fruit.
Amende	peine.
Amant	amante.
Aman	favori d'Assuérus.
Ami	mon ami.
Amict	habillement de prêtre.
An	année.
En	pronom, préposition.

Anche

Anche	de haut-bois, de basson.
Hanche	partie du corps.
Ancre	de vaisseau.
Encre	à écrire.
Ane	bête de somme.
Anne	nom de femme.
Année	douze mois.
Anée	la charge d'un âne.
Antre	l'antre d'un ours.
Entre	j'entre, du verbe entrer.
Entre	nous ; préposition.
Anglois	un Anglois.
Anglet	terme d'architecture. Petite cavité creusée en angle droit, qui sépare les bossages ou pierres de refend.
Anvers	ville de Flandre.
Envers	préposition.
Envi	plaît à l'envi.
Envie	desir, déplaisir que l'on a du bien d'autrui.
Août	un des douze mois de l'année.
Où	adverbe de lieu.
Ou	conjonction.
Houe	instrument de fer.
Houx	arbrisseau.
Appas	charmes.
Appât	pâture.
Apelle	peintre célebre.
Appellé	du verbe *appeller.*
Après	préposition.
Apprêt	substantif.
Argent	métal.
Argens	le marquis d'Argens.

Arras	ville de France.
Haras	lieu destiné à loger des étalons.
Art	regles.
Hart	corde.
Avant	préposition.
Avent	temps destiné par l'église pour se préparer à la fête de Noël.
Au, aux, à	articles.
Aulx	pluriel d'*ail*.
Eau	un des quatre élémens.
Haut	haute.
Os,	partie dure du corps.
Ho, oh	interjections.
Aude	riviere.
Ode	poëme.
Auspice	favorable.
Hospice	petite maison religieuse.
Autan	vent du midi.
Autant	adverbe.
Autel	d'église.
Hôtel	maison.
Auteur	d'un livre.
Hauteur	élévation.

B.

Bacha	titre d'honneur en Turquie.
Buchat	terme de manufacture de papier.
Bacinet	espece de renoncule.
Bassinet	de fusil.
Bai	d'un poil rouge & brun.
Baie	terme de géographie.

Baile	de Venise.
Bayle	auteur fameux.
Belle	feminin de beau.
Bêle	du verbe bêler.
Bâiller	d'ennui.
Bailler	faire un bail, terme de pratique.
Balai	pour nettoyer.
Balais	rubis balais.
Ballet	danse.
Balle	de marchandises.
Bâle	ville de Suisse.
Ban	cri public, bannissement.
Banc	où l'on s'assied.
Bans	terme de chasse.
Bar	ville de France.
Bard	civiere à bras.
Brusc	arbrisseau.
Brusque.	prompt & rude.

C.

Cadi	juge turc.
Cadis	étoffe.
Cadix	ville d'Espagne.
Caen	ville de France.
Camp	des soldats.
Quand	lorsque.
Quant	à vous.
Kan	des tartares.
Cahot	saut que fait une voiture.
Chaos	confusion.
Cap	pointe de terre.

Cap	tête, de pied-en-cap.
Cape	la cape & l'épée.
Car	conjonction.
Quart	la quatrieme partie.
Cartier	fabricant de cartes.
Quartier	d'une ville.
Se	pronom personnel.
Ce	pronom démonstratif.
Céans	ici, adv.
Séant	du verbe *seoir*.
Séant	adj. décent.
Ceignons	du verbe *ceindre*.
Saignons	du verbe *saigner*.
Ceins	du verbe *ceindre*.
Cinq	personnes.
Sain	saine.
Saint	sainte.
Sein	gorge.
Seing	signature.
Ceinte	féminin de *ceint*.
Sainte	féminin de *saint*.
Sainte	ville de France.
Céler	cacher.
Sceller	mettre le sceau.
Seller	un cheval.
Cele	du verbe *celer*.
Celle	féminin de *celui*.
Scelle	du verbe *sceller*.
Selle	de cheval.
Cellier	où l'on serre le vin.
Sellier	marchand de selles.
Cene	la cene de Notre-Seigneur.

Saine	féminin de ſain.
Scene	de tragédie.
Seine	riviere de France.
Cenſé	réputé.
Senſé	qui a du bon ſens.
Cens	redevance.
Cent	nom de nombre.
Sang	qui coule dans les veines.
Sans	prépoſition.
Sens	ville de France.
Sens	le ſens commun.
Centon	ouvrage de poéſie.
Santon	moine Turc.
Cep	un cep de vigne.
Seps	ſerpents.
Cerf	animal.
Sers	*je ſers*, du verbe *ſervir.*
Cervantes	auteur Eſpagnol.
Servante	domeſtique.
Cet	pronom.
Saie	vêtement ancien.
Sais	*je ſais*, du verbe *ſavoir.*
Sept	perſonnes.
Ceſſion	démiſſion.
Seſſion	ſéance d'un tribunal.
Chaîne	de fer.
Chêne	arbre.
Chair	viande.
Cher	chere, adj.
Chaire	de prédicateur.
Chere	bonne, mauvaiſe chere.
Champ	piece de terre.

Chant.	harmonieux.
Charier.	verbe.
Charier.	de lessive.
Chasse.	substantif.
Chasse.	du verbe *chasser.*
Châsse.	à reliques.
Chaud.	chaude.
Chaux.	de la chaux.
Chœur.	de musique.
Cœur	partie du corps.
Chrême.	le saint chrême.
Crême.	de la crême.
Ci.	adverbe.
Si.	conjonction.
Scie.	à couper.
Sis.	sise, du verbe *seoir.*
Six.	personnes.
Cil.	poil des paupieres.
Sil.	terre minérale.
Cire.	cire molle.
Sire.	en parlant au roi.
Clain.	d'une douve.
Clin.	d'œil.
Clair.	claire.
Clair.	saint Clair.
Clerc.	de procureur.
Clause.	d'un contrat.
Close.	clos, adj.
Coi.	tranquille.
Quoi.	pronom.

Colomb	Chriſtophe Colomb.
Colon	celui qui cultive une terre.
Côlon	terme d'anatomie.
Compte	calcul.
Comte	qui poſſede un comté.
Conte	récit.
Compter	calculer.
Conter	narrer.
Comté	titre d'une terre.
Comus	divinité dont l'unique fonction étoit de préſider aux fêtes, aux toilettes des femmes & des jeunes hommes qui aimoient la parure.
Comus	nom d'homme.
Conquète	faire des *conquêtes*.
Conquette	terme de fleuriſte.
Comptant	de l'argent *comptant*.
Contant	du verbe *conter*.
Content	ſatisfait.
Cor	de chaſſe.
Cor	durillon.
Corps	l'âme & le *corps*.
Cors	cerf, dix *cors*.
Corus	l'un des principaux vents.
Chorus	mot qui n'eſt d'uſage que dans cette phraſe : *faire chorus*, chanter enſemble à table.
Côte	partie du corps.
Côte	penchant d'une colline, rivage de la mer.
Cotte	jupe, *cotte* d'armes.
Quotte	quote-part.
Cou	partie du corps.

Couds.	je couds, du verbe *coudre.*
Coup.	frapper un coup.
Coût.	ce qu'une chose coûte.
Cour.	une cour.
Cours.	je cours, du verbe *courir.*
Cours.	de physique.
Court.	courte, adj.
Crains.	je crains, du verbe *craindre.*
Crin.	de cheval.
Cri.	jeter un cri.
Cric.	instrument à lever des fardeaux.
Crie.	je crie, du verbe *crier.*
Chrie.	amplification.
Cycle.	solaire.
Sicle.	monnoie.
Cygne.	oiseau.
Signe.	marque.

D.

Dais.	sous le dais.
Des.	article.
Dès.	préposition.
Dam.	la peine du *dam.*
Dans.	préposition.
Dent.	mal de dent.
Danse.	pas cadencés.
Dense.	épais.
Date.	d'une lettre.
Datte.	fruit.
Défet.	imperfection d'un livre.
Défait.	détruit.

Dégoutter	couler goutte à goutte.
Dégoûter	ôter l'appétit.
Délie	ſurnom de Diane.
Délit	crime.
Deſſein	projet.
Deſſin	l'art de deſſiner. L'académie écrit deſſein.
Dixme	la dixme.
Dîmes	nous dîmes, du verbe *dire*.
Doigt	doigt de la main.
Dois	je dois, du verbe *devoir*.
Don	préſent.
Dom, ou *don*	titre.
Donc	conjonction.
Dont	pronom.
Du	article.
Dû	du verbe *devoir*.

E.

Écho	ſon.
Ecot	quote-part.
Élan	quadrupede.
Élant	prendre un *élant*
Enter	greffer.
Hanter	fréquenter.
Eſſai	épreuve.
Eſſaie	racine dont on ſe ſert dans les Indes pour teindre en écarlate.
Étaim	laine.
Etain	métal blanc.
Eteint	éteinte.

Étang	amas d'eau.
Étant	gérondif du verbe *être*.
Étends	j'étends, du verbe *étendre*.
Être	verbe.
Hêtre	arbre.
Eu	participe du verbe *avoir*.
Hue	terme de charretier.
Eûmes	nous eûmes, du verbe *avoir*.
Hume	je hume, du verbe *humer*.
Hume	M. Hume.
Eux	pronom perſonnel.
Œufs	des *œufs*.
Exaucer	une prière.
Exhauſſer	un mur.

F.

Face	viſage.
Faſſe	il faut que je faſſe, du verbe *faire*.
Faſce	terme de blaſon.
Faim	deſir de manger.
Fin	d'un ouvrage.
Fin	menu.
Feint	feinte.
Faîte.	ſommet.
Faite	féminin de *fait*.
Fête	célébrer une fête.
Faon	le petit d'une biche.
Fends	je fends, du verbe *fendre*.
Faut	il *faut*.
Faux	fauſſe.
Faux	à faucher.

Faire	verbe à l'infinitif.
Ferre	je ferre, du verbe *ferrer*.
Féerie	l'art des fées.
Férie	vacation.
Flan	tarte.
Flanc	côté.
Foi	la foi.
Foie	le foie.
Fois	une *fois*, deux *fois*.
Foix	Comté de France.
Fond	l'endroit le plus bas.
Fonds	fonds de terre ou d'argent.
Fonds	je fonds, du verbe *fondre*.
Font	ils font, du verbe *faire*.
Fonts	les fonts baptiſmaux.
For	le for intérieur.
Fort	*forte*, adj.
Fort	forteresſe.
Fort	beaucoup, adv.
Fors	excepté, il a vieilli.
Forçat	galérien.
Forçât	du verbe *forcer*.
Forèt	bois.
Foret	inſtrument de fer à *percer*.
Forez	province de France.
Format	terme de libraire.
Forma	il forma, du verbe *former*.
Fournil	lieu où l'on met le four.
Fournis	je fournis, du verbe *fournir*.
Frai	des poiſſons.
Frai	diminution de poids dans la monnoie.
Frais	fraîche, prendre le *frais*.

Frais	faire des frais.
Fret	louage d'un vaiſſeau.
Fuie	petit colombier.
Fuis	je fuis, du verbe *fuir.*
File	longue ſuite de perſonnes ou de choſes.
File	je file, du verbe *filer.*

G.

Gai	joyeux.
Gué	paſſer une riviere à *gué.*
Guet	faire le guet.
Gale	maladie de la peau.
Galle	noix de galle.
Galles	le prince de Galles.
Gant	de ſoie.
Gand	ville de Flandre.
Gard	le pont du Gard.
Gars	un jeune garçon.
Gare	du verbe *garer*, une gare.
Geai.	oiſeau.
Jet	jet-d'eau.
Gène	torture.
Gènes	ville d'Italie.
Gent	gente, la *gent* trotte-menuë.
Gens	les gens.
Jean	nom propre.
Jan	terme du jeu du trictrac.
Grace	faveur, pardon.
Graces	cette demoiſelle a beaucoup de graces.
Graſſe	gras, *graſſe.*
Graſſe	ville de France.

Grat	lieu où les poules grattent pour trouver des vers.
Grate	coups, mauvais traitement.
Grenat	pierrre précieuse, fruit.
Grena	il grena, du verbe *grener*.
Guere	pas beaucoup.
Guerre	substantif.
Gril	ustensile de cuisine.
Gris	grise.

H.

Haire	chemise de crin.
Hère	un pauvre hère.
Héraut	d'armes.
Héros	héroïne.
Hie	machine à enfoncer en terre.
Y	pronom, adverbe de lieu.
Horion	coup rude.
Orion	constellation.
Hostie	victime.
Ostie	ville.
Hôte	hôtesse.
Hotte	porter la hotte.
Haute	haut, haute.
Ote	j'ôte, du verbe *ôter*.
Huis	à huis clos.
Huit	huit personnes.

I.

Ilot	petite île.
Ilote	esclave lacédémonien.

J.

Jaqué	habit court & ferré ; vieux mot.
Jacques	nom propre.
Jeune	oppofé de vieux.
Jeûne	abftinence.
Jurat	juge de Bordeaux.
Jura	il jura, du verbe *jurer*.

K.

Kain	le Kain, acteur tragique.
Quint	la cinquieme partie.
Quint	Charles-quint, Sixte-quint ; &c.

L.

La	article.
Là	adverbe de lieu.
Las	laffe.
Lacs	filets.
Lai	frere lai.
Laid	laide.
Laie	femelle du fanglier.
Lait	laitage.
Les	article
Lez	St. Germain-lez-Paris.
Legs	un legs.
Laiche	mauvaife herbe.
Leche	tranche fort mince.
Lende	grande étendue de terre en friche.
Lende	œuf de pou, on dit mieux *lente*.
Landes	province de France.

Laon	ville de France.
Lent	lente.
Lice	ſubſt. entrer en lice.
Liſſe	poli, adj.
Lie	de vin.
Lit	où l'on couche.
Lis	fleur de *lis*
Lis	du verbe *lire.*
Ly	meſure itinéraire de la Chine.
Lieu	endroit.
Lieue	eſpace de chemin.
Lion	animal.
Lyon	ville de France.
Lire	verbe.
Lyre	inſtrument de muſique.
Liſſe	adj. poli, uni.
Lice	lieu préparé pour la courſe.
Lice	femelle de chien de chaſſe.
Lods	droit ſeigneurial.
Los	louange. *Vieux mot.*
Lot	gagner un lot à une loterie.
Lord	titre en Angleterre.
Lors	lors de la réception.
Loup	animal.
Loue	je loue, du verbe *louer.*
Lute	terme de Chimiſte.
Lutte	exercice du corps.
Luth	inſtrument de muſique.
Lutte	du verbe *lutter.*

M.

Mo	mon, ma, pronom.

Mat	adj. ſans éclat.
Mat	terme du jeu d'échec.
Mât	de vaiſſeau.
Main	la main droite, gauche.
Maint	mainte, adj.
Mein	riviere d'Allemagne.
Maine	province de France.
Mene	je mene, du verbe *mener.*
Maire	le maire du palais, de la ville.
Mere	celle qui donne la vie.
Mer	la mer.
Mais	conjonction.
Mes	mon, ma, mes.
Mets	je mets, du verbe *mettre.*
Mets	qu'on ſert ſur table.
Metz	ville de Lorraine.
Maître	propriétaire, chef.
Maître	expert en quelque art.
Mètre	vers. *Vieux mot.*
Mettre	verbe.
Mâle	du ſexe maſculin.
Malle	coffre.
Mandat	ſubſt.
Manda	il manda, du verbe *mander.*
Manes	les ombres.
Manne	drogue.
Manne	des Iſraélites.
Manne	panier d'oſier.
Mante	grand manteau.
Mantes	ville.
Menthe	plante.
Mente	du verbe *mentir.*

Maraud

Maraud	maraude, *injure*.
Marot.	Clément Marot.
Marchand	marchande.
Marchant	du verbe *marcher*.
Mari	époux.
Marie	nom propre.
Marri	fâché.
Maſſe	amas de pluſieurs parties qui ſont un corps.
Maſſe	marteau.
Maſſe	terme de billard.
Maſſe	ſomme d'argent qu'on met au jeu.
Matter	quelqu'un, l'humilier.
Mâter	un vaiſſeau.
Mâtin	gros chien.
Matin	la premiere partie du jour.
Maux	pluriel de *mal*.
Meaux	ville de France.
Mots	paroles.
Mœurs	bonnes mœurs.
Meurs	je meurs, du verbe mourir.
Moi	pronom.
Mois	partie de l'année.
Mole	ſubſt.
Molle	féminin de *mou*.
Mon	ma, mes.
Mont	montagne.
Montaigne	nom d'homme.
Montagne	une montagne.
Mords	je mords, du verbe *mordre*.
Mors	de cheval.

Mort	ſubſt.
Mort	morte, adj.
Mou	molle; moû de veau.
Mouds	je mouds, du verbre *moudre.*
Moue	grimace.
Moût.	vin nouvellement fait.
Mur	muraille.
Mûr	mûre.
Mule	pantoufle.
Mules	angelures au talon.
Mule	femelle du mulet.
Muſc	animal & parfum.
Muſque	je me muſqûe, du verbe *muſquer.*
Mire	partie d'un fuſil ou d'un canon.
Mire	du verbe *mirer.*
Myrrhe	gomme.

N.

Né	née.
Nez	partie du viſage.
Négligeant	gérondif du verbe négliger.
Négligent	adj. nonchalant.
Ni	particule négative.
Nid	d'oiſeau.
Nœud	faire un nœud.
Neuf	perſonnes.
Noie	du verbe noyer.
Noix	fruit.
Nom	qui a rapport avec nommer.
Non	négation.

None	une des heures canoniales.
Nones	terme de calendrier romain.
Nonne	religieuſe.
Notre	notre cheval.
Nôtre	votre bien & le nôtre.
Nu	nue, adj.
Nue	nuage.
Nuit	la nuit.
Nuits	ville de France.

O.

Oint	du verbe *Oindre*.
Oing	du vieux oing.
Olivète	plante.
Olivettes	danſe provençale.
Ombre	terme de mythologie.
Ombre	obſcurité.
Hombre	jeu.
On	pronom général.
Ont	du verbe avoir.
Or	particule qui ſert à lier un diſcours.
Or	ſubſt.
Ord	orde, vieux mot, d'où vient *ordure*.
Ort	peſer ort, c'eſt-à-dire avec l'emballage.
Hors	prépoſition.
Ordinand	celui qui doit recevoir les ordres ſacrés.
Ordinant	celui qui les confere.
Oubli	manque de ſouvenir.
Oublie	ſorte de pâtiſſerie.
Oui	oppoſé de non.

Ouï	du verbe *ouïr*.
Ouie	un des cinq ſens.

P.

Padou	ruban.
Padoue	ville d'Italie.
Paire	couple.
Pere	celui à qui on doit la vie.
Pair	titre.
Pair	égal.
Pers	perſe, couleur ; vieux mot.
Perds	du verbe perdre.
Pain	aliment.
Peint	peinte.
Pin	arbre.
Pais	du verbe paître.
Paix	oppoſé de guerre.
Pet	vent.
Palais	habitation d'un ſouverain.
Palais	de la bouche.
Palais	ſalle de juſtice.
Palet	jouer au palet.
Pale	d'un moulin, d'une rame.
Pâle	adj.
Pan	dieu des bergers.
Pan	de mur, de robe.
Paon	oiſeau.
Pends	du verbe pendre.
Panſer	une plaie, un cheval.
Penſer	réfléchir.
Par	prépoſition.
Part	portion.

Parant	qui pare.
Parent	de même famille.
Paroiffe	du verbe paroître.
Pareffe	fainéantife.
Pari	gageure.
Parie	du verbe *parier*.
Paris	ville de France.
Paroi	forte de cloifon.
Parois	la furface d'un vafe.
Parois	inftrument de maréchal.
Parti	fubft. mafc.
Partie	fubft. fém. portion.
Paume	de la main.
Paume	jeu.
Pomme	fruit.
Paufe	fubft. fufpenfion.
Pofe	du verbe pofer.
Peau	ce qui couvre notre chair.
Pô	fleuve d'Italie.
Pot	de terre, de fer.
Pécher	manquer.
Pêcher	prendre des poiffons.
Pêcher	arbre.
Pécheur	mafc. de pechereffe.
Pêcheur	qui fait profeffion de pêcher du poiffon
Peine	douleur.
Pêne	le pêne d'une ferrure.
Peinte	féminin de *peint*.
Pinte	mefure de France.
Perfan	qui eft de la Perfe.
Perçant	du verbe percer.

Pesse	arbre ; espece de pin.
Paisse	du verbe *paître* : qu'il paisse.
Perce	du verbe *percer*.
Perce	tonneau en *perce*.
Perse	empire d'Asie.
Perse	fém. de pers, vieux mot.
Peu	opposé à beaucoup.
Peut / *Peux*	du verbe *pouvoir*.
Pilori	punition mettre au *pilori*.
Pilori	il se dit aussi de la place où est situé ce pilori.
Piloris	rat musqué des Antilles.
Plaid	terme de pratique.
Plaie	blessure.
Plais	du verbe *plaire*.
Plain	plaine, uni.
Plaint	du verbe *plaindre*
Plein	pleine, rempli.
Plan	d'un ouvrage, plan, plane.
Plant	d'arbre.
Poids	pesanteur.
Pois	légume.
Poix	matiere gluante.
Poix	ville de France.
Poing	main fermée.
Point	dans tout autre sens.
Pou	vermine.
Pouls	mouvement des arteres.
Pouce	un des doigts de la main.
Pouce	mesure.
Pousse	du verbe *pousser*.
Pressis	jus qu'on fait sortir en pressant.
Précis	par-tout ailleurs.

Prémices	les premiers fruits.
Prémisses	terme de logique.
Présidant	gérondif, de présider.
Président	d'un tribunal, substantif.
Près	préposition.
Prêt	prête.
Prêt	d'argent.
Prou	assez, beaucoup, vieux mot.
Proue	de vaisseau.
Puy	le Puy, ville de France.
Puits	trou profond.
Puis	du verbe *pouvoir.*

R.

Raie.	poisson.
Raie	ligne.
Rais	ne se soucier ni des *rais* ni des tondus.
Rez	rez-terre.
Rets	filet.
Reine	femme du roi.
Rênes	d'un cheval.
Renne	quadrupede.
Rennes	ville de France.
Rang	substantif.
Rends	du verbe *rendre.*
Ras	poil ras.
Rat	animal.
Réduis	du verbe *réduire.*
Réduit	retraite.
Refend	bois mur, de refend.
Refends	du verbe *refendre.*
Regrès	terme de jurisprudence.
Regret	déplaisir.

Reins	les reins.
Rhin	fleuve d'Allemagne.
Rheims	ville de France.
Reinette	pomme.
Rènette	inſtrument de maréchal.
Repaire	retraite des bêtes féroces.
Repere	terme commun à pluſieurs métiers.
Requin	gros poiſſon de mer.
Requint	droit ſeigneurial.
Réſidant	qui réſide.
Réſident	le réſident de France à Geneve.
Ris	du verbe *rire*.
Riz	grains.
Rit	ordre des cérémonies.
Roc	maſſe de pierre très-dure.
Roch	ſaint Roch.
Romps	du verbe *rompre*.
Rond	ronde, adj.
Rôt	rôti.
Rot	ventoſité.
Roue	ſubſtantif.
Roue	du verbe *rouer*.
Roux	rouſſe, adj.
Rubicond	rubiconde, adj.
Rubicon.	riviere.
Raiſonner	diſcourir.
Réſonner	retentir.

S.

Saba	la reine de Saba.
Sabbat	le ſabbat des juifs.
Sale	mal-propre.

Salle	appartement.
Saur	hareng ſaur.
Sors	du verbe ſortir.
Sort	deſtinée.
Saut	action de ſauter.
Sceau	cachet.
Seau	à puiſer.
Sot	ſotte, adj.
Seime	maladie du pied du cheval.
Seme	du verbe *ſemer*.
Scel	cachet ; il eſt vieux.
Sel	à ſaler.
Scion	petit rejeton d'un arbre.
Sion	montagne.
Sion	ville de Suiſſe dans le Valais.
Seoir	verbe, qui a vieilli.
Soir	partie du jour.
Sceptique	qui doute de tout.
Septique	terme de médecine.
Serein	le ciel ſerein ; le ſerein tombe.
Serin	oiſeau.
Son	pronom poſſeſſif.
Sont	du verbe *être*, *ils ſont*.
Sonnet	piece de vers.
Sonnez	terme de trictrac.
Sou	monnoie.
Soul	raſſaſié.
Sous	prépoſition.
Subi	participe de ſubir.
Subit	ſubite, adj.
Succin	l'ambre jaune.
Succinct	bref, diſcours ſuccinct.

Sur	prépoſition.
Sur	aigrelet.
Sûr	certain.
Surtout	juſtaucorps fort large.
Surtout	grande piece de vaiſſelle qu'on place au milieu des tables.
Sur-tout	adverbe.

T.

Talion	punition pareille à l'offenſe.
Taillon	ſeconde taille.
Taie	à l'œil.
Taie	d'oreiller.
Tais	je tais, du verbe *taire*.
Tes	pluriel de *ton*.
Tet	morceau de pot caſſé.
Tein	de miroir.
Teint	participe de *teindre*.
Teint	du viſage.
Thym	plante odoriférante.
Tan	pour préparer les gros cuirs.
Tant	adverbe.
Temps	le temps ; ſaiſon.
Tends	du verbe *tendre*.
Tante	parente.
Tente	pavillon.
Tente	du verbe *tenter*.
Tas	amas.
Ta	féminin de ton.
Taux	prix établi.
Tôt	tôt ou tard.

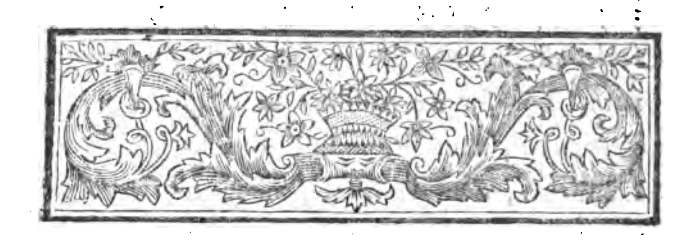
Terme	borne, expression.
Thermes	édifices pour les bains.
Termes	le maréchal de Termes.
Taon	grosse mouche.
Thon	poisson de mer.
Tonds	je tonds, du verbe *tondre*.
Ton.	pronom possessif.
Ton	inflexion de voix.
Tir	terme de guerre.
Tyr	la ville de Tyr.
Tirant	du verbe *tirer*.
Tyran	roi cruel.
Tiran	oiseau du Brésil.
Toi	pronom personnel.
Toit	couvert.
Tords	je tords, du verbe *tordre*.
Tors	torse, adj.
Tort.	dommage, injustice.
Tout	toute.
Toux	petite maladie.
Trais	je trais, du verbe *traire*.
Trait	ligne
Trait	action.
Très	très-humble, particule.
Tribu	les douze tribus.
Tribut	impôt.
Trot	aller au trot.
Trop	adverbe, opposé à *pas assez*.

V.

Vain	vaine.
Vin	liqueur.

Vingt	nom de nombre.
Vair	terme de blaſon.
Ver	inſecte.
Vers	prépoſition.
Vert	verte, adj.
Vais	je vais, du verbe *aller*.
Vêts	je vêts, du verbe *vêtir*.
Vaux	par mont & par vaux.
Vaux	je vaux, du verbe *valoir*.
Veau	le petit d'une vache.
Vos	pluriel de *vôtre*.
Van	crible.
Vends	je vends, du verbe *vendre*.
Vent	air agité.
Veſce	eſpece de grain.
Veſſe	vent.
Vice	défaut.
Viſſe	il falloit que je viſſe, du verbe *voir*.
Vis	ſubſt. fém. vis de preſſoir.
Veux	je veux, du verbe *vouloir*.
Vœu	ſubſt. promeſſe.
Ville	cité.
Vile	féminin de vil, abject.
Voye	moyen.
Voie	chemin.
Vois	je vois, du verbe *voir*.
Voix	en fait de langage.
Vu	participe du verbe *voir*.
Vue	la vue.

MODÈLE
DE
LETTRES.



LETTRES

FAMILIERES ET BADINES.

C'EST dans ces ſortes de lettres que la plaiſanterie & l'enjouement ſont à leur véritable place ; mais la prudence doit toujours guider votre plume. Quelqu'attaché que vous paroiſſe un ami, ménagez adroitement ſes paſſions ; c'eſt à elles ſeules qu'il faut parler. On eſt tous les jours trompé à des amitiés de trente ans, nous dit Mad. de Maintenon. Cette femme diſoit vrai. En effet, les vertus apparentes des hommes n'étant ordinairement que des vices couverts, les amitiés qui nous paroiſſent les plus fortes ne ſont que des intérêts concertés ou des vengeances ménagées. La haine

ſeule eſt ſincere, & l'amitié n'eſt plus qu'un nom. Son ſourire n'eſt ſouvent qu'un piege qui cache autant de perfidie que le viſage de Domitien, dont le front s'éclairciſſoit & devenoit riant, à meſure que la haine ſe retiroit & s'amaſſoit autour de ſon cœur.... L'honnête homme eſt perdu s'il juge toujours des autres par lui-même. Ceux qui l'entourent lui font des proteſtations d'une amitié déſintéreſſée, le prennent en même temps pour un imbécille, & n'ont d'autre but que de lui voler ſon affection & le fruit qu'ils s'en promettent.



LETTRE

De RACINE *à* M. VITART.

À Usez, le 30 mai 1662.

MON oncle, qui veut traiter son évêque dans un grand appareil, est allé à *Avignon* pour acheter ce qu'on ne pourroit trouver ici, & il m'a laissé la charge de pourvoir cependant à toutes choses. J'ai de fort beaux emplois, comme vous voyez ; & je sais quelque chose de plus que manger ma soupe ; puisque je la sais faire apprêter. J'ai appris ce qu'il faut donner au premier ; au second & au troisieme service, les entremets qu'il y faut mêler, & encore quelque chose de plus ; car nous prétendons faire un festin à quatre services, sans compter le dessert. J'ai la tête si remplie de toutes ces belles choses ; que je vous en pourrois faire un fort long entretien ; mais c'est une matiere trop creuse sur le papier : outre que n'étant pas bien confirmé dans cette science, je pourrois bien faire quelques pas de clerc, si j'en parlois encore long-temps.

Je vous dirai une petite histoire assez étrange. — Une jeune fille d'Usez, qui logeoit assez près de chez nous, s'empoisonna hier elle-même avec de l'arsenic, pour se venger de son pere qui l'avoit querellée trop rudement : du reste elle étoit très-sage. Telle est l'humeur des gens de ce pays-ci ; ils portent les passions au dernier excès.

LETTRE

De Mad. de la FAYETTE *à Mad. de* SÉVIGNÉ.

Paris, 14 juillet 1673.

VOICI ce que j'ai fait depuis que je ne vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fievre ; il y a six mois que je n'ai été purgée ; on me purge une fois, on me purge deux ; le lendemain de la deuxieme, je me mets à table : ah ! ah ! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage. Mangez donc un peu de viande. Non, je n'en veux point. Mais vous mangerez du fruit ? Je crois qu'oui. Hé bien, mangez-en donc. Je ne saurois ; je mangerai tantôt ; que l'on m'ait ce soir un potage & un poulet. Voici le soir, voilà un potage & un poulet. Je n'en veux point, je suis dégoûtée, je m'en vais me coucher, j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi. J'appelle, je prends un livre, je le referme. Le jour vient, je me leve, je vais à la fenêtre ; quatre heures sonnent, cinq heures, six heures ; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept, je me leve à huit, je me mets à table à douze inutilement, comme l'autre nuit. Etes-vous malade ? Nenni. Etes-vous plus foible ? Nenni. Je suis dans cet état trois jours & trois

nuits ; je redors présentement ; mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre ; du reste, je me porte bien, & je n'ai pas même si mal à la tête.

LETTRE

De Mlle. de LENCLOS *à M. de* SAINT-EVREMONT.

JE défie *Dulcinée* de sentir avec plus de joie le souvenir de son chevalier. Votre lettre a été reçue comme elle le mérite, & la triste figure n'a point diminué le mérite des sentiments. Je crois, comme vous, que les rides sont les marques de la sagesse. Je suis ravie que vos vertus extérieures ne vous attristent point ; je tâche d'en user de même. Vous avez un ami (M. le comte *de Grammont*) gouverneur de province, qui doit sa fortune à ses agréments. C'est le seul vieillard qui ne soit pas ridicule à la cour. M. de Turenne ne vouloit vivre que pour le voir vieux. Il le verroit pere de famille, riche & plaisant ; il a plus dit de plaisanteries sur sa nouvelle dignité, que les autres n'en ont pensé. M. d'*Ebène*, que vous appellez le *Cunctator*, est mort à l'hôpital. Qu'est ce que les jugements des hommes ? Si M. d'*Olonne* vivoit & qu'il eût lu la lettre que vous m'écrivez, il vous auroit continué votre qualité de son philosophe. M. de *Lausun* est mon voisin, il recevra vos compliments ; je vous rends très-tendrement ceux de M. de *Charleval*,

LETTRE

De l'abbé de CHOISY *au comte de* BUSSY.

A Paris, ce 4 août 1687.

QUI vous auroit dit, Monſieur, il y a quinze ans, que cet abbé de Choiſy, votre voiſin, ſeroit un jour votre confrere ? (il venoit d'être reçu à l'académie françoiſe.) Vous ne l'euſſiez jamais cru en liſant ſes lettres ; & même en liſant celle-ci, pourrez-vous croire que meſſieurs de l'académie, tous gens de bon ſens & de bon eſprit, aient voulu mettre ſon nom dans la même liſte que le vôtre ? Conſolez-vous, Monſieur, il faut bien qu'il y ait des ombres dans les tableaux. Les uns parlent, les autres écoutent ; & je ſaurai fort bien me taire, ſur-tout quand ce ſera à vous à parler : venez donc quand il vous plaira, vous ne me trouverez point dans votre chemin, quoique ma nouvelle dignité me faſſe votre égal, (en Apollon, s'il vous plaît) je me rangerai toujours pour vous laiſſer paſſer.



LETTRE

De M. de COULANGES *à Mad. de* GRIGNAN.

A Tonnerre, le 3 octobre 1694.

CELA eſt honteux, cela eſt horrible, cela eſt infame, que depuis que je ſuis dans votre voiſinage, je ne vous aie pas donné le moindre ſigne de vie; cependant, Tonnerre & Grignan, Grignan & Tonnerre, tous les châteaux peuvent fort bien avoir quelque commerce enſemble ſans ſe méſallier, & ne pas regarder aux portes à qui paſſera le premier. Il y a un mois que je me promene dans les états de Mad. de *Louvois;* en vérité ce ſont des états au pied de la lettre. Nous allons, quand le temps nous y invite, faire des voyages de long cours pour en connoître la grandeur; & quand la curioſité nous porte à demander le nom de ce premier village, à qui eſt-il? On nous répond, c'eſt à *Madame:* à qui eſt celui qui eſt le plus éloigné? c'eſt à *Madame:* mais là-bas, là-bas, un autre que je vois? c'eſt à *Madame:* & ces forêts? elles ſont à *Madame:* voilà une plaine d'une grande longueur; elle eſt à *Madame:* mais j'apperçois un beau château; c'eſt *Nicei*, qui eſt à *Madame:* quel eſt cet autre château ſur un haut? C'eſt *Paſſi*, qui eſt à *Madame.* En un mot, Madame, tout eſt *Madame* en ce pays; je n'ai jamais tant

vu de possessions. Au surplus, *Madame* ne se peut dispenser de recevoir des présents de tous les côtés ; car que n'apporte-t-on point à *Madame*, pour lui marquer la sensible joie qu'on a d'être sous sa domination ? Tous les peuples des villages courent au devant d'elle avec la flûte & le tambour, qui lui présentent des gâteaux, qui des châtaignes, qui des noisettes, pendant que les cochons, les vaux, les moutons, les coqs-d'inde, les perdrix, tous les oiseaux de l'air, & tous les poissons des rivieres l'attendent au château. Voila, Madame, une petite description de la grandeur de *Madame* ; car on ne l'appelle pas autrement dans ce pays-ci ; & dans les villages & par-tout où nous passons, ce sont des cris de vive *Madame !* qu'il ne faut pas oublier. Mais cependant au milieu d'un tel triomphe, il faut vous dire que *Madame* n'en est pas plus glorieuse : elle est civile, elle est honnête, & l'on vit auprès d'elle dans une liberté charmante.

Adieu, ma très-aimable Madame : croyez toujours que je ne suis pas indigne de toute l'amitié dont vous m'honorez, par toute la bonne & très-sincere tendresse que j'ai pour vous.



LETTRE

De Mad. de SÉVIGNÉ *à M. de* COULANGES.

A Orléans, 11 ſeptembre 1695.

NOUS voici arrivés ſans aucune aventure. Nous avons trouvé ce matin deux grands vilains pendus à des arbres ſur le grand chemin : nous n'avons pas compris pourquoi des pendus ; car le bel air des grands chemins ! il me ſemble que ce ſont des roués : nous avons été occupés à deviner cette nouveauté : ils faiſoient une fort vilaine mine, & j'ai juré que je vous le manderois. A peine ſommes-nous deſcendus ici, que voilà vingt bateliers autour de nous, chacun faiſant valoir la qualité des perſonnes qu'il a menées, & la bonté de ſon bateau ; jamais les couteaux de *Nogent*, ni les chapelets de *Chartres* n'ont fait plus de bruit. Nous avons été longtemps à choiſir ; l'un nous paroiſſoit trop jeune, l'autre trop vieux ; l'un avoit trop d'envie de nous avoir, celui-là nous paroiſſoit d'un gueux dont le bateau étoit pourri ; l'autre étoit glorieux d'avoir mené M. de *Chaulnes* : enfin la prédeſtination a paru viſible ſur un grand garçon fort bien fait, dont la mouſtache & le procédé nous ont décidé. Adieu, mon vrai couſin, nous allons voguer ſur la belle Loire.

LETTRE

De M. PAVILLON *à Mad.* ***.

QUOI ! parce que mademoiselle votre sœur se fait religieuse, faut-il que vous soyez au désespoir ? ne peut-on vivre contente dans le monde, sans avoir une sœur ? est-ce un grand malheur de perdre l'espérance d'avoir un beau-frere, & le plaisir de partager avec lui la succession paternelle ? Il n'est pas permis, Madame, d'assister à l'autel en habit de deuil, & de pleurer sur la victime.

Mademoiselle votre sœur n'est pas tant à plaindre que vous pensez : elle est morte à la vérité pour sa famille ; mais c'est d'une mort volontaire à son égard, précieuse devant Dieu, & que les hommes appellent civile, parce qu'on ne sauroit rien faire de plus honnête & de plus obligeant pour ceux qui restent.



LETTRE

De M. REGNARD *à Mad.* ***.

Ce 2 juillet 1709.

J'AI lu avec plaiſir, belle ***, les vers que vous avez faits ſur la félicité de votre état. C'eſt ordinairement la mauvaiſe fortune & la néceſſité qui font devenir poëte ; mais *Apollon* vous a ſoufflé ſon eſprit au milieu de l'abondance & de la proſpérité. Vous avez raiſon de vous eſtimer heureuſe ; je croirois mon état preſqu'auſſi heureux que le vôtre, ſi ce n'étoit une malheureuſe dartre qui s'eſt emparée de mon viſage, & qui s'irrite contre les remedes. En vain j'ai employé l'abſtinence du vin, les ſaignées, les anodins & potions purgatives : la rebelle qu'elle eſt, a établi ſon trône de rubis ſur la partie ſupérieure, & rit des efforts que je fais pour la dépoſſéder. C'eſt une grande mortification pour moi de me voir attaqué par l'endroit le plus ſenſible. Vous m'avez ſouvent fait compliment ſur mon teint ; & voilà qu'en un moment mes joues ſe changent en bourgeons épouvantables. Le ciel ſoit loué de tout. Pourvu que votre amitié ne change point, je me conſolerai de toutes mes diſgraces.

LETTRE

De la même à la même.

ALLEZ vous promener, madame la Comteſſe, de me venir propoſer de ne point écrire; apprenez que c'eſt ma joie & le plus grand plaiſir que j'aie ici, &c.

LETTRE

De M. de la MOTTE à Mad. la ducheſſe du MAINE.

VOUS m'écrivez en vous jouant; vous m'en dites tant & ſi peu qu'il vous plait; je vois les graces autour de vous qui ſe relaient à dicter vos lettres; ou plutôt je vois que vous ne leur laiſſez rien à faire que de ſourire à votre badinage: en vérité cela eſt bien commode, &c.

****





LETTRES SÉRIEUSES ET MORALES.

DANS ces ſortes de lettres, les réflexions que vous faites doivent être exprimées ſimplement ; mais tâchez de bien connoître les perſonnes auxquelles vous écrivez, & n'allez pas expoſer la raiſon aux railleries & au perſifflage de la précieuſe ou du petit-maître ; ce ſeroit l'outrager.

Les plaiſirs accidentels que fournit la vie ſont pour l'homme de bien un vrai ſuperflu, qui n'ajoute rien à ſon bonheur ; ils n'affectent, pour ainſi dire, que les extrémités preſque inſenſibles de ſon être : c'eſt dans ſon cœur que vit ſa ſenſibilité ; c'eſt-là le centre de ſa félicité réelle : les plus affreux revers n'y portent qu'une ſecouſſe légere, qui ne peut la troubler ; mais il eſt toujours doux à cet homme vertueux de communiquer ſes chagrins, cette foule de viciſſitudes qui l'aſſiegent, ſoit pour ſatisfaire ſa vanité, ſoit pour ſoulager ſon cœur..... Rien ne diminue tant les peines que la liberté de ſe plaindre.



LETTRE

De Mad. de MAINTENON à Mad. de CHANTELOU.

Paſſy, le 28 avril 1666.

ME voilà, Madame, bien éloignée de la grandeur prédite : je me ſoumets à la Providence. Et que gagnerois-je à murmurer contre Dieu? Mes amis m'ont conſeillé de m'adreſſer à M. ***, comme s'ils avoient oublié les raiſons que j'ai de n'en rien eſpérer : irai-je le regagner par mes ſoumiſſions, & briguer l'honneur d'être à ſes gages? On m'a envoyée à M. *Colbert*, mais ſans fruit. J'ai fait préſenter deux placets au Roi, où l'abbé *Teſtu* a mis toute ſon éloquence ; ils n'ont pas ſeulement été lus. Oh ! ſi j'étois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux ! Qu'on doit peu compter ſur les hommes ! Quand je n'avois beſoin de rien, j'aurois obtenu un évêché ; quand j'ai beſoin de tout, tout m'eſt refuſé. Madame *de Chalais* m'a offert ſa protection, mais du bout des levres. Madame *de Lyonne* m'a dit : *je verrai*, *je parlerai*, du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ſes ſervices, & perſonne ne m'en a rendu. Le duc eſt ſans crédit, le maréchal occupé à demander pour lui-même. Enfin, Madame, il eſt très-sûr que ma penſion ne ſera point rétablie. Je crois que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves ; il appelle ſes enfans par les adverſités. Qu'il

m'appelle, je le ſuivrai dans la regle la plus auſtere. Je ſuis auſſi laſſe du monde que les gens de la Cour le ſont de moi. Je vous remercie, Madame, des conſolations chrétiennes que vous m'offrez, & des bontés que mon frere m'écrit que vous daignez lui témoigner.

LETTRE

De Madame de SÉVIGNÉ *au Comte de* BUSSY.

Paris, le 5 avril 1681.

J'APPRENDS, mon cher couſin, que ma niece ne ſe porte pas trop bien : c'eſt qu'on ne peut pas être heureux en ce monde. Ce ſont des compenſations de la Providence, afin que tout ſoit égal, ou qu'au moins les plus heureux puiſſent comprendre par un peu de chagrin & de douleur ce qu'en ſouffrent les autres qui en ſont accablés. Le P. *Bourdaloue* nous fit l'autre jour un ſermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle eſt ſoumiſe à l'ordre de la Providence, & qu'il n'y a que celle du ſalut, que Dieu nous donne lui-même, qui ſoit eſtimable. Cela conſole & fait qu'on ſe ſoumet plus doucement à ſa mauvaiſe fortune. La vie eſt courte ; c'eſt bientôt fait ; le fleuve qui nous entraîne eſt ſi rapide, qu'à peine pouvons-nous y paroître. Voilà des moralités de la ſemaine ſainte.

LETTRE

De Madame de SÉVIGNÉ *à Madame de* GRIGNAN, *sa fille.*

Aux Rochers, mercredi 30 novembre 1689.

IL me semble, ma chere enfant, que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse : je la vois, m'y voilà ; & je voudrois bien au moins ne pas aller plus loin, ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des *défigurements*, qui sont près de m'outrager ; mais j'entends une voix qui dit : il faut marcher malgré vous, ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité, à quoi la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop ; mais un retour à la volonté de Dieu, & à cette loi universelle qui nous est imposée, remet la raison à sa place, & fait prendre patience. Prenez-la donc aussi, ma très-chere ; & que votre amitié trop tendre ne vous fasse point jeter des larmes que votre raison doit condamner.



LETTRE

LETTRE

D'un Curé dans les Amognes en Nivernois.

(Merc. de Fr. mai 1757.)

JE n'ai que quatre ou cinq cents livres à manger, & cela m'a suffi jusqu'à présent : m'y voilà fait, & mon appétit ne va pas plus loin. Si j'avois l'estomac plus grand, ou, pour parler d'une façon plus sérieuse, si le bonheur, qui sans doute est l'objet qu'on envisage dans une situation aisée, se ramassoit dans les champs, & s'accumuloit dans la grange en proportion avec la dîme, j'ambitionnerois un bénéfice plus considérable ; mais je vois tous les jours des choses qui me guérissent de ce desir ; je vois des gens dont le revenu est triple & quadruple du mien : sont-ils plus contents que moi ? Vivent-ils même plus à leur aise ? Non : ils ont plus de revenus, mais ils ont plus de besoins ; & ces besoins, pour les satisfaire, les assujettissent à des mouvements, des travaux, des inquiétudes qui, bien appréciés, doivent faire plaindre plutôt qu'envier leur état. Le bonheur pour eux occupe un vaste terrein, & porte sur je ne sais combien d'étaies différentes, dont l'ébranlement d'une seule fait crouler tout l'édifice. Le mien ne gît que dans un point presqu'imperceptible, & ne porte que sur lui-même, ou, pour mieux, ne porte sur rien ; & je ne suis heureux que parce que je ne pense point

à l'être, ni même à regarder seulement si je le suis. On dit communément que pour l'être, il ne faut que se persuader qu'on l'est. La contradiction à moi me paroîtra beaucoup plus soutenable ; & je penserois que pour être heureux, il ne faudroit pas même songer à se croire tel. *Orphée* ramene *Euridice* des enfers ; il veut voir si cette chere épouse le suit ; il la regarde & elle disparoît : emblême bien naturel du bonheur ; un simple coup-d'œil le fait évanouir.





LETTRES DE CONSEILS.

SI vous voulez que vos conseils soient écoutés ; donnez-les sans affecter un air de supériorité sur ceux à qui ils s'adressent. On ne persuade jamais ceux qu'on paroît vouloir dominer. La dépendance en général est insupportable à tous les hommes, & sur-tout celle de l'esprit. Quand on veut exercer une espece de tyrannie sur la partie la plus libre de notre ame, il est difficile de ne pas se révolter contre la raison, par dépit contre celui qui raisonne. Comment voulez-vous d'ailleurs qu'on ne vous soupçonne pas de malignité ? Moliere, ce fléau du ridicule, ce peintre de la nature, ce précepteur de la société, dans une scene du *Misanthrope*, fait paroître deux femmes, dont l'une répond aux avis piquants que donne l'autre, par des avis plus piquants encore.

L'art de dire la vérité demande beaucoup de discrétion & de prudence, quand même vous la diriez à l'ami le plus sincere. Rien n'est si terrible, dit M. de St. Evremond, qu'un ami qui prend avantage de son expérience, qui propose tous ses avis comme des loix, & d'un air de maître qui nous ôte le droit d'examiner ce qu'il dit ; & qui veut forcer l'esprit par l'autorité, plutôt que de le gagner par le discours.

LETTRE

De RACINE *à son fils.*

C'EST tout de bon que nous partons pour notre voyage de *Picardie*. Comme je ferai quinze jours sans vous voir, & que vous êtes continuellement présent à mon esprit, je ne puis m'empêcher de vous répéter deux ou trois choses que je crois très-importantes pour votre conduite.

La premiere, c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, & d'éviter la réputation d'être un parleur, qui est la plus mauvaise réputation qu'un jeune homme puisse avoir dans le pays où vous entrez. La seconde est d'avoir une extrême docilité pour les avis de M. & Mad. Vigan, qui vous aiment comme leur enfant.

N'oubliez point vos études, & cultivez continuellement votre mémoire, qui a un grand besoin d'être exercée: je vous demanderai compte à mon retour de vos lectures, & sur-tout de l'histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits.

Vous savez ce que je vous ai dit des opéra & des comédies; on en doit jouer à *Marly* : il est très-important pous vous & pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à *Versailles* pour y faire vos exercices, & non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le Roi & toute la Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller;

& ils auroient très-méchante opinion de vous, ſi, à l'âge où vous êtes, vous aviez ſi peu d'égard pour moi & pour mes ſentiments. Je devois avant toutes choſes vous recommander de ſonger toujours à votre ſalut, & de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaiſir qui puiſſe m'arriver au monde, c'eſt s'il me revenoit que vous êtes un indévot, & que Dieu vous eſt devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils : donnez-moi ſouvent de vos nouvelles.

LETTRE

De Madame DE MAINTENON *à ſon frere.*

ON n'eſt malheureux que par ſa faute. Ce ſera toujours mon texte & ma réponſe à vos lamentations. Songez, mon cher frere, aux voyages d'Amérique, aux malheurs de notre pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeuneſſe, & vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un & l'autre du point où nous ſommes aujourd'hui; nos eſpérances étoient ſi peu de choſe, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente; nous en avons à préſent quatre fois plus, & nos ſouhaits ne ſeroient pas encore remplis! Nous jouiſſons de cette heureuſe médiocrité que vous vantiez ſi fort : ſoyons contents. Si les biens nous vien-

nent, recevons-les de la main de Dieu; mais n'ayons pas des vues trop vastes : nous avons le nécessaire & le commode ; tout le reste n'est que cupidité ; tous ces desirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées ; vous pouvez vivre délicieusement, sans en faire de nouvelles : que desirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse & d'ambition vous coûtent la perte de votre repos & de votre santé ? Lisez la vie de *St. Louis* ; vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des desirs du cœur de l'homme : il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répete, vous n'êtes malheureux que par votre faute ; vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur : si vous pouvez la rendre moins bilieuse & moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules ; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie & réglée. Vous ne penserez pas bien tant que vous vous porterez mal : dès que le corps est dans l'abattement, l'ame est sans vigueur. Adieu. Ecrivez-moi plus souvent, & sur un ton moins lugubre.



LETTRE

De la même à sa niece.

De quoi vous plaignez-vous, ma chere niece? de ce que je ne vous ai pas écrit sur la mort de M. *de Caylus*? Vous savez si je m'y suis intéressée; & nous ne devons pas en être aux complimens. Je suis si malade & si vieille, que je me réduis aux lettres nécessaires. Qu'est-ce que cette dépendance que vous voulez avoir de moi? Vous êtes en âge & en possession de vous bien conduire: que voulez-vous changer à la veille de ma mort? Vous ne serez pas assez folle pour vous remarier. Vivez en bonne mere; ne rentrez pas dans le monde; choisissez un certain nombre d'amies; voyez peu d'hommes, & que ce soient d'honnêtes gens; vivez à la vieille mode; ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre, lorsque vous êtes avec un homme: défiez-vous des plus sages, défiez-vous de vous-même: croyez-en une personne qui a de l'expérience, & qui vous aime. Vous êtes encore jeune & belle: au nom de Dieu, ne vous commettez point; occupez-vous de vos enfans; servez Dieu sans cabale; ne méprisez personne, & ne vous entêtez de rien: suivez la vie commune; soyez simple, & pardonnez à ma tendresse cette petite instruction: elle vaut bien un compliment.



LETTRE

De la même à M. le Cardinal de NOAILLES.

A Marly, ce 11 janvier 1706.

MARCHEZ bien droit & bien sûrement, Monseigneur, dans l'affaire de Mad. *de Mondonville*; vous êtes accusé d'aimer les jansénistes, & encore plus, de haïr les jésuites : ils regardent M. *Couet* comme leur ennemi. Ne dites, ni n'écrivez que ce que vous diriez ou écririez au Roi & au P. *de la Chaise*; défiez-vous de tout; soutenez ou excusez le Roi, & gardez la force de la vérité pour la dire à lui-même. Excusez la liberté de mes conseils & de mes expressions : c'est mon zele qui me les inspire.





PLACETS

ET LETTRES DE DEMANDE.

NOUS ne citerons d'autre placet (1) que celui de *Dufresny*. Ce génie ne pouvoit s'empêcher de donner même à ses plus petites productions le caractere de singularité. C'est au duc régent que ce placet fut adressé.

MONSEIGNEUR,

« Je vous supplie de vouloir bien me laisser » dans ma pauvreté, afin qu'il reste un monu- » ment de l'état où étoit la France, avant la » régence de V. A. R. »

On dit que M. le duc d'Orléans eut la bonté d'écrire au bas : *refusé*.

Une lettre de demande doit être écrite avec un ton simple & modeste, à proportion de l'élévation de ceux à qui on s'adresse, & de la qualité de celui qui prie. Demander avec hauteur, c'est marchander un refus.

(1) Un placet est une espece de requête adressée à un prince, à un ministre ou à un juge, pour en obtenir quelque grace. Un style respectueux & précis, des expressions choisies sans le paroître, ces pensées qui portent la conviction dans l'esprit, ces tours qui jettent la persuasion dans l'ame ; voilà quels doivent en être le ton & les ornements.

Il eſt un art d'intéreſſer les perſonnes que l'on implore, en leur faiſant entrevoir qu'il eſt de leur avantage de nous rendre ſervice : mais il vaut beaucoup mieux louer avec fineſſe ceux à qui vous êtes obligé d'avoir recours : intéreſſez leur vanité. Chacun vante ſon cœur. Celui qui fait du bien, parce qu'il ſe croit obligé d'en faire, le fait preſque toujours de mauvaiſe grace. Parlez donc aux paſſions, je le répete, c'eſt le ſeul moyen d'obtenir ce que vous demanderez. Celui qui accorde une grace regarde ſon miniſtere comme un maître fâcheux qui le gourmande à tout moment; il cherche tant qu'il peut les occaſions de s'affranchir, & de ſecouer un joug qu'il ne porte qu'à regret.

LETTRE

De SCARRON *au* DUC *de* RETZ.

MONSEIGNEUR,

VOUS vous ſavez peut-être bon gré d'être généreux ; détrompez-vous-en : c'eſt la plus incommode qualité que puiſſe avoir un grand ſeigneur, quand il eſt aſſez imprudent pour rire quelquefois au nez à un malheureux comme moi. Nous autres écrivains, nous n'avons qu'à être obligés

une fois, nous importunons tous les jours de notre vie. Vous me donnâtes l'autre jour les œuvres de *Voiture* : j'ai à vous demander une chose de bien plus grande importance. Je connois tels seigneurs qui auroient changé de couleur à ces dernieres paroles de ma lettre; mais un duc de *Retz* les aura lues sans s'effrayer; & je jurerois bien qu'il est aussi impatient de savoir ce que je lui demande, que je suis sûr de l'obtenir. Un gentilhomme de mes amis, qui, à l'âge de vingt ans, a fait vingt combats aussi beaux que celui des *Horaces* & des *Curiaces*, & qui est aussi sage que vaillant, a tué un fanfaron qui l'a forcé de se battre : il ne peut obtenir sa grace hors de *Paris*, & voudroit bien y être en sureté, à cause qu'il a une répugnance naturelle à avoir le cou coupé. Je le logerois bien chez un grand prince, mais il feroit mauvaise chere; & je tiens que mourir de faim est un malheur plus à craindre que d'avoir le cou coupé. Si votre hôtel lui sert d'asyle, il est à couvert de l'un & de l'autre, & vous serez bien aise d'avoir protégé un jeune gentilhomme de ce mérite-là. Au reste, vous aurez le plus grand plaisir du monde à le voir moucher les chandelles à coups de pistolet, toutes les fois que vous voudrez en avoir le passe-temps; & vous me remercierez sans doute, comme vous êtes très-généreux, de vous avoir donné un si beau moyen d'exercer votre générosité; & moi, je vous promets de ne vous en point laisser manquer, & qu'aussi-tôt que vous m'aurez accordé ce que je vous demande, je vous importunerai tous les jours d'employer votre crédit & celui de vos amis, pour obtenir la grace

du mien. La Muse burlesque ne s'en taira pas, & s'acquittera assez bien d'un remerciement, quoique jusqu'ici elle n'ait guere eu à travailler en pareille matiere. Je vous demande mille pardons de la longueur de ma lettre, & vous baise autant de fois les mains blanches, ou telles qu'elles sont. Obligez d'un mot de réponse

Votre, &c.

LETTRE

Du Comte de Bussy à M. de P.... Ministre & Secrétaire d'Etat.

JE fais ce que je puis, Monsieur, pour ne pas abuser de vos bontés; cependant je me trouve souvent engagé à vous faire de très-humbles prieres. Toutes les affaires que vous avez me font peur; mais votre cœur me rassure. Si ma fortune étoit en meilleur état qu'elle n'est, je serois plus réservé à m'adresser à vous. Il faut que je vous croie bien désintéressé, Monsieur, pour espérer de vous des graces, puisque je n'aurai peut-être jamais l'honneur de vous voir: mais vous m'aimerez par-tout, car vous me l'avez bien des fois promis: j'aurai aussi pour vous toute ma vie toute la reconnoissance & toute l'amitié imaginables; & personne ne sera jamais plus véritablement que moi,

Votre, &c.

LETTRE

De M. le Marquis de FEUQUIERES *au Roi, en faveur de son fils* (1).

Paris, le 27 janvier 1711.

APRÈS avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire, avant de la quitter, que de me jeter aux pieds de V. M. Si je croyois avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserois prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à V. M. & quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable. J'espere, Sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincere. Vous êtes l'image de Dieu, & j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrois avoir expiées de mon sang : ce sont celles, Sire, qui ont donné à V. M. de l'éloignement pour moi, & qui sont cause que je meurs dans mon lit, au lieu d'employer à votre service les derniers moments de ma vie, & la derniere goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité. Sire, au nom

(1) M. le Marquis *de Feuquieres* écrivit cette lettre douze heures avant sa mort. Le Roi la lut, il en fut touché, & il accorda au fils les pensions du pere.

de ce roi des rois devant qui je vais paroître; daignez jeter des yeux de compassion sur un fils unique que je laisse en ce monde, sans appui & sans bien : il est innocent de mes malheurs; il est d'un sang qui a toujours bien servi V. M. : je prends confiance en la bonté de votre cœur; & après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour V. M. toutes les prospérités que méritent vos vertus.

LETTRE

De M. Le Franc à M. Rousseau.

LES grands hommes, Monsieur, sont faits pour donner de l'émulation : je crois même que *la* marque la plus sûre de l'excellence & de la perfection d'un écrivain, est d'inspirer aux autres la louable ambition de l'imiter... Toutes les fois que je lis vos odes sacrées, je suis tenté de m'exercer à ce genre de poésie... C'est dans quelques-uns de ces moments que je fis, il y a plusieurs années, la paraphrase du pseaume..... Jugez-vous cette piece digne de votre critique ? Ne l'épargnez pas : je ferai gloire toute ma vie de déférer à vos avis, comme je fais profession d'être, avec les sentiments de la plus haute estime,

Votre, &c.

LETTRE

De Monsieur de VOLTAIRE à Monsieur de MAUPERTUIS.

J'APPRENDS dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage, (les Elémens de la philosophie de Newton.) Je vais sur le champ me mettre à le corriger : il y a mille contre-sens dans l'impression. J'ai déjà corrigé les fautes de l'éditeur sur la lumiere; mais si vous vouliez consacrer deux heures à me corriger les miennes & sur la lumiere, & sur la pesanteur, vous me rendriez un service dont je ne perdrois jamais le souvenir. Je suis si pressé par le temps, que j'en ai la vue toute éblouie. Le torrent de l'avidité des libraires m'entraîne; je m'adresse à vous pour n'être point noyé. Je ne vous supplie point de perdre beaucoup de temps; & d'ailleurs est-ce le perdre que de catéchiser son disciple ? C'est à vous à dire, quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un : *Amici, diem perdidi*... (1) Je tremble de vous importuner; mais au nom de *Newton*, un petit mot sur la pesanteur & sur la fin de l'ouvrage.

(1) *Mes amis, j'ai perdu ma journée.* C'étoient les paroles que prononçoit Titus, lorsqu'il passoit un jour sans faire du bien.





FRAGMENS DE RÉPONSES

A DES LETTRES DE DEMANDE, &c.

ACCORDER ou refuser, c'eſt ce qui fait le ſujet de réponſe à une lettre de demande. Il eſt des gens qui n'ont pour but que de ſe contenter, quand ils vous accordent une grace. Cette loi intérieure qu'ils s'impoſent à eux-mêmes les rend fideles & bienfaiſants; mais il y a dans toutes leurs actions une régularité gênée, qui embarraſſe ceux qu'ils obligent. Tout ſe fait chez eux par compte & par meſure. Malheur à celui qui a beſoin de leur ſervice, lorſqu'ils croient avoir rempli leurs devoirs.

Tous ceux qui donnent ne ſavent pas toujours donner. Il eſt une maniere d'accorder qui flatte encore plus que la choſe même. Louis XIV dit à Madame de Maintenon, en lui donnant une penſion qu'on avoit long-temps ſollicitée pour elle : *Madame, je vous ai fait loug-temps attendre ; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir ſeul ce mérite auprès de vous .....* Cependant l'indiſcrétion de ceux qui demandent, & les circonſtances où l'on ſe trouve font quelquefois une néceſſité de refuſer : alors, c'eſt à la

la politesse à adoucir le refus. Tous les gens en place devroient dire comme l'empereur Romain dont nous venons de parler : *Il ne faut que personne se retire triste d'auprès de moi.*

LETTRE

De M. COLBERT *à M.* VOSSIUS.

Paris, le 21 juin 1663.

QUOIQUE le Roi (1) ne soit pas votre souverain, il veut néanmoins être votre bienfaiteur, & m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme une marque de son estime, & un gage de sa protection. Chacun sait que vous suivez dignement l'exemple du fameux *Vossius*, votre pere ; & qu'ayant reçu de lui un nom qu'il a rendu illustre par ses écrits, vous en conserverez la gloire par les vôtres. Ces choses étant connues de S. M., elle se porte avec plaisir à gratifier votre mérite ; & j'ai d'autant plus de joie qu'elle m'ait donné ordre de vous le faire savoir, que je puis me servir de cette occasion pour vous assurer que je suis,

Votre, &c.

(1) Louis XIV.



LETTRE

De l'Abbé de CHAULIEU.

VOILA un petit préſent d'huile d'*Aix* excellente. L'olive a toujours été le ſymbole de la paix : ne pourroit-elle point aujourd'hui faire finir la guerre que vous m'avez déclarée ſi ouvertement ?

LETTRE

De Madame de MAINTENON.

DÈS que j'eus reçu votre mémoire, je l'envoyai & le recommandai à *M. de Torci.* Il parla au Roi, & m'écrivit un refus fondé ſur beaucoup de raiſons. Vous voyez qu'on ne fait pas tout ce qu'on voudroit. ... Je ſuis votre très-humble ſervante, & bien affligée d'ajouter, votre ſervante très-inutile.

LETTRE

De M. de VOLTAIRE.

JE me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pieces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de ſociété ne ſont bons que

pour les sociétés seules, & pour les seuls moments où ils ont été faits. Il est ridicule d'en faire confidence au public, &c.

LETTRE

De Jean-Baptiste ROUSSEAU.

IL y auroit bien de l'ingratitude à moi, Monsieur, si je vous refusois quelque chose, après toutes les obligations que je vous ai; & je ne m'en acquitterois pas, en vous envoyant tous les ouvrages que j'ai faits en ma vie. Je n'ai donc garde de vous refuser celui que vous me faites l'honneur de me demander, &c.

LETTRE

De Mad. de MAINTENON.

J'AI donné le placet dont vous m'aviez chargée: il a été rejeté pour quatre raisons. La premiere, &c. Voilà tout ce qu'on m'a répondu: je suis fâchée d'avoir si mal réussi dans une affaire que vous desiriez, & qui intéresse une maison que j'aime en général & en particulier.

LETTRE

De M. de SAINT-ÉVREMONT.

COMME tout le monde vous donne des *fruits*, je n'ai pas voulu être le ſeul qui ne vous en donnât pas. Recevez des pêches d'un homme qui n'a pas de jardin, d'auſſi bon cœur qu'il vous les donne.

LETTRE

De RACINE à BOILEAU.

J'AI parlé à M. *de Pontchartrain*, le *conſeiller*, du garçon qui vous a ſervi; & M. le comte *de Fieſque*, à ma priere, lui en a parlé auſſi : il m'a dit qu'il feroit ſon poſſible pour le placer; mais qu'il prétendoit que vous lui en écriviſſiez vous-même, au lieu de lui faire écrire par un autre : ainſi je vous conſeille de forcer un peu votre pareſſe, & de m'envoyer une lettre pour lui, ou bien de lui écrire par la poſte.



LETTRES DE REMERCIEMENT.

LA reconnoiſſance eſt un ſentiment : ainſi une lettre de remerciement doit être dictée par le cœur. N'allons jamais rafiner ſur les diſcours de Seneque : quand il s'agira de la reconnoiſſance d'un bienfait, ne cherchons point à le diminuer. Il y a beaucoup de fanfarons en amitié. Quelque petit que ſoit le bienfait, notre gratitude ne ſauroit être trop grande. Un ton enjoué n'eſt pas déplacé dans une lettre de remerciement, pourvu qu'il ſoit toujours ſubordonné aux égards & au reſpect : il annonce un bon cœur, pour qui la reconnoiſſance eſt un devoir, ſans être un fardeau.

Le ſervice reçu, les circonſtances qui l'ont accompagné, la générofité de celui qui oblige, la ſenſibilité de celui qui reçoit ; voilà à peu près quels ſont les articles ſur leſquels on peut s'étendre.

Je n'aimerois pas qu'on promît d'uſer de retour dans l'occaſion : il me ſembe que c'eſt mal faire ſa cour. Cette eſpece d'offre de ſervice eſt un regard ſur vous-même, qui dérobe une partie

de l'attention que vous ne devez qu'au bienfait, pour la donner uniquement à votre vanité.

Ces mots de remerciement & de reconnoissance me rappellent une anecdote. Monsieur *d'Ablancourt* travailloit au dictionnaire de l'Académie, lorsque le cardinal *de Richelieu* lui donna une pension : il vint pour l'en remercier. Au moins, dit le cardinal, en l'appercevant, vous n'oublierez pas le mot de *pension* dans votre dictionnaire. Non, Monseigneur, reprit sur le champ l'académicien, & encore moins celui de *reconnoissance*.

LETTRE

De M. le Comte de BUSSY *au Comte d'*EG...

A Bussy, le 7 août 1668.

Je vous rends mille graces de toutes les peines que vous avez prises pour moi, & de ce que vous vous êtes employé avec tant de chaleur pour mes affaires dans une conjoncture où vous avez tant de raison de parler pour vous. Pour moi, je suis un pauvre diable égaré, qui ai toutes les peines du monde à retrouver le bon chemin, & qui, quand j'y serois rentré, n'ai pas assez de jour pour arriver au gîte : de sorte que je vis au jour la journée, sans crainte & sans espérance,

méprisant les biens & les maux que je puis avoir: car de me tourmenter pour des maux où je ne puis trouver de remedes, je me ferois encore plus de mal que mes ennemis ne m'en font.

Adieu, mon cher : croyez bien que j'ai toute la reconnoissance que je dois à votre amitié, & toute l'estime que l'on doit à votre personne.

LETTRE

Du même à M. le duc de NOAILLES, pour le remercier de lui avoir procuré la permission de faire un voyage à Paris.

A Bussy, le 10 juillet 1673.

JE viens de recevoir votre lettre du premier juillet, Monsieur, par laquelle je vois la grace que le Roi m'a faite, à votre sollicitation. Cette grace, & la maniere dont vous vous êtes toujours employé pour moi, me touchent si sensiblement, que j'ai de la peine à vous dire au point où cela est. Mais, Monsieur, aidez-moi, je vous supplie, à vous bien remercier. Dites-vous bien à vous-même que je sens pour vous toute la reconnoissance & toute l'amitié qu'un bon cœur peut ressentir quand on l'a comblé de bienfaits & d'honnêtetés. Je partirai d'ici au premier jour pour Paris. Que je serois heureux, si je pouvois vous dire moi-même que personne ne sera jamais à vous plus que moi!

LETTRE

De M. de FONTENELLE *au Roi de Pologne* STANISLAS I.

SIRE,

JUGEZ de ma reconnoiſſance de la grace que V. M. m'a faite, en m'accordant une place dans ſon académie de *Nancy*, par l'idée que j'en ai: je me crois dans le même cas que ſi l'empereur *Marc-Aurelle* m'avoit admis dans une compagnie qu'il eût pris ſoin d'établir & de former lui-même.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Vôtre, &c.

LETTRE

De Mad. de COULANGES *à Mad. de* GRIGNAN.

JE vous rends mille graces, Madame, de l'attention que vous avez eu à la ſubite & violente maladie dont, par les ſoins de *Chambon*, j'ai

été délivrée en vingt-quatre heures : je ſuis ravie de vous devoir ce médecin ; car j'aime fort à être obligée aux perſonnes pour qui j'ai un attachement ſincere, &c.

LETTRE

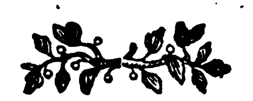
De Mad. de MAINTENON.

VOUS ne ſerez pas remerciée, puiſque vous ne voulez pas l'être ; mais la reconnoiſſance ne perd rien au ſilence que vous m'impoſez.

LETTRE

De la même

VOUS êtes, Madame, ce qui s'appelle une brave femme, de me faire toucher de l'argent dans un temps comme celui-ci. Je vous en fais mes remerciements très-humbles & très-reconnoiſſants.





RÉPONSES A DES LETTRES DE REMERCIEMENT.

RÉPONSE

De Mad. de SÉVIGNÉ à M. de POMPONE, qui l'avoit remerciée des nouvelles qu'elle lui donnoit.

Le jeudi, 20 novembre 1664.

Si vous continuez à vous plaindre de la peine que je prends à vous écrire, & à me prier de ne point continuer, je croirai que c'eſt vous qui vous ennuyez de lire mes lettres, & que vous vous trouvez fatigué d'y faire réponſe; mais ſur cela je vous promets encore de faire mes lettres plus courtes, ſi je puis; & je vous quitte de la peine de me répondre, quoique j'aime encore vos lettres, après ces déclarations. Je ne penſe pas que vous eſpériez d'empêcher le cours de mes gazettes; quand je ſonge que je vous fais un peu de plaiſir, j'en ai beaucoup. Il ſe préſente ſi peu d'occaſions de témoigner ſon eſtime & ſon amitié, qu'il ne faut pas les perdre quand elles viennent s'offrir.

RÉPONSE

De M. de P... au comte de BUSSY.

A Laon, ce 4 octobre 1673.

MONSIEUR,

LE foible service que j'ai tâché de vous rendre, ne méritoit pas la maniere dont vous me témoignez que vous l'avez reçu ; & vous deviez me laisser la satisfaction d'avoir fait une action que vous desiriez, sans y mêler un compliment que je n'avois point attendu. Soyez assuré, Monsieur, du plaisir que je trouverai toujours à vous témoigner, par mes services, la verité avec laquelle je suis, &c.

RÉPONSE

De ROUSSEAU *au comédien* BARON, *qui l'avoit remercié d'avoir parlé avantageusement de lui.*

Bruxelles, 14 mai 1729.

VOUS ne me devez, Monsieur, aucune reconnoissance des expressions dont je me sers toutes les fois qu'il s'offre quelque occasion de

parler de vous : l'amitié me les dicte, l'équité me les inspire, la vérité me les arrache ; & je ne suis pas plus le maître de vous louer modérément, qu'un amant de parler de sang-froid de sa maîtresse, ou un plaideur de la bonté de sa cause. *Ma sensibilité ne dépend pas de moi ; c'est un maître qui me domine, & qui me force souvent, malgré moi, de blâmer avec* excès ce qui est blâmable, & de louer de même ce que je trouve digne de louange. J'ai connu en ma vie plusieurs personnages dignes de mon admiration ; mais ils ne sont plus : & de tout ce que j'ai admiré dans ma jeunesse, vous êtes, mon cher Monsieur, le seul qui nous reste. Jugez par-là combien vos jours doivent m'être précieux, & avec combien de passion je desire que vous en ménagiez la durée.



LETTRES

DE FÉLICITATION.

CES lettres font très-fouvent un tiffu de flatteries ; grande raifon pour qu'elles foient écrites d'un ftyle laconique : d'ailleurs il eft à fuppofer que vous n'êtes pas le feul à faire votre compliment à une perfonne. Il faut donc lui laiffer le loifir d'écouter auffi les compliments des autres. Si vous écrivez à un ami, rappellez-vous ce beau mot de M. *d'Alembert : Sentez vivement, & dites tout ce que vous voudrez.* Si vous félicitez vos protecteurs ou vos égaux ; il eft difficile de bien jouer le fentiment. Que faire alors ? Se jeter fur ces lieux communs tant de fois épuifés : le mérite de la perfonne à qui l'on écrit, la juftice qu'on lui a rendue, les efpérances dont on la flatte pour l'avenir, l'intérêt qu'on prend à tout ce qui la regarde ; en un mot recourir à ce jargon, à ce fatras de mots que la politeffe place tous les jours fur nos levres ; les tourner & les retourner jufqu'à ce que l'on puiffe amener décemment *l'honneur d'être avec refpect*, &c.

LETTRE

*Du comte de BUSSY à M. ***, sur sa nomination à l'évêché de Lombez.*

A Chaseu, ce 10 janvier 1671.

ENFIN, Monsieur, le roi vous a fait justice; & cela lui est aussi glorieux qu'à vous; car il y a long-temps que nous attendions des marques de l'estime qu'il vous devoit. Outre la joie que j'en ai, commune avec tous ceux qui sont bien aises de voir récompenser le mérite, j'en ai encore une particuliere & très-grande de voir celui de mon ami récompensé; car il ne me reste plus sur ce sujet qu'à souhaiter que vous jouissiez de longues années, & que vous croyez bien toujours qu'on ne peut être plus à vous que j'y suis, &c.



LETTRE

De M. FLECHIER *à M. le maréchal de* VILLARS, *sur sa campagne de* 1707.

A Nîmes, ce 3 juin 1707.

JE m'étois bien attendu, Monsieur, que vous feriez parler de vous; mais je ne croyois pas que ce fût ni si promptement, ni si hautement. À peine êtes-vous arrivé, que vous avez entrepris une affaire qu'on n'avoit guere osé tenter, & qu'on avoit quelquefois vainement tentée : il n'y a point de barriere si impénétrable que vous ne forciez ; & l'Allemagne a beau vous opposer des rivieres & des digues qui semblent la mettre à couvert de toutes les forces étrangeres, vous passez tout, vous forcez tout dès l'entrée de la campagne. On vous craint, on fuit devant vous ; soldats, officiers, généraux se sauvent comme ils peuvent, & vous finissez une grande action sans aucune perte. J'espere que les suites de cet heurevx commencement seront glorieuses. Je vous en félicite par avance, par l'intérêt sincere que je prends à tout ce qui vous regarde, & par l'attachement & le respect particulier avec lequel, &c.



LETTRE

Mme. la marquise de LAMBERT *à Mad. de ***, sur son mariage.*

N'AYANT pû, Madame, avoir l'honneur de vous voir, & ma mauvaise santé me retenant à la campagne, permettez-moi de vous faire ici mes compliments sur une alliance aussi illustre & si digne de vous. Vous portez un nom, Madame, qui étoit autrefois un peu brouillé avec la pudeur; mais vous allez le raccommoder avec la modestie, vous qui savez si bien en soutenir les droits. Que n'espere-t-on pas d'une personne comme vous, élevée dans des principes si purs, & endoctrinée par la vertu même? Puissent vos jours heureux couler dans l'innocence & dans la paix! Si je faisois des vers, vous auriez, Madame, un bel épithalame; mais je n'ai que des souhaits à vous offrir, & le très-respectueux attachement avec lequel je suis, &c.



LETTRE

LETTRE

De M. FLÉCHIER à Mad. du ROURE; sur le même sujet.

A Nîmes, ce 13 mars 1703.

PLUS j'avois d'impatience, Madame, à vous faire mon compliment sur votre mariage, plus j'ai de plaisir à vous le faire aujourd'hui. Le ciel sembloit depuis plusieurs années vous chercher, ou vous préparer un époux qui fût digne de vous. Il vous l'a donné, il vous a donnée à lui : le bonheur est égal de part & d'autre. Jugez de quelles bénédictions sera suivie l'union de deux cœurs bien assortis.

LETTRE

De SCARRON au cardinal de RETZ.

VOUS m'avez fait riche en dépit de la fortune, en vous faisant cardinal en dépit de tous vos envieux. J'ai hasardé tout mon bien à parier que vous le seriez bientôt : il faut qu'il augmente de moitié, si j'ai affaire à des gens d'honneur, &c.



RÉPONSES A DES LETTRES DE FÉLICITATION.

LETTRE

*De M. ***, Evêque de Lombez, à M. de Bussy.*

A Paris, ce 20 janvier 1671.

Je compte, Monsieur, l'honneur que vous m'avez fait de prendre part à la grace que j'ai reçue des bontés du roi, comme l'un des meilleurs revenus de l'évêché de Lombez. Il m'est bien glorieux qu'un homme de votre qualité & de votre mérite veuille s'intéresser à ce qui me touche. J'en ai, Monsieur, toute la reconnoissance possible ; je m'en explique avec Dieu dans toutes les prieres que je lui fais : je lui demande pour vous la suite de ces sentiments chrétiens que vous me fîtes paroître, quand j'eus l'honneur de vous entretenir ; je vous souhaite tous les jours ce qu'une de vos amies dit être nécessaire à la félicité d'un homme, Paris en ce monde, & Paradis en l'autre. Je suis, Monsieur, avec tout le respect imaginable, &c.

LETTRE

De M. de COULANGES à Mad. de GRIGNAN, sur la mort de son beau-frere.

JE ne m'amuserai point, ma belle Comtesse, à vous faire un méchant compliment; mais je vous assurerai seulement que j'ai été très-affligé de la mort de notre pauvre chevalier; je m'étois si bien trouvé de son commerce en Provence, & j'espérois de m'en trouver si bien par-tout, que sa perte me touche sensiblement. Voilà un beau sujet de méditation pour les jeunes gens, comme pour ceux d'un âge plus avancé; il ne faut se fier ni à l'âge, ni à la bonne santé, puisque nous sommes tous mortels, & que l'heure & le moment sont fort incertains. Je finis par cette moralité un peu triviale, & vous embrasse, s'il vous plaît, ma belle Comtesse, avec le dernier respect & la derniere tendresse.





LETTRES DE CONDOLÉANCE.

L'ADVERSITÉ est une école où nous apprenons la sageſſe. Pour nous inſtruire, tous les traités de morale ne valent pas un malheur. Tout nous dit, tout nous répete que les hommes ſont unis par la miſere & la peine, comme ils le ſont par le tombeau. Oui : mais que nos calamités ſont adoucies lorſque nous trouvons quelqu'un qui pleure avec nous ! La plupart du temps on ſe borne dans des lettres de condoléance à témoigner ſimplement la part que l'on prend à la perte qui y donne occaſion.

Si celui à qui vous écrivez pleure une perſonne qui lui étoit chere, entretenez-le ſur ce ſujet ; louez la perſonne qui fait couler ſes larmes, ſans craindre de réveiller ou d'aigrir ſes maux. La triſteſſe reſſemble à la mélancolie ; elle aime à ſe replier ſur elle-même, & à ſe nourrir de ſa douleur. Quelques réflexions de piété ne ſont pas déplacées dans une lettre de condoléance, ſur-tout ſi elle

LETTRE

De l'Abbé de CHAULIEU.

VOUS avez perdu, Madame, un ami fidele & cher; c'eſt un bien ſi rare & ſi précieux, que j'ai cru devoir vous témoigner la part ſenſible que j'ai priſe à votre chagrin : mon compliment fait le panégirique de la bonté de votre cœur, &c.

LETTRE

Du même.

JE n'ai appris que d'hier la maladie de votre alteſſe. J'en ai été également ſurpris & affligé : je vous avoue que je ne vous croyois point faite, Madame, pour la fievre quarte, ni la fievre quarte pour vous, &c.

RÉPONSES

A DES LETTRES DE CONDOLÉANCE.

RÉPONSE

Du maréchal de NAVAILLES *au comte de* BUSSY.

A Perpignan, le 4 février 1679.

Je suis sensible, comme je le dois, Monsieur, au témoignage que vous me donnez de la continuation de votre amitié, sur la perte que j'ai faite de mon fils unique. En vérité, Monsieur, la nature ne peut seule résister à de pareilles épreuves, & l'on a grand besoin de secours pour soutenir la pesanteur d'un semblable coup. Je vous supplie, Monsieur, d'être bien persuadé de la reconnoissance que j'ai de vos bontés, & que personne ne sauroit être plus attaché que je le serai toujours à tous vos intérêts.



RÉPONSE

De M. de CHATEAUNEUF *au comte de* BUSSY.

A Versailles, ce 8 juin 1681.

JE suis extrêmement sensible à l'honneur que vous me faites de vous souvenir de moi, au sujet de la mort de mon pere. Je chercherai avec soin les occasions de vous marquer ma reconnoissance de cette preuve de votre amitié. En attendant je me fais un plaisir de vous assurer que je suis véritablement, &c.

RÉPONSE

De M. FLECHIER *au P.* VIGNES.

A Nîmes, le 12 mai 1701.

JE n'ai pas douté, mon révérend Pere, que vous n'eussiez la bonté de prendre part à mon affliction quand elle vous seroit connue. Vous connoissiez le frere que j'ai perdu, & vous l'avez regretté. Vous avez de l'amitié pour moi, & vous avez compati à la douleur que j'ai eue de le perdre. Je vous prie de lui accorder le secours de vos prieres, & de me croire autant que je le suis, &c.

LETTRES DE REPROCHES.

DANS ces ſortes de lettres gardez-vous bien de n'écouter que les mouvements de votre cœur ; ce ſeroit le moyen d'aliéner les eſprits ; & il vous ſeroit plus facile de rappeller ſur les hauteurs les eaux qui en ſont deſcendues, que de regagner des cœurs une fois aigris par vos reproches.

Si vous ne cherchez qu'à ſauver les apparences, il eſt une certaine maniere de ſe plaindre qui, ſous le maſque de la politeſſe & des égards, pique encore davantage que le reproche le plus amer, par la raiſon qu'elle ſemble être l'expreſſion de l'indifférence.

Au contraire, ſi votre intention eſt de ramener ceux qui ſont les objets de votre reſſentiment, que l'enjouement leur adouciſſe vos plaintes ; prévenez vous-même leurs excuſes ; inſinuez-leur le moyen de ſe juſtifier ; blâmez le procédé & ménagez l'intention.

Une lettre de reproche ne ſauroit être écrite

avec trop de prudence. Qui se donne le droit de tout dire, donne le droit de tout répondre.

Une dame de condition, dont le fils avoit épousé une riche roturiere, reprochoit un jour à sa belle-fille d'avoir fermé à sa maison la porte de tous les chapitres de noblesse : *Ajoutez, Madame*, reprit vivement celle-ci, *ajoutez aussi celle de l'hôpital.*

LETTRE

Du comte de BUSSY à Mad. la marquise d'HUMIERES.

A Bussy, ce 6 mars 1667.

Si j'en croyois aux apparences, Madame, je vous ferois des reproches de ne m'avoir point écrit depuis six mois que je suis parti de Paris ; mais vous êtes une trop bonne parente & amie, pour croire que vous ayiez tort sur les devoirs de l'amitié & de la proximité. Ces réflexions, Madame, m'alarment sur votre santé : sans elle vous ne sentiriez par vos prospérités ; & ce seroit grand dommage que vous ne fussiez pas heureuse de tout point.

LETTRE

De Mad. de MAINTENON à M. l'abbé GOBELIN.

Versailles, ce 30 octobre 1667.

JAMAIS je ne souhaitai plus ardemment d'être hors d'ici. Plus je vais, plus je fais de vœux pour la retraite, & de pas qui m'en éloignent. Je vous en parle rarement, parce que vous êtes tout à votre confident. Vous aimez la franchise, & je hais la dissimulation. Je vous conjure qu'il ne sache plus de mes nouvelles par vous. Aujourd'hui je ne l'intéresse point, & il a sur tout ce qui regarde la cour, des vues, des sentiments, des connoissances qui ne ressemblent pas aux miens.

LETTRE

De Mad. de SCUDERI au comte de BUSSY.

A Paris, ce 2 mars 1691.

NE vous vantez plus de connoître l'amitié, Monsieur : il y a six mois que je ne vous ai écrit, parce que je n'ai bougé du lit tout l'hiver ; & je n'ai pas eu la moindre marque de votre souvenir. Je vois bien que je pourrois être morte deux

ou trois ans ſans vous en inquiéter, ſi mon ombre ne vous alloit reprocher votre oubli : prenez-y garde au moins, cela pourroit bien vous arriver; car je crois que je ſaurai aimer au-delà du tombeau.

LETTRE

De M. de COULANGES *à Mad. de* GRIGNAN, *commandante en Provence.*

IL y a mille ans que nous n'avons eu de vos nouvelles. A qui en donnez-vous, ma chere gouvernante? Croyez-vous qu'elles nous ſoient indifférentes? Non, en vérité; nous vous aimons tendrement, & tous les habitants de ce royal château où vous êtes, &c.

LETTRE

De M. de la MOTTE *à Mad. la ducheſſe du* MAINE.

MALGRÉ tout cela, Madame, j'ai une plainte à vous faire. Si heureux qu'on puiſſe être, on n'a pas toutes ſes aiſes dans ce monde. Vos lettres ſont trop courtes. Vous avez joué à merveille tous les ſentiments; il n'y a que leur babil que vous n'avez pas attrapé.



LETTRES D'EXCUSES.

C'EST aux circonſtances à déterminer la maniere dont il convient de faire ſes excuſes ; mais de quelque façon qu'on s'y prenne, il ne faut pas que le dépit & la contrainte ſe laiſſent entrevoir. La plupart des femmes font cette faute. Les hommes ne ceſſent de leur répéter qu'elles ſont faites pour avoir toujours raiſon. Elles n'aiment pas à avouer que quelquefois elles ont tort.

LETTRE

De M. de COULANGES *à Mad. de* SIMIANE.

VOUS ne manquez à rien, divine Pauline ; & j'ai bien des pardons à vous demander d'avoir ſoupçonné, comme j'ai fait, votre régularité. Je me garderai bien déſormais de tomber dans la faute énorme que j'ai commiſe envers vous ; je ne veux point paſſer auprès de vous pour un petit bon homme épineux, & vous pouvez fort bien m'écrire *à vos bons points & aiſément*, comme on dit, & quelquefois même ne me faire aucune réponſe.

LETTRE

LETTRE

De BAYLE *à la reine* CHRISTINE.

MADAME,

J'AI appris que dans mon journal il y avoit eu un article qui avoit déplu à V. M.; comme j'étois très-innocent du blâme dont on prétendoit me couvrir, je fus aussi-tôt surpris qu'accablé de douleur, quand je vis qu'on interprétoit mal mes véritables & droites intentions. Je n'ai jamais pensé ni écrit rien qui pût blesser ni ternir la réputation éclatante que V. M. s'est acquise. Tout au contraire, depuis que je pense & que j'écris, j'ai vu, lu & répété, à l'exemple de tous les savants, tout ce que les lettres ont publié à la louange de V. M.; & je sais par cœur la plupart des éloges & les plus beaux endroits qui regardent & qui célebrent les vertus & les qualités éminentes dont il a plu à Dieu de douer V. M. pour la gloire des lettres & des savants. Ma douleur fut donc très-vive quand je sus que des personnes que vos bienfaits ont attachées à votre service, me jugeoient coupable envers vous, Madame; j'ai travaillé à ma justification, & j'apprends qu'à peu de chose près, V. M. s'est déclarée pour mon apologie, &c.

LETTRE

De Madame la comtesse DUPLESSIS *à M. de* BUSSY.

Paris, le 16 avril 1672.

JE suis fort paresseuse quand il n'est question que de faire compliment à des amis, ou de les assurer que je les aime toujours. Je crois qu'ils ne doivent pas douter du dernier ; & pour l'autre, il me semble qu'il n'importe guere à celui qui l'écrit & à celui qui le reçoit. Voilà mes raisons, bonnes ou mauvaises ; je vous les mande, comme je les pense : il n'en est pas de même, quand il est question du service de quelqu'un que j'aime autant que vous, & à qui je suis aussi proche. Mandez-moi à quoi je puis vous être utile, Monsieur, & vous verrez avec quelle vivacité je m'emploierai pour vous marquer ma tendresse.

LETTRE

*De Madame de M*** au comte de* BUSSY.

Paris, le 25 septembre 1683.

TAISEZ-VOUS, taisez-vous ; car je m'imagine que vous parlez mal de moi, que vous m'ap-

pellez pareſſeuſe, irréguliere, & peut-être pis ; c'eſt-à-dire, ne me ſouciant pas de faire plaiſir à mes amis. Pour vous faire voir le tort que vous avez de condamner les gens ſans les entendre ; je vais vous conter ma déplorable aventure. En paſſant ſur le pont de Notre-Dame, un bœuf caſſa avec ſes cornes la glace de mon carroſſe, du côté où j'étois, & un morceau tomba ſur mon bras, qui me le coupa aſſez avant : j'en ai gardé le lit ; & quoiqu'il y ait quinze jours, je ſens encore des douleurs. Après cela, qu'avez-vous à dire ?

LETTRE

De Mad. de SÉVIGNÉ *au comte de* BUSSY.

FAISONS la paix ; mon pauvre Comte. J'ai tort : je ne ſais jamais faire autre choſe que de l'avouer, &c.

LETTRE

De M. de VOLTAIRE.

JE ſuis bien fâché, Monſieur, qu'un peu d'indiſpoſition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaiſir, en vous marquant ainſi combien je ſuis ſenſible à vos politeſſes, &c.

LETTRE

Du même.

MA main ne vous écrit point, parce que je suis dans mon lit; mais mon cœur vous dit que je vous aimerai toute ma vie, autant que je vous admirerai, &c.

LETTRE

Du Pere BOUHOURS.

VOUS avez sujet de croire, Monsieur, que je suis mort. Je crois moi-même que je l'ai été; & quand je songe que mon mal ne m'a pas permis d'avoir commerce avec vous, il me semble qu'il m'a empêché de vivre. Quoique je ne sois plus malade, grace aux eaux de *Belesme* & l'air de la campagne, je ne suis pas encore bien ressuscité; car ce n'est pas assez pour vivre que d'avoir de la santé, il faut avoir de la joie.





LETTRES

A UNE PERSONNE QU'ON VIENT DE QUITTER.

IL est aſſez d'uſage d'écrire aux perſonnes dont on vient de s'éloigner, ſoit pour les remercier des politeſſes qu'on en a reçues, ſoit pour leur témoigner le chagrin qu'on reſſent de leur abſence.

Comme ces lettres reviennent à celles de remerciement dont nous avons déjà parlé, ou à celles de ſentiment dont nous ne parlerons pas, nous nous contenterons d'en rapporter quelques exemples.

LETTRE

De Madame la ducheſſe du MAINE *à Madame la marquiſe de* LAMBERT.

IL s'eſt fait une terrible métamorphoſe en moi: depuis votre abſence, Madame, je ne raiſonne plus, je n'écris plus; je crois même que je ne penſe plus. C'eſt à préſent que je puis dire avec vérité que je ſuis rentrée dans le néant. J'avois raiſon de craindre que la forme ſous laquelle

vous me faisiez paroître, n'eût rien de réel. Mon pauvre esprit étoit comme ces cadavres qui paroissent des beautés admirables, tant qu'un art magique les anime, & qui ne sont plus que des squelettes si-tôt que le charme est fini. Je suis précisément comme ces gens qui sortent d'un sommeil pendant lequel ils croient avoir des richesses en abondance, & qui sont au désespoir, à leur réveil, de se trouver aussi pauvres qu'auparavant.

En vérité, Madame, il y auroit de la cruauté à me laisser long-temps dans cette situation. Je ne pourrois m'en prendre qu'à vous de tous les dégoûts que m'attireroit le changement qui s'est fait en moi. Revenez donc, Madame, si vous ne voulez pas me causer toutes sortes de malheurs; venez me faire reparoître telle qu'on me voyoit, par la vertu de vos enchantements.

LETTRE

De M. de VOLTAIRE *au Roi de Prusse.*

Rotterdam, le 20 janvier 1742.

SIRE,

JE ressemble à présent aux pélerins de *la Meque*, qui tournent leurs yeux vers cette ville, après l'avoir quittée. Je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur pénétré des bontés de V. M., ne connoît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle.... mon attachement est égal à

mes regrets; & si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentiments que je dois à ce prince qui pense & qui parle en homme, qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse & l'ignorance; qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré; qui veut toujours s'instruire, & qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie, avec le plus profond respect, & la plus vive reconnoissance, &c.

LETTRE

De Madame de CAYLUS à Madame de MAINTENON.

JE ne parlerai point, ma chere tante, de ce que je laissai derriere moi, en m'avançant vers *Paris*; mon cœur vous est connu, puisque vous l'avez formé; & pour peu que vous compreniez les charmes de votre conversation, vous comprenez mes regrets.



LETTRE

De Madame de SÉVIGNÉ.

QUEL jour, ma fille, que celui qui ouvre l'abſence ! Comment vous a-t-il paru ? Pour moi, je l'ai ſenti avec toute l'amertume & toute la douleur que j'avois imaginée, & que j'avois appréhendée depuis ſi long-temps. Quel moment que celui où nous nous ſéparâmes ! Quel adieu ! & quelle triſteſſe d'aller chacune de ſon côté, quand on ſe trouve ſi bien enſemble !





LETTRES D'AFFAIRES.

DIRE ce qu'il faut, & ne dire que ce qu'il faut, c'eſt en quoi conſiſte tout le mérite d'une lettre d'affaire. L'eſprit, l'enjouement, la plaiſanterie lui ſont abſolument interdits : on ne s'amuſe guere à tourner des phraſes, quand on a la tête remplie de choſes. Il n'y a que les réflexions que je ne voudrois pas tout-à-fait exclure. Une réflexion peut naître du fond même des choſes que l'on traite, & l'*à-propos* excuſe tout.

Les affaires qui demandent beaucoup de ſecret, nous ne conſeillons pas de les traiter par lettres; il y a tant d'inconvénients à craindre. Je ſais que pour les prévenir, on ſe ſert quelquefois d'un chiffre dont on eſt convenu avec ſon correſpondant : mais outre que la plupart de ces chiffres ſont faciles à expliquer, l'uſage que l'on en fait porte un air de myſtere, toujours bien dangereux dans les négociations. Le ſoupçon rend clairvoyant : une affaire ſoupçonnée eſt une affaire à moitié ſue.

On pourroit ajouter beaucoup d'autres choſes ſur ce genre de lettres ; mais l'intérêt en dit à chacun ſur ce ſujet beaucoup plus que tout autre ne pourroit en dire, & d'une maniere bien plus perſuaſive.

LETTRE

De Madame de MAINTENON *à son frere.*

J'AI montré au Roi ce que vous m'avez écrit sur son accident : il l'a reçu comme vous pouvez le desirer; il quitte l'écharpe aujourd'hui, & est, graces à Dieu, en parfaite santé.

Voici la réponse de M. *Pelletier*, qui vous renvoie votre lettre, à cause du *Monseigneur*, qu'il ne veut recevoir de personne : il montre une sagesse & une modération admirables, & tout le monde est ravi de le voir où il est. Jamais choix n'a été plus approuvé : nous verrons si la prospérité le gâtera.

M. *Brunet* me demanda hier s'il étoit possible que je consentisse que vous mangeassiez votre bien : je lui répondis que je vous en avois prié. Réjouissez-vous, mon cher frere, mais innocemment ; songeons à l'autre vie, & préparons-nous à y passer avec le plus de confiance que nous pourrons.



LETTRE

De la même à Madame la marquise de VILLETTE.

A Fontainebleau, le 21 juin 1708.

JE vous prie, Madame, de donner vingt louis par extraordinaire à madame de Scudéri, & dix à madame de Conflans. Si vous ne savez pas où prendre celle-ci, Madame de Caylus est en grand commerce avec elle. De la maniere dont on nous parla hier de madame de Pontchartrain, je la crois morte présentement. Vous savez mes sentiments là-dessus pour la personne qui la perd, & en particulier pour madame la chanceliere. Acquittez-moi donc de tous mes devoirs. Tant que vous serez à Paris, vous devriez me mander des nouvelles; nous aurions besoin qu'elles fussent divertissantes, car je vous assure que nous mourons d'ennui.





LETTRES DE BONNE ANNÉE.

CES lettres ne ſont guere plus d'uſage que parmi les gens qui ſont entre eux ſur le ton des égards & des ménagements : elles ſont aſſez difficiles à faire. Souvent on les écrit en vers, & alors ces idées tant rebattues des Parques à qui on arrache leurs fuſeaux, de Temps à qui on coupe les ailes, &c. ſont d'un merveilleux ſecours pour un homme qui veut remplir la page, à quelque prix que ce ſoit. Le mieux eſt de ſouhaiter tout ſimplement une heureuſe année, & de demander aux perſonnes qu'on cultive la continuation de leurs bontés, en les aſſurant d'une gratitude éternelle. Un des plus beaux ſouhaits qui aient jamais été faits dans ce genre-là, eſt celui d'*Ovide* à *Germanicus* :

Di tibi dent annos, à te nam cætera ſumes.

Le P. *Brumoi* le paraphraſe ainſi :

Ovide pour vos deſtinées
Feroit les ſouhaits les plus doux.
Que le ciel donne les années ;
Vous trouverez le reſte en vous.

LETTRE

De Mad. de SÉVIGNÉ au comte de BUSSY.

A Paris, ce 3 janvier 1687.

BONJOUR & bon an, mon cher Comte. Que cette année vous ſoit plus heureuſe que celles qui ſont paſſées; que la paix, le repos, & la ſanté vous tiennent lieu de toutes les fortunes que vous n'avez pas, & que vous méritez : enfin que vos jours déſormais ſoient filés de ſoie, &c.

LETTRE

De la même au même.

Paris, le 6 janvier 1689.

JE commence par vous ſouhaiter une heureuſe année, mon cher couſin : c'eſt comme ſi je vous ſouhaitois la continuation de votre philoſophie chrétienne; car c'eſt ce qui fait le véritable bonheur. Je ne comprends pas qu'on puiſſe avoir un moment de repos en ce monde, ſi l'on ne regarde Dieu & ſa volonté, où par néceſſité il faut ſe ſoumettre. Avec cet appui, dont on ne ſauroit ſe paſſer, on trouve de la force & du courage pour ſoutenir les plus grands malheurs. Je vous ſouhaite donc, mon couſin, la continuation de cette grace; car c'en eſt une, ne vous y trompez pas : ce n'eſt point dans nous que nous trouvons ces reſſources, &c.

LETTRE

Du comte de Bussy à l'évêque d'Autun.

Châseu, ce 1 janvier 1690.

BONJOUR, Monsieur, & bonne année. Je vous assure que je vous la souhaite aussi heureuse qu'à moi-même, c'est-à-dire que nous la passions dans la grace de Dieu, & en bonne santé. Je crois que ce sera assez; car comme je ne songe pas à être maréchal de France, je ne pense pas, Monsieur, que vous songiez à être cardinal; cependant je suis persuadé qu'il y a bien des gens dans le sacré college fort au-dessous de votre mérite.

LETTRE

*De M. Fléchier à Madame de C***.*

A Montpellier, le 26 décembre 1708.

QUAND je vous souhaite, Madame, au commencement de cette année une longue suite de jours heureux, j'entends des jours de salut & de bénédictions spirituelles. Les années finissent si-tôt, & les prospérités humaines valent si peu, qu'elles ne méritent pas nos premiers vœux, ni notre attention! Ce n'est pas que je ne demande pour vous au Seigneur ce repos qui fait qu'on le sert plus tranquillement, cette joie qui est le fruit d'une bonne conscience, ces biens

qui ſont la matiere de vos charités, & toutes les douceurs de la vie ; qui peuvent contribuer à vôtre ſanctification.

LETTRE

De M. le duc du MAINE à Madame de MAINTENON.

Le 1 janvier 1713.

IL auroit été trop commun, Madame, d'aller ce matin à votre porte, pour vous faire ſur la nouvelle année un compliment d'une ſincérité peu commune. Voyez tout ce que je vous dois, depuis le moment où je ſuis né (1) juſqu'au moment où je reſpire. Rappellez-vous combien vous connoiſſez ce cœur que vous avez formé ; & dites-vous à vous-même tout ce que je voudrois vous dire, qui eſt fort au-deſſous de tout ce que je ſens.

(1) Elle avoit eu ſoin de ſon éducation.

LETTRE

*Du chevalier de SAINT-VERAN (1) à M. de ***.*

Paris, le 1 janvier 1754.

SOUFFREZ, Monſieur, que l'amitié me mette la plume à la main, pour vous écrire la vérité, tandis

(1) Il y a dans le mercure de France quelques pieces de vers ſous ſon nom.

que la bienséance met le mensonge à la bouche de tant de monde. La plupart font tout haut des vœux qu'ils ont grand soin de désavouer tout bas ; c'est un commerce de fausseté dont on est convenu depuis long-temps. Pour moi, Monsieur, je ne fais que suivre les plus vrais de mes sentiments, lorsque je vous souhaite une année heureuse, & que je vous la souhaite suivie de plusieurs autres, & puis encore de plusieurs autres, tant que cela ne finisse plus. C'est-là tout ce que je puis faire : vos talents & votre vertu feront le reste.

LETTRE

De M. FLÉCHIER *à Mad. de C ***.*

ON n'a qu'à vous souhaiter des années, Madame ; on est assuré qu'elles commencent, qu'elles finissent, & qu'elles se passent heureusement. Vous usez du temps & de la santé que Dieu vous donne, d'une maniere à vous en attirer la continuation.



LETTRE

De M. de VOLTAIRE *au Prince royal de Prusse.*

DANS quelque coin du monde que j'acheve ma vie, soyez sûr, Monseigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'est-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple : mon esprit sera toujours au rang de vos sujets ; votre gloire me sera toujours chere ; je souhaiterai que vous ressembliez toujours à vous-même, & que les autres rois vous ressemblent.





RÉPONSES
A DES LETTRES DE BONNE ANNÉE.

RÉPONSE

De M. FLÉCHIER à M. le Vicomte de la CHASSE.

A Montpellier, ce 12 janvier 1704.

CE ſont des bons commencements, Monſieur, & de bons préſages d'années, que de nouveaux témoignages d'une amitié comme la vôtre. Si je n'ai pas le plaiſir de pouvoir raiſonner avec vous, comme je faiſois il y a quelques mois, je vous rends du moins ſouhaits pour ſouhaits, vœux pour vœux ; & je demande au ciel pour vous meilleure ſanté, meilleure fortune, ou la vertu néceſſaire pour vous paſſer de l'une & de l'autre.



RÉPONSE

Du même à Madame la Présidente de MARBŒUF.

À Montpellier, ce 1 janvier 1704.

IL n'y a personne, Madame, de qui je reçoive les souhaits avec plus de plaisir, & pour qui j'en fasse plus volontiers que pour vous, soit dans le commencement, soit dans le cours des années. Il me semble que le ciel vous doit écouter, & que ceux dont vous desirez le bonheur ne peuvent manquer d'être heureux. Je sens bien aussi que personne ne s'intéresse plus que moi à tout ce que vous pouvez souhaiter.

RÉPONSE

De ROUSSEAU *à* M. BOUTET.

Bruxelles, le 20 janvier 1724.

JE vous aurois prévenu, Monsieur, & vous auriez reçu il y a long-temps mes compliments à l'occasion de la nouvelle année, si la distinction des temps faisoit quelque chose à mon amitié,

& si j'étois de ces gens qui ont besoin de lire l'almanach pour savoir quand & comment ils doivent aimer leurs amis. Je ne connois point de jour dans l'année où je ne fasse des vœux pour votre satisfaction ; le reste est pur cérémonial, que je laisse aux Italiens & aux Allemands, me contentant de la réalité, & convaincu par mille expériences que tout ce qu'on donne aux compliments est autant de rabattu sur la vérité.





LETTRES DE RECOMMANDATION.

ON mêle communément dans ces ſortes de lettres l'éloge de la perſonne pour qui l'on s'intéreſſe ; c'eſt juſtifier ſes ſentiments pour elle afin de lui concilier ceux des autres. Ces lettres reſſemblent à bien des égards aux lettres de demande ; on peut donc leur appliquer ce que nous avons dit de celles-là.

Il ne faut pas que la plaiſanterie s'y faſſe trop appercevoir, ſur-tout ſi elle tombe ſur celui que l'on recommande. La plaiſanterie imprime à tout ce qui a quelque rapport avec elle, un certain ridicule qui fait plus de tort qu'on ne penſe. Louis XIV eut de la peine à s'intéreſſer pour la veuve de *Scarron*, parce qu'on avoit long-temps plaiſanté devant lui ſur les ouvrages & ſur la figure de ſon mari.

On ne manque guere de prendre des lettres de recommandation quand on va dans une ville où l'on ne connoît perſonne : quelque mérite que l'on ait, jamais elles ne ſont inutiles. Il y

a peu de gens qui puiſſent répondre comme le Gaſcon, qui diſoit en mettant la main ſur ſon front : « Il ne nous faut à nous autres d'autre » recommandation que cela. »

LETTRE

De M. BOURSAUT à M. de QUANTÉAL, docteur en médecine.

UN apothicaire qui ſe donne au diable qu'il eſt de mes parents, (je me donne au diable ſi je ſais par où) ne jugeant pas les gens de ſa patrie dignes de ſes génuflexions, & ayant deſſein de s'établir en votre ville, m'a prié de vous le recommander; & je vous le recommande. C'eſt un homme qui charmé de ſa profeſſion, s'y eſt appliqué uniquement; & de crainte d'être diſſipé, n'a jamais voulu ſavoir autre choſe. Sa phyſionomie ſuffit pour juſtifier qu'il n'a point de méchants deſſeins; & que s'il lui arrive de donner de l'arſenic pour du ſucre, ce ſera de la meilleure foi du monde. Sur le portrait que je vous en fais, vous jugez bien que pour le faire paſſer pour habile homme, il faut que vous le ſoyez extrêmement vous-même, & que voici une occaſion à ne rien oublier de tout votre ſavoir-faire. Eſſayez pourtant de lui être utile, quelques difficultés que vous y trouviez : c'eſt moi qui vous en conjure; & je ne ſais point d'obſtacle que je ne ſois capable de ſurmonter, quand il s'agira de vous aſſurer que je ſuis, &c.

LETTRE

Du même à M. de la BERCHERE, *premier président au parlement de Grenoble.*

MONSIEUR,

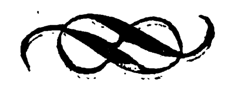
VOUS m'avez jufqu'ici donné d'affez grands témoignages de vos bontés, pour m'autorifer à vous en demander de nouvelles marques. Un ami de qui les intérêts me font chers, a un procès en votre parlement pour raifon d'un décret, où l'on m'affure que la juftice parle en fa faveur : & comme il y a peu d'hommes qui la rendent avec tant de plaifir que vous, vous voulez bien, Monfieur, que je m'en faffe un d'offrir de la matiere à votre équité, étant très-perfuadé que l'ami pour qui je prends la liberté de vous écrire, a trop de probité & trop d'honneur pour chercher à gagner un procès qui lui fembleroit injufte. La confiance qu'il a en fon bon droit, dont je fais, Monfieur, que vous vous déclarerez l'appui, eft tout ce qui le porte à fouhaiter la recommandation que je lui donne : & pour lui faire avoir un heureux préfage de la juftice qu'il attend de vous, je l'ai affuré que vous ne m'aviez jamais refufé celle de me croire avec beaucoup de paffion & de refpect, &c.

LETTRE

De Mad. de SÉVIGNÉ *à M. le comte de* GRIGNAN.

A Paris, 25 juin 1670.

SI l'occasion vous vient de rendre quelque service à un gentilhomme de votre pays qui s'appelle ***, je vous conjure de le faire ; vous ne me sauriez donner une marque plus agréable de votre amitié. Vous m'avez promis un canonicat pour son frere : vous connoissez toute sa famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à M. Fouquet ; il a été convaincu d'avoir servi à faire tenir à Mad. Fouquet une lettre de son mari ; sur cela il a été condamné aux galeres pour cinq ans : c'est une chose un peu extraordinaire. Vous savez que c'est un des plus honnêtes garçons qu'on puisse voir, & propre aux galeres comme à prendre la lune avec les dents.



LETTRE

De Mad. de SÉVIGNÉ *à sa fille.*

IL y a un chevalier de Sévigné à *Toulon*, qui est votre parent & mon filleul ; le chevalier de Buous dit qu'il est fort brave. S'il va saluer M. de Grignan, je le prie de lui faire quelque honnêteté particuliere à cause du nom. Il voudroit bien avoir un vaisseau : vous qui gouvernez M. de Seignelay, vous pourriez bien aisément obtenir de lui ce qu'il souhaite.

LETTRE

De mademoiselle de LENCLOS *à M. de* SAINT-EVREMONT.

VOICI un autre chapitre ; il regarde un joli garçon, qu'un desir de voir les honnêtes gens de toute sorte de pays, a fait quitter une maison opulente sans congé : peut-être blâmerez-vous sa curiosité ; mais l'affairé est faite ; il fait beaucoup de choses ; il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai cru digne de vous voir,

pour lui faire commencer à ſentir qu'il n'a pas perdu ſon temps d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi.

LETTRE

De Mad. de MAINTENON.

LES deux gentilshommes que je vous ai recommandés, Madame, me donnent beaucoup de ſouci. J'aime à voir clair dans les choſes dont je me mêle, & je ne l'ai pu juſqu'ici. Vous êtes expéditive, & vous allez au fait; je vous conjure de m'aider. Je voudrois que vous viſſiez ces meſſieurs qui nous promettent des emplois depuis ſi long-temps, ou douze cents francs en attendant que nous les ayons.... Croyez que je ſens comme je dois les complaiſances que vous avez pour moi : je ſais faire de vous, Madame, tout le cas que vous méritez.





RÉPONSES

A DES LETTRES DE RECOMMANDATION.

RÉPONSE

De ROUSSEAU *à M. d'*USSÉ,

A Bruxelles, le 4 novembre 1728.

NE doutez point, Monſieur, ni de ce crédit qu'on vous a aſſuré que vous avez ſur moi, ni de mon attention pour tout ce qui me vient de votre part. Je m'eſtimerai trop heureux ſi je puis vous en donner une foible marque en la perſonne du ſieur Leroux Durand, que vous me recommandez, lorſqu'il ſe ſera fait connoître à moi. Alors je ferai mon poſſible pour m'acquitter de ce que je dois à des ordres auſſi précieux & auſſi ſacrés que me le ſont les vôtres, pour l'exécution deſquels l'occaſion pourra me manquer, mais jamais le reſpect ni la volonté.



RÉPONSE

De RACINE *à* BOILEAU.

JE vous demande pardon si j'ai été si long-temps sans vous faire réponse ; mais j'ai voulu avant toutes choses prendre un temps favorable pour recommander M. Manchon (beau-frere de Boileau) à M. de *Barbezieux*. Je l'ai fait, & il m'a fort assuré qu'il feroit son possible pour me témoigner la considération qu'il avoit pour vous & pour moi... Je lui ai dit que M. l'abbé de *Louvois* voudroit bien joindre ses prieres aux nôtres, & je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui en écrive un mot.

LETTRE

De Madame de LAMBERT.

JE n'ai vu qu'une fois le gentilhomme que vous me recommandez : il a toujours été à Versailles, & moi malade ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici est trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Il me paroît un très-honnête homme.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

UNE épître dédicatoire doit être courte ; voici la dédicace la plus courte & la plus belle que l'on connoiſſe :

AU ROI D'ANGLETERRE,

JACQUES ABADIE.

Que de nobleſſe & que d'énergie dans ce peu de mots !

M. de Voltaire a trouvé le moyen de jeter de l'intérêt ſur cette ſorte d'ouvrage en y mêlant quelques anecdotes, quelques remarques utiles au progrès de l'art. Il ſeroit à ſouhaiter que ſon exemple fût plus ſuivie. Cette méthode diminueroit le nombre des inutilités littéraires. Dans la plupart des livres, l'épître dédicatoire eſt la premiere choſe qu'il faudroit mettre à l'*errata*.

Le ſtyle doit en être délicat, plein d'aménité & de graces. Il eſt dans la nature qu'un éloge tourné finement flatte davantage, parce qu'il

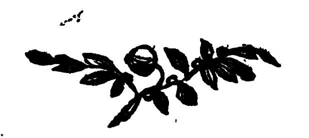
ÉPITRE DÉDICATOIRE

De M. de CHATEAUBRUN *à Mgr. le duc d'*ORLÉANS.

MONSEIGNEUR,

VOUS m'avez permis avec bonté de vous présenter *Philoctete*; votre modestie sévere me gêne sur tout le reste. Tout éloge m'est interdit. Le public a sur moi à cet égard un avantage dont vous me privez. Il n'a pas besoin de votre aveu pour dire hautement que vous avez les qualités si rares qui font adorer les personnes de votre rang. La douceur, l'affabilité, la sensibilité pour les malheurs des hommes. Vous savez goûter le plaisir délicieux d'être aimé, & vous savez le mériter.

Je suis avec le plus profond respect, &c.



ÉPITRE

ÉPITRE DÉDICATOIRE

De J. J. ROUSSEAU à monsieur DUCLOS.

SOUFFREZ, Monsieur, que votre nom soit à la tête de cet ouvrage, (*le Devin du village*) qui sans vous n'eût point vu le jour. Ce sera ma premiere & unique dédicace. Puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi !

Je suis de tout mon cœur, &c.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

De monsieur SAURIN à monsieur HELVÉTIUS.

AGRÉEZ, mon cher *Helvétius*, que je vous dédie cette foible production : (*Spartacus*, tragédie.) c'est un hommage que mon amitié rend à la vôtre. Je ne vous parle point de reconnoissance ; mon cœur sent vivement tout ce qu'il vous doit. Mais nous nous aimons : tout est dit.



LETTRES DE NOUVELLES.

UN ton enjoué, un ſtyle badin conviennent à ces ſortes de lettres. Toutes les nouvelles ne méritent pas d'être écrites. Elles doivent être intéreſſantes par elles-mêmes, ou du moins pour ceux à qui vous les envoyez; ſans cela, dit Mad. *de Sévigné*, elles ont *l'air d'une dame de province, qui, dans un cercle de Paris, confie des intrigues d'Avignon.*

N'écrivez les nouvelles que lorſqu'elles ſont bien ſûres. Je ſais qu'il y a une certaine vanité à être le premier à les ſavoir & à les répandre; mais je ſais auſſi qu'il en coûte beaucoup à l'amour-propre de ſe rétracter lorſqu'on s'eſt trompé; & cependant c'eſt un devoir.

Ne vous faites jamais porteur de mauvaiſes nouvelles; on vous ſoupçonneroit de malignité: & lorſque vous êtes chargé d'en annoncer quelqu'une, c'eſt à la prudence à choiſir le moment, & à la ſenſibilité à donner à vos paroles cet air d'intérêt que les malheureux aiment à rencontrer dans tout ce qui les approche.

« Une femme se désoloit de ne point recevoir des nouvelles de son mari qui étoit à l'armée : il y avoit été tué ; mais on craignoit son désespoir ; & personne n'osoit le lui annoncer. Quelqu'un fut plus hardi que les autres ; il va la voir ; aussi-tôt elle l'entretient de sa douleur, & des craintes qu'elle avoit que son mari ne fût mort. Et s'il l'étoit, que feriez-vous ? Ah ! s'écria-t-elle vivement, je me jeterois par les fenêtres au moment où j'apprendrois cette nouvelle. A l'instant son hôte se leve & va ouvrir toutes les fenêtres de l'appartement. Cette femme comprit ce qu'il vouloit dire ; mais la maniere dont il le disoit fit taire la douleur, & elle ne put s'empêcher d'en rire. »

Dans les récits, il faut de la chaleur & de la rapidité. La premiere satisfait l'esprit & l'imagination, qu'il ne faut jamais laisser désœuvrés quand on parle aux hommes ; la seconde enchaîne la curiosité.

Une narration doit être courte : communément la fin d'un conte est ce qu'il y a de plus plaisant ; & l'on préféreroit la sécheresse aux longueurs. On en trouvera ici des modeles.



LETTRE

De Mad. de SÉVIGNÉ à M. de COULANGES.

A Paris, lundi 15 décembre 1670.

JE m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouie, la plus singuliere, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrette jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie, enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siecles passés; encore cet exemple n'est-il pas juste. Une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon? Une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Mad. de Rohan & Mad. de Hauteville; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront, croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, & qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire; devinez-la: je vous le donne en trois. *Jetez-vous votre langue aux chiens?* Hé bien, il faut donc vous la dire. M. de *Lauzun* épouse dimanche au Louvre; devinez qui; je vous le

donne en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent. Mad. *de Coulanges* dit : voilà qui est bien difficile à deviner ! c'est madame de la Valiere. Point du tout, Madame. C'est donc mademoiselle de Retz ? Point du tout. Vous êtes bien provinciale ! Ah ! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous. C'est Mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Crequi. Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire. Il épouse dimanche au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de.... devinez le nom; il épouse Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu Monsieur, Mademoiselle, petite-fille *de Henri IV*, mademoiselle d'*Eu*, mademoiselle de *Dombes*, mademoiselle de *Montpensier*, mademoiselle d'*Orléans*, Mademoiselle cousine-germaine du Roi, Mademoiselle destinée au trône, Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. Voilà un beau sujet de discourir ! Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous avons fait autant que vous. Adieu, les lettres qui seront portées par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non.



LETTRE

De Mad. de MAINTENON *à Mad. la comtesse de* SAINT-GERAN.

A Versailles, ce 16 avril 1691.

DIEU benit les armes du roi. *Mons* est pris ; *Nice* est rendu. Le Roi sera bientôt ici. *Vauban* & M. *Boufflers* sont associés à sa gloire. Ils ont fait des dispositions admirables ; ils ont fait plus, ils ont empêché les mousquetaires de se faire tous tuer. M. de *Courtenai* avoit souhaité de mourir sous les yeux du roi : il est mort ; consolez-vous, ma chere Comtesse, de la perte de M. de *Villermont* : le Roi l'a fort regretté ; & Mad. de *Villermont* verra que ces regrets ne sont pas stériles.



LETTRE

De M. de FIESQUE *à Mad. de* MAINTENON.

J'AI l'honneur, Madame, de vous écrire en grande hâte pour vous ſupplier de conjurer le Roi de faire ici le général & non le ſoldat. Hier, ſans un gabion, une balle nous l'auroit emporté. M. le comte de *Toulouſe* reçut le coup : il en fut quitte pour une contuſion. Le roi lui demanda s'il étoit bleſſé. Je crois, répondit en riant le jeune prince, je crois qu'une balle m'a touché. C'eſt répondre à la *Bourbon*. Je ne finirois point, Madame, ſi je vous diſois les noms de tous ceux qui ont été bleſſés ou tués auprès ou à côté du Roi. Au nom de Dieu, Madame, qu'il nous laiſſe ce danger, & qu'il ſe contente de la gloire.

LETTRE

De Mlle. de LENCLOS *à M. de* SAINT-EVREMONT.

MONSIEUR de Charleval vient de mourir, & j'en ſuis ſi affligée, que je cherche à me conſoler par la part que je ſais que vous y prenez.

Je le voyois tous les jours : son esprit avoit tous les charmes de la jeunesse, & son cœur toute la bonté & la tendresse desirable dans les véritables amis. Nous parlions souvent de vous, & de tous les originaux de notre temps ; sa vie & celle que je mene présentement avoient beaucoup de rapport : enfin c'est plus que de mourir soi-même, qu'une pareille perte. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intéresse à votre vie à *Londres*, comme si vous étiez ici ; & les anciens amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais si bien que lorsqu'on en est privé.

LETTRE

De M. l'abbé de VERTOT *à Mlle. de* LAUNAY, *depuis Mad. de* STAAL.

JE suis bien fâché de vous annoncer la perte que nous venons de faire de feu M. Brunel, votre ami & le mien. Vous perdez, Mademoiselle, plus qu'un autre, parce qu'il vous estimoit plus que personne du monde.... Je souhaite que cette austere raison dont je me plains quelquefois, ne vous abandonne pas dans une si triste occasion.





EXEMPLES DE NARRATIONS
DANS LE GENRE ÉPISTOLAIRE.

LETTRE

De Madame de SÉVIGNÉ *à Monsieur de* POMPONNE.

IL faut que je vous conte une petite historiette qui est très-vraie, & qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers; il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas joli. Un matin il dit au maréchal de *Grammont* : monsieur le Maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, & voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après l'avoir lu, dit au Roi : Sire, votre majesté juge divinement bien de toutes choses : il est vrai que voilà le plus sot & le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le Roi se mit à rire, & lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Oh bien! dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayiez parlé si bonnement : c'est moi qui l'ai fait. Ah! Sire, quelle trahison! que votre majesté me le rende : je l'ai lu brus-

quement. Non, monſieur le Maréchal : les premiers ſentiments ſont toujours les plus naturels. Le Roi a beaucoup ri de cette folie, & tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite choſe qu'on puiſſe faire à un vieux courtiſan.

LETTRE

De RACINE.

A LYON je ne ſuis reſté que deux jours, & je m'embarquai ſur le Rhône avec deux mouſquetaires. Nous couchâmes à *Vienne* & à *Valence*. J'avois commencé dès *Lyon* à ne plus guere entendre le langage du pays, & à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à *Valence*, & Dieu voulut qu'ayant demandé à une ſervante un pot de chambre, elle mit un réchaud ſous mon lit. Mais c'eſt encore bien pis dans ce pays (Uſez) ; je vous jure que j'ai autant beſoin d'un interprete, qu'un Moſcovite en auroit beſoin dans *Paris* ; néanmoins je commence à m'appercevoir que c'eſt un langage mêlé d'eſpagnol & d'italien ; & comme j'entends aſſez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres, & pour me faire entendre ; mais il arrive ſouvent que je perds toutes mes meſures, comme il arriva hier, qu'ayant beſoin de petits clous à broquette pour ajuſter ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, & lui dis de m'acheter deux ou trois cents de bro-

quettes : il m'apporta incontinent deux bottes d'allumettes.

Au reste, pour la situation d'*Usez*, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, & cette montagne n'est qu'un rocher continuel, si bien que quelque temps qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses, car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, & je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis; j'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant; & l'on m'a appris depuis qu'il falloit bien des lessives & des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange.

LETTRE

Du même.

JE vous ai vu rire assez volontiers de ce que le vin fait quelquefois faire aux ivrognes. Hier un boulet de canon emporta la tête d'un de nos Suisses dans la tranchée : un autre Suisse, son camarade, qui étoit auprès, se mit à rire de toute sa force, en disant : *Ho! Ho! Cela est plaisant; il reviendra sans tête dans le camp.*

LETTRE

D'une jeune veuve.

On raconte quelque chose que je me suis promis de vous écrire.... Ne voilà-t-il pas que je l'ai totalement oublié !.... c'étoit le petit envoyé qui parloit.... il rioit même à chaque mot de son histoire..... Ah ! je la tiens. Le chevalier de L *** disputoit un jour avec feu *La Faye* sur la préférence qu'on doit donner au stile ; il s'agissoit des lettres de madame de *Sévigné*. *La Faye*, après une longue dissertation, conclut en faveur du stile naturel, dépouillé de tout ornement. En un mot, disoit-il, il faut écrire comme on parle. Le chevalier, qui avoit soutenu la nécessité d'y mettre un peu d'art, & piqué de voir tout le monde de l'avis de *La Faye*, finit par une mauvaise plaisanterie : Non, Monsieur, je n'écrirai jamais comme je parle. Tant-pis, Monsieur. Eh ! non point tant-pis ; car je parle du nez.

LETTRE

De Madame du MONTIER.

Je me trouvai l'année passée à la campagne avec un bon religieux qui a plus de quatre-vingts ans ; & voici ce qu'il me raconta.

Il fut mandé il y a quarante ans pour diſpoſer à la mort un voleur de grand chemin. On l'enferma avec le patient dans une petite chapelle ; & pendant qu'il faiſoit ſes efforts pour l'exciter au repentir de ſon crime, il s'apperçut que cet homme étoit diſtrait, & l'écoutoit à peine. Mon cher ami, lui dit-il, penſez-vous que dans quelques heures il faudra paroître devant Dieu? Et qui peut vous diſtraire d'une affaire pour vous de ſi grande importance? Vous avez raiſon, mon pere, lui dit le patient; mais je ne puis m'ôter de l'eſprit qu'il ne tiendroit qu'à vous de me ſauver la vie; & une telle penſée eſt bien capable de me donner des diſtractions. Comment m'y prendrois-je pour vous ſauver la vie, répondit le religieux? & quand cela ſeroit en mon pouvoir, pourrois-je haſarder de le faire, & de vous donner par-là occaſion d'accumuler vos crimes? S'il n'y a que cela qui vous arrête, répondit le patient, vous pouvez compter ſur ma parole; j'ai vu le ſupplice de trop près pour m'y expoſer de nouveau. Le religieux fit ce que nous euſſions fait, vous & moi, en pareille occaſion; il ſe laiſſa attendrir, & il ne fut plus queſtion que de ſavoir comment il faudroit s'y prendre. La chapelle où ils étoïent n'étoit éclairée que par une fenêtre qui étoit proche du toit, & élevée de plus de quinze pieds. Vous n'avez, dit le criminel, qu'à mettre votre chaiſe ſur l'autel, que nous pouvons tranſporter au pied du mur; vous monterez ſur la chaiſe, & moi ſur vos épaules, d'où je pourrai gagner le toit. Le religieux ſe prêta à cette manœuvre, & reſta enſuite tranquillement ſur ſa chaiſe, après avoir remis

à sa place l'autel, qui étoit portatif. Au bout de trois heures, le bourreau, qui s'impatientoit, frappa à la porte, & demanda au religieux ce qu'étoit devenu le criminel. Il faut que ce soit un ange, répondit froidement le religieux ; car, foi de prêtre, il est sorti par cette fenêtre. Le bourreau, qui perdoit à ce compte, après avoir demandé au religieux s'il se moquoit de lui, courut avertir les juges : ils se transporterent à la chapelle, où notre homme assis, leur montrant la fenêtre, les assura en conscience que le patient s'étoit envolé par là, & que peu s'en étoit fallu qu'il ne se recommandât à lui, le prenant pour un ange ; qu'au surplus, si c'étoit un criminel, ce qu'il ne comprenoit pas après ce qu'il lui avoit vu faire, il n'étoit pas fait pour en être le gardien. Les magistrats ne purent conserver leur gravité vis-à-vis du sang froid de ce bon homme ; & ayant souhaité un bon voyage au patient, se retirerent. Vingt ans après, ce religieux passant par les Ardennes, se trouva égaré dans le temps que le jour finissoit ; un paysan l'ayant examiné fort attentivement, lui demanda où il vouloit aller, & l'assura que la route qu'il alloit prendre étoit fort dangereuse ; il ajouta que s'il vouloit le suivre, il le meneroit dans une ferme qui n'étoit pas fort éloignée, où il pourroit passer tranquillement la nuit. Le religieux se trouva fort embarrassé : la curiosité avec laquelle ces homme l'avoit regardé lui donnoit des soupçons ; mais considérant que s'il avoit quelque mauvais dessein, il ne lui seroit pas possible d'échapper de ses mains, il le suivit en tremblant. Sa peur ne fut pas de longue durée ; il apperçut la ferme

dont le payſan lui avoit parlé ; & cet homme, qui en étoit le maître, dit, en entrant, à ſa femme de tuer un chapon, avec les meilleurs poulets de la baſſe-cour, & de bien régaler ſon hôte. Pendant qu'on préparoit le ſouper, le payſan rentra, ſuivi de huit enfants, à qui il dit : Mes enfants, remerciez ce bon religieux ; ſans lui vous ne ſeriez pas au monde, ni moi non plus : il m'a ſauvé la vie. Le religieux ſe rappella alors les traits de cet homme, & reconnut le voleur duquel il avoit favoriſé l'évaſion. Il fut accablé des careſſes & des actions de graces de la famille ; & lorſqu'il fut ſeul avec cet homme, il lui demanda par quel haſard il ſe trouvoit ſi bien établi. Je vous ai tenu parole, lui dit le voleur, & déterminé à vivre en honnête homme, je vins en demandant l'aumône juſqu'à ce lieu, qui eſt celui de ma naiſſance ; j'entrai au ſervice du maître de cette ferme ; & ayant gagné les bonnes graces de mon maître par ma fidélité & mon attachement, il me fit épouſer ſa fille, qui étoit unique. Dieu a béni les efforts que j'ai faits pour être homme de bien ; j'ai amaſſé quelque choſe ; vous pouvez diſpoſer de moi & de tout ce qui m'appartient, & je mourrai content à préſent que je vous ai vu, & que je puis vous prouver ma reconnoiſſance. Le religieux lui dit qu'il étoit trop payé du ſervice qu'il lui avoit rendu, puiſqu'il faiſoit un ſi bon uſage de la vie qu'il lui avoit conſervée. Il ne voulut rien accepter de ce qu'on lui offroit ; mais il ne put jamais refuſer au payſan de reſter quelques jours chez lui, où il fut traité comme un prince ; enſuite ce bon homme le força de ſe ſervir au mo... d'un de

ſes chevaux pour achever ſa route, & ne voulut point le quitter qu'il ne fût ſorti des chemins dangereux qui ſont en grand nombre dans ces quartiers.

NOUS n'avons rien négligé pour donner à cet ouvrage le degré de perfection & d'utilité dont il eſt ſuſceptible. Les dames ne trouveront pas le nom de tous nos poëtes chanſonniers; nous ne nous ſommes point engagés à parler de tous, & d'ailleurs le but de notre travail ne l'exigeoit pas. Si nous en avons paſſé quelques-uns ſous ſilence, elles ne doivent pas nous en ſavoir mauvais gré : cet oubli ne vient point d'un défaut d'eſtime. Nous ſavons qu'il en eſt pluſieurs qui ont eu des ſuccès mérités; mais leurs chanſons ont échappé à nos recherches, ou nous n'avons pu nous en procurer que quelques-unes, d'après leſquelles il eût été imprudent de les juger.

Pourrois-je ajouter maintenant que j'ai ſuivi dans cet eſſai une route toute oppoſée à celle des écrivains qui ont fait des ouvrages dans le goût de celui que je préſente à nos Françoiſes; que j'ai vu les défauts qui régnoient dans leurs productions, & que je crois les avoir évités; qu'on trouvera ici de meilleurs modeles de lettres, & plus d'ordre & plus de préciſion dans la regle de notre langue? Non. Cela n'eſt pas décent de faire ſoi-même ſon éloge. J'ai voulu être utile; c'eſt tout ce que je dirai à mon avantage.

FIN.

BUREAU GÉNÉRAL DE CORRESPONDANCE EN LIBRAIRIE,

Établi à Paris, N°. 125, rue Saint-Martin, près le théâtre de Moliere.

Paris, ce 179

Je prends la liberté de vous offrir mes services pour les Commissions que vous auriez à faire dans cette capitale; à cet effet, je vais vous tracer quelles sont les opérations du Bureau.

Je procure tous les Livres, tant de Librairie ancienne que moderne, aussi rares qu'ils puissent être; les ouvrages analogues aux circonstances; pièces de théatres, dont j'ai magasin; estampes; Carricatures, relatives à la Révolution; Cartes Géographique; Musique ancienne et moderne; je fais aussi les abonnemens pour les papiers publics & généralement pour tous les ouvrages périodiques; le tout au même prix que le propriétaire les a fixé.

Si vous m'honorez de votre confiance, je vous recommande de faire charger les lettres et paquets contenant de l'argent et des effets, et d'en



